PERRIN
Ministre

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 15
PLUTEO VI
N.° CATENA 10
P. I. 15. VI. 10.

THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME NEUVIÈME.

Digitized by Google

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Édition, augmentée.

TOME NEUVIÈME.

M. DCC. LXXVI.

MÉLITE,

COMÉDIE.

1625.

A MONSIEUR

DE LIANCOUR.

MONSIEUR,

Mélite ſerait trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre ; elle vous doit cet hommage & cette légère reconnaiſſance de tant d'obligations qu'elle vous a ; non qu'elle préſume parlà s'en acquitter en quelque ſorte, mais ſeulement pour les publier à toute la France. Quand je conſidère le peu de bruit qu'elle fit à ſon arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvait ſentir que la rudeſſe de ſon pays, & tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom ; quand je me ſouviens, dis-je, que ſes trois premières repréſentations enſemble n'eurent pas tant d'affluence que la moindre de celles qui les ſuivirent dans le même hiver ; je ne puis rapporter de ſi faibles commencemens, qu'au loiſir qu'il fallait au monde pour apprendre que vous en

faiſiez état, ni des progrès ſi peu attendus qu'à votre approbation, que chacun ſe croyait obligé de ſuivre après l'avoir ſue. C'eſt delà, MONSIEUR, *qu'eſt venu tout le bonheur de Mélite; &, quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'eſt l'honneur d'être connu de vous, & de vous pouvoir ſouvent aſſurer de bouche, que je ſerai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

JE ſais bien que l'impreſſion d'une piéce en affaiblit la réputation ; la publier, c'eſt l'avilir ; & même il s'y rencontre un particulier déſavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant ſimple & familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des baſſeſſes. Auſſi beaucoup de mes amis m'ont toujours conſeillé de ne rien mettre ſous la preſſe, & ont raiſon, comme je crois ; mais, je ne ſais par quel malheur, c'eſt un conſeil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, & pas un d'eux ne s'en ſert. Ronſard, Malherbe & Théophile l'ont mépriſé ; & ſi je ne les puis imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, ſi c'en eſt une que de faire imprimer. Je contenterai par-là deux ſortes de perſonnes, mes amis & mes envieux, donnant aux uns de quoi ſe divertir, aux autres de quoi cenſurer ; & j'eſpère que les premiers me conſerveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le paſſé ; que des derniers, ſi beaucoup font mieux, peu réuſſiront plus heureuſement, & que le reſte fera encore quelque ſorte d'eſtime de cette piéce, ſoit par coutume de l'approuver, ſoit par honte de ſe dédire. En tout cas elle eſt mon coup d'eſſai, & d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puiſque ſi elle n'eſt pas bonne, celles qui ſont demeurées au-deſſous doivent être fort mauvaiſes.

ACTEURS.

ERASTE, amoureux de Mélite.

TIRCIS, ami d'Eraſte, & ſon rival.

PHILANDRE, amant de Cloris.

MÉLITE, maîtreſſe d'Eraſte & de Tircis.

CLORIS, ſœur de Tircis.

LISIS, ami de Tircis.

CLITON, voiſin de Mélite.

La nourrice de Mélite.

La ſcène eſt à Paris.

MÉLITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours.

NAPOLI

MÉLITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

ERASTE, TIRSIS.

ERASTE.

JE te l'avoue, ami, mon mal eſt incurable,
Je n'y ſais qu'un remède, & j'en ſuis incapable.
Le change ſerait juſte, après tant de rigueur ;
Mais, malgré ſes dédains, Mélite a tout mon cœur :
Elle a ſur tous mes ſens une entière puiſſance ;
Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt qu'en ſon abſence ;
Et je ménage en vain dans un éloignement,
Un peu de liberté pour mon reſſentiment :
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en reſſerre l'étreinte ;
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon,
Que je cherche mon mal & fuis ma guériſon.

Son œil agit ſur moi d'une vertu ſi forte,
Qu'il ranime ſoudain mon eſpérance morte,
Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoutient mon amour contre ſa cruauté :
Mais ce flatteur eſpoir qu'il rejette en mon ame,
N'eſt qu'un doux impoſteur qu'autoriſe ma flamme,
Et qui, ſans m'aſſurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, & m'obſtine à ſouffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paraître éloquent tu te feins miſérable ;
Eſt-ce à deſſein de voir avec quelles couleurs
Je ſaurais adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole,
D'une fauſſe douleur un ami te conſole ;
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris,
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ERASTE.

Son gracieux accueil & ma perſévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence ;
Ses mépris ſont cachés, & s'en font mieux ſentir ;
Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reſte que t'importe ?
C'eſt tout ce que tu veux des filles de ſa ſorte.

ERASTE.

Cet accès favorable, ouvert & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle ſouffre aiſément mes ſoins & mon ſervice ;
Mais, loin de ſe réſoudre à leur rendre juſtice,

Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'eſt l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne diſſimulons point; tu règles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas ſi fou que d'en faire ta femme.

ERASTE.

Quoi ! tu ſembles douter de mes intentions ?

TIRCIS.

Je crois mal-aiſément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit ſi périſſable,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu ſerais incivil, la voyant chaque jour,
De ne lui tenir pas quelque propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta paſſion bornée,
Laiſſe aller tes deſſeins ailleurs pour l'hyménée.
Tu ſais qu'on te ſouhaite aux plus riches maiſons,
Que les meilleurs partis...

ERASTE.

Trève de ces raiſons,
Mon amour s'en offenſe, & tiendrait pour ſupplice
De recevoir des loix d'une ſeule avarice;
Il me rend inſenſible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en ſa perſonne un aſſez grand tréſor.

TIRCIS.

Si c'eſt-là le chemin qu'en aimant tu veux ſuivre,
Tu ne ſais guère encor ce que c'eſt que de vivre.
Ces viſages d'éclat ſont bons à cajoler,
C'eſt-là qu'un apprenti doit s'inſtruire à parler:
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur préſence;
La mode nous oblige à cette complaiſance;

Tous ces diſcours de livre alors ſont de ſaiſon ;
Il faut feindre des maux, demander guériſon,
Donner ſur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on briſera toutes ſortes d'obſtacles ;
Mais du vent & cela doivent être tout un.

ERASTE.

Paſſe pour des beautés qui ſont dans le commun.
C'eſt ainſi qu'autrefois j'amuſai Criſolite,
Mais c'eſt d'autre façon qu'on doit ſervir Mélite.
Malgré tes ſentimens il me faut accorder,
Que le ſouverain bien n'eſt qu'à la poſſéder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus bien qu'immortelle,
Penſa mourir de honte en la voyant ſi belle ;
Les graces à l'envi deſcendirent des cieux,
Pour ſe donner l'honneur d'accompagner ſes yeux ;
Et l'amour qui ne put entrer dans ſon courage,
Voulut obſtinément loger ſur ſon viſage.

TIRCIS.

Tu le prends d'un haut ton, & je crois qu'au beſoin
Ce diſcours emphatique irait encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne ſais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouſer.
Un bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choiſie,
On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.
Tel au bout de ce tems n'en voit plus la beauté
Qu'avec un eſprit ſombre, inquiet, agité,
Au premier qui lui parle, on jette l'œil ſur elle ;
Mille ſottes frayeurs lui brouillent la cervelle ;

Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, & non pour un mari.

ERASTE.

Ces caprices honteux, & ces chimères vaines
Ne ſauraient ébranler des cervelles bien ſaines;
Et quiconque a ſu prendre une fille d'honneur,
N'a point à redouter l'appas d'un ſuborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai, mais ce choix difficile
Aſſez & trop ſouvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de ſoi-même eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme!
Perdre pour des enfans le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ERASTE.

Mais il y faut venir, c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé:
Toi-même qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour ſonger au mariage.

TIRCIS.

Alors ne penſe pas que j'épouſe un viſage.
Je règle mes deſirs ſuivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle eſt,
Je l'eſtimerais plus qu'Aminthe & qu'Hypolite;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite.
C'eſt comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puiſſans liens:

La beauté, les attraits, l'eſprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuiſine ;
Et l'hymen qui ſuccède à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié ſi longue eſt fort mal aſſurée
Deſſus des fondemens de ſi peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine ſplendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur;
Et tu ne peux trouver de ſi douces careſſes,
Dont le goût dure autant que celui des richeſſes.

ERASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes ſens ravis,
A peine pourrais-tu conſerver ton avis.

TIRCIS.

La raiſon en tout lieux eſt également forte.

ERASTE.

L'eſſai n'en coûte rien, Mélite eſt à ſa porte.
Allons, & tu verras dans ſes aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits,
Que tu ſeras forcé toi-même à reconnaître
Que ſi je ſuis un fou, j'ai bien raiſon de l'être.

TIRCIS.

Allons, & tu verras que toute ſa beauté
Ne ſaura me tourner contre la vérité.

SCENE II.

MÉLITE, ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

De deux amis, madame, appaiſez la querelle;
Un eſclave d'amour le défend d'un rebelle;
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en eſt, peut être ainſi nommé.
Comme dès le moment que je vous ai ſervie,
J'ai cru qu'il était ſeul la véritable vie,
Il n'eſt pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux eſprits sème quelque diſcord.
Je me ſuis donc piqué contre ſa médiſance,
Avec tant de malheur ou tant d'inſuffiſance,
Que des droits ſi ſacrés & ſi pleins d'équité
N'ont pu ſe garantir de ſa ſubtilité,
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Aſſuré que vos yeux le ſauront mieux confondre.

MELITE.

Vous deviez l'aſſurer plutôt qu'il trouverait
En ce mépris d'amour qui le ſeconderait.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute eſtime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur ſort deſtinés.

MELITE.

Ce reproche ſans cauſe avec raiſon m'étonne.

Je ne reçois d'amour, & n'en donne à perſonne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais !

ERASTE.

Ils vous ſont trop aiſés; & par vous déſormais
La nature pour moi montre ſon injuſtice,
A pervertir ſon cours pour croître mon ſupplice.

MELITE.

Supplice imaginaire, & qui ſent ſon moqueur.

ERASTE.

Supplice qui déchire & mon ame, & mon cœur.

MELITE.

Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage,
L'ame & le cœur enſemble en ſi triſte équipage.

ERASTE.

Votre charmant aſpect ſuſpendant mes douleurs,
Mon viſage du vôtre emprunte les couleurs.

MELITE.

Faites mieux ; pour finir vos maux & votre flamme,
Empruntez tout d'un tems les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conſervez que faute de vous voir.

MELITE.

Hé quoi ! tous les miroirs ont-ils de fauſſes glaces ?

ERASTE.

Penſeriez-vous y voir la moindre de vos graces ?
De ſi frèles ſujets ne ſauraient exprimer
Ce qu'amour dans les cœurs peut lui ſeul imprimer ;
Et quand vous en voudrez croire leur impuiſſance,
Cette légère idée & faible connaiſſance

Que vous aurez par eux de tant de raretés,
Vous mettra hors de pair de toutes les beautés.

MELITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaiſance,
Que vous duſſiez quitter du moins en ma préſence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir ſujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnaître les dons que le ciel vous départ.

ERASTE.

Voyez que d'un ſecond mon droit ſe fortifie.

MELITE.

Voyez que ſon ſecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MELITE.

Si vous la voulez ſuivre, elle eſt de mon côté.

TIRCIS.

Oui, ſur votre viſage, & non en vos paroles :
Mais ceſſez de chercher ces refuites frivoles ;
Et, prenant déſormais des ſentimens plus doux,
Ne ſoyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MELITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage!
Accordez votre bouche avec votre courage ;
Pratiquez vos conſeils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas,
Il vous l'avait bien dit.

ERASTE.

Ainſi donc par l'iſſue
Mon ame ſur ce point n'a point été déçue?

TIRCIS.

Si tes feux en ſon cœur produiſaient même effet,
Crois-moi, que ton bonheur ſerait bientôt parfait.

MELITE.

Pour voir ſi peu de choſe auſſi-tôt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux ſujets de rire;
Mais je pourrai bientôt, à m'entendre flatter,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excuſez ma retraite.

ERASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui ſeule dépend & ma joie, & ma peine.

MELITE.

Plus ſage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laiſſez votre eſprit & le mien en repos.

SCENE III.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

MAintenant ſuis-je un fou ? méritai-je du blâme ?
Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de ma flamme ?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en diſe ? elle a je ne ſais quoi
Qui ne peut conſentir que l'on demeure à ſoi.
Mon cœur juſqu'à préſent à l'amour invincible,
Ne ſe maintient qu'à force aux termes d'inſenſible;
Tout autre que Tircis mourrait pour la ſervir.

ERASTE.

Confeſſe franchement qu'elle a ſu te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner ;
Mais ta muſe du moins facile à ſuborner,
Avec plaiſir déjà prépare quelques veilles
A de puiſſans efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant vu tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ERASTE.

Tes feux n'iront-ils pas plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler ſans crime.

ERASTE.

Mais ſi, ſans y penſer, tu te trouvais ſu pris ?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces diſcours de plaintes & d'alarmes,
De ſoupirs, de ſanglots, de tourmens & de larmes;
C'eſt de quoi fort ſouvent je bâtis ma chanſon,
Mais j'en connais, ſans plus, la cadence & le ſon.
Souffre qu'en un ſonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE.

Ainſi ce cœur d'acier qui me tient ſous ſa loi,
Verra ma paſſion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne ſuives plutôt tes propres ſentimens.

TIRCIS

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage!

ERASTE.

Adieu. Je ſuis content, j'ai ta parole en gage;
Et ſais trop que l'honneur t'en fera ſouvenir.

TIRCIS *ſeul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir;
Et les meilleurs amis, lorſque ſon feu les preſſe,
Font bientôt vanité d'oublier leur promeſſe.

SCENE IV.

CLORIS, PHILANDRE.

PHILANDRE

JE meure, mon ſouci, tu dois bien me haïr.
Tous mes ſoins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point ; à ta mine je penſe
Que le pardon ſuivra de fort près cette offenſe,
Si-tôt que j'aurai ſu quel eſt ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient ſi-non de trop d'amour.

CLORIS.

J'euſſe oſé le gager, qu'ainſi par quelque ruſe
Ton crime officieux porterait ſon excuſe.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puiſſent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me ſurprit,
Les traits de ton viſage, & ceux de ton eſprit,
Mais je n'en puis trouver un ſeul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moi, je ſuis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainſi tes ſens trompés te puiſſent obliger
A chérir ta Cloris, & jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté me répond de ma perſévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entière aſſurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que ſans ta foi
Ma beauté ne pourrait te conſerver à moi.

PHILANDRE

Je traiterais trop mal une telle maîtreſſe,
De l'aimer ſeulement pour tenir ma promeſſe :
Ma paſſion en eſt la cauſe, & non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne ſoit ſi parfait,
Qu'on ne peut te ſervir, ſans voir ſur ton viſage
De quoi rendre conſtant l'homme le plus volage.

CLORIS

Ne m'en compte point tant de ma perfection ;
Tu dois être aſſuré de mon affection ;
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fauſſe louange eſt un blâme ſecret.
Je ſuis belle à tes yeux, il ſuffit, ſois diſcret ;
C'eſt mon plus grand bonheur, & le ſeul où j'aſpire.

PHILANDRE.

Tu ſais adroitement adoucir mon martyre.
Mais parmi les plaiſirs qu'avec toi je reſſens,
A peine mon eſprit oſe croire mes ſens ;
Toujours entre la crainte, & l'eſpoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naiſſe de reſſemblance,
Mes imperfections nous éloignant ſi fort,
Qu'oſerais-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à préſent je te loue,

Et qu'un mépris ruſé, que ton cœur déſavoue,
Me mette ſur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde ſache
Que je connais en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raiſon peut être négligé,
A qui le veut aimer eſt bien plus obligé.

PHILANDRE

Quant à toi ; tu te crois de beaucoup plus aimable ?

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurais-tu qui me fût comparable ?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnais qu'en moi
On peut voir quelque choſe auſſi parfait que toi.

CLORIS.

C'eſt ſans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vue eſt charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un ſeul trait,
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait ;
Et qui tout auſſi-tôt que tu t'es fait paraître,
Afin de te mieux voir, s'eſt mis à la fenêtre.

CLORIS.

Le trait n'eſt pas mauvais ; mais puiſqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant ;
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainſi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant en faveur de ma longue ſouffrance...

CLORIS.

Tais-toi, mon frère vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-tems.

PHILANDRE.

Que t'en ſemble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous vois ſi contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me ſemble
Du divertiſſement que vous preniez enſemble,
De moins ſorciers que moi pourraient bien deviner
Qu'un troiſième ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dis ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils ſont trop légitimes,
Puiſqu'un hymen ſacré promis ces jours paſſés,
Sous ton conſentement les autoriſe aſſez.

TIRCIS.

Ou je te connais mal, ou ſon heure tardive
Te déſoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Aſſurément.

CLORIS.

Le ſujet ?

TICIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il eſt vrai, je te jure ;
J'ai vu je ne ſais quoi ...

CLORIS.

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, ſi ton Philandre avait vu de mes yeux,
Tes affaires, ma ſœur, n'en iraient guère mieux.

CLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encor après moi qui puiſſe le ſurprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repoſe-t'en ſur moi,
Que celle que j'ai vue eſt bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame eſt ravie ;
Ce blaſphême à tout autre aurait coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord ſans nous mettre en pourpoint.

CLORIS.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point ?

TIRCIS.

Non pas ſi-tôt. Adieu, ma préſence importune
Te laiſſe à la merci d'amour & de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunités ;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inſéparable.

TIRCIS.

Il n'eſt pas fort aiſé d'arracher ce ſecret.
Adieu, ne perds point tems.

CLORIS.

O l'amoureux diſcret !
Hé bien, nous allons voir ſi tu ſauras te taire.
PHILANDRE *retenant Cloris qui ſuit ſon frère.*
C'eſt donc ainſi qu'on quitte un amant pour un frère ?

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toi grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire, malgré lui, juſqu'au fond de ſon ame.
Nous en rirons après enſemble, ſi tu veux.

PHILANDRE.

Quoi c'eſt-là tout l'état que tu fais de mes feux !

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuſe,
Et ta flamme à mon cœur n'eſt pas moins précieuſe.
Conſerve-moi le tien, & ſois sûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah, folle, qu'en t'aimant il faut ſouffrir de toi ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

ERASTE.

JE l'avais bien prévu que ce cœur infidelle
Ne ſe défendrait point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier prix.
Si-tôt qu'il l'aborda, je lus ſur ſon viſage
De ſa déloyauté l'infaillible préſage;
Un inconnu friſſon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre;
Ou ſi malgré ſes ſoins le haſard me la montre,
Si je puis l'aborder, ſon diſcours ſe confond,
Son eſprit en déſordre à peine me répond.
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Preſque à tous les momens la ramène en lui-même;
Et tout rêveur qu'il eſt, il n'a point de ſoucis,
Qu'un ſoupir ne trahiſſe au ſeul nom de Tircis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange,
Son ſilence rompu ſe dérobe en louange;
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verraient ſes paſſions;
Sa bouche ne ſe plaît qu'en cette flatterie,

Et tout autre propos lui rend ſa rêverie.
Cependant chaque jour aux diſcours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs ſentimens cachés;
Ils ont des rendez-vous où l'amour les aſſemble;
Encor hier ſur le ſoir je les ſurpris enſemble,
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil aſſuré marque un eſprit content!
Perds tout reſpect, Eraſte, & tout ſoin de lui plaire;
Rends, ſans plus différer, ta vengeance exemplaire;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort,
Luï montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ERASTE.

QUOI, ſeule & ſans Tircis! vraiment c'eſt un prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laiſſant ainſi couler la belle occaſion
De vous conter l'excès de ſon affection.

MELITE.

Vous ſavez que ſon ame en eſt fort dépourvue.

ERASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'ame un ſi doux ſouvenir,
Qu'il n'a plus de plaiſir qu'à vous entretenir

MELITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque juſtice.

L'amour ainſi qu'à lui me paraît un ſupplice ;
Et ſa froideur qu'augmente un ſi lourd entretien,
Le réſout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ERASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MELITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ERASTE

En faut-il avoir pour ce nouveau venu ?

MELITE.

Un peu plus que pour vous.

ERASTE.

De vrai j'ai reconnu,
Vous ayant pu ſervir deux ans, & davantage,
Qu'il faut ſi peu que rien à toucher mon courage.

MELITE

Encor ſi peu que c'eſt vous étant refuſé,
Préſumez comme ailleurs vous ſerez mépriſé.

ERASTE.

Vos mépris ne ſont pas de grande conſéquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penſe ;
Sachant qu'il vous voyait, je m'étais bien douté
Que je ne ſerais plus que fort mal écouté.

MELITE

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine ;
Et s'il m'oſait tenir de ſemblables diſcours,
Nous romprions enſemble avant qu'il fût deux jours.

ERASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,

Il changera bientôt d'humeur & de langage;
Careſſé maintenant auſſi-tôt qu'apperçu,
Qu'aurait-il à ſe plaindre, étant ſi bien reçu?

MELITE.

Eraſte, voyez-vous, trève de jalouſie,
Purgez votre cerveau de cette frénéſie.
Laiſſez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait cenſeur de mes affections?
Eſt-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte?

ERASTE.

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit par-tout du trop de privauté
Que déjà vous ſouffrez à ſa témérité.

MELITE.

Ne ſoyez en ſouci que de ce qui vous touche.

ERASTE

Le moyen ſans regret de vous voir ſi farouche,
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs ſi facile à ceux d'un ſuborneur!

MELITE.

Ce n'eſt pas contre lui qu'il faut en ma préſence
Lâcher les traits jaloux de votre médiſance.
Adieu. Souvenez-vous que ces mots inſenſés
L'avanceront chez moi plus que vous ne penſez.

SCENE III.

ERASTE *ſeul.*

C'Est là donc ce qu'enfin me gardait ton caprice !
C'eſt ce que j'ai gagné par deux ans de ſervice !
C'eſt ainſi que mon feu s'étant trop abaiſſé,
D'un outrageux mépris ſe voit récompenſé !
Tu m'oſes préférer un traître qui te flatte ;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate ;
Et que par la grandeur de mes reſſentimens
Je laiſſe aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu ſi public qu'en ferait ma colère,
Enflerait trop l'orgueil de ton ame légère,
Et me convaincrait trop de ce deſir abjet
Qui m'a fait ſoupirer pour un indigne objet.
Je ſaurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer ſa raiſon
D'une infidélité par une trahiſon.
Tiens, déloyal ami, tiens ton ame aſſurée
Que ton heur ſurprenant aura peu de durée ;
Et que par une adreſſe égale à tes forfaits.
Je mettrai le déſordre où tu crois voir la paix.
L'eſprit fourbe & vénal d'un voiſin de Mélite
Donnera prompte iſſue à ce que je médite.
A ſervir qui l'achète il eſt toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuſte où brille l'intérêt.
Allons, ſans perdre tems, lui payer ma vengeance ;
Et la piſtole en main preſſer ſa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

MA ſœur, un mot d'avis ſur un méchant ſonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'eſt à quelque beauté que ta muſe l'adreſſe ?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte ſa maîtreſſe.
Vois ſi tu le connais, & ſi parlant pour lui,
J'ai ſu m'accommoder aux paſſions d'autrui.

SONNET.

APRES l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable.

CLORIS

Ah, frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas ſupportable
De me rompre ſi-tôt.

CLORIS.

C'était ſans y penſer.
Achève.

TIRCIS.

Tais-toi donc, je vais recommencer.

SONNET.

APRES l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable;
Il n'eſt rien de ſolide après ma loyauté.
Mon feu comme ſon teint ſe rend incomparable;
Et je ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.

Quoique puiſſe à mes ſens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ſes traits demeure invulnérable;
Et bien qu'elle ait au ſien la méme cruauté,
Ma foi pour ſes rigueurs n'en eſt pas moins durable.

C'eſt donc avec raiſon que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que ſans être aimé je brûle pour Mélite:

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moi j'ai tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraſte?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint ſa flamme.

CLORIS.

Comme tu la reſſens peut-être dans ton ame?

TIRCIS.

Tu ſais mieux qui je ſuis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frère, vois-tu, ton ſilence t'abuſe;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuſe:
Les tiens m'avaient bien dit malgré toi que ton cœur

Soupirait ſous les loix de quelque objet vainqueur ;
Mais j'ignorais encor qui tenait ta franchiſe,
Et le nom de Mélite a cauſé ma ſurpriſe,
Si-tôt qu'au premier vers ton ſonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlais de ſavoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens ?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite ?

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embraſement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris ? Mon ſonnet ?

CLORIS.

Juſtement.

TIRCIS.

Et c'eſt ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta fineſſe a mal pris ſes meſures.
Un viſage jamais ne m'aurait arrêté,
S'il fallait que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime ſeulement eſt un portrait fidelle
De ce qu'Eraſte ſouffre en ſervant cette belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours aſſez de ſatisfaction.

CLORIS.

Montre, ſi tu dis vrai, quelque peu plus de joie ;
Es rends-toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS.

TIRCIS.

Je rêve, & mon eſprit ne s'en peut exempter;
Car ſi-tôt que je viens à me repréſenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraſte s'en offenſe, & s'oppoſe à Mélite;
Tantôt je ſuis ami, tantôt je ſuis rival;
Et toujours balancé d'un contrepoids égal,
J'ai honte de me voir inſenſible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvemens mon eſprit partagé,
Ne ſait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte
Que c'eſt contre ton gré que l'amour te ſurmonte.
Tu préſumes par-là me le perſuader;
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du tems, quand nous ſervons quelqu'autre,
C'eſt ſeulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
Chacun en ſon affaire eſt ſon meilleur ami;
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cauſe ma rêverie.

CLORIS.

C'eſt donc aſſurément ſon bien qui t'eſt ſuſpect;
Son bien te fait rêver, & non pas ſon reſpect;
Et toute amitié bas, tu crains que ſa richeſſe
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtreſſe.

TIRCIS.

Tu devines, ma ſœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce ſont vaines frayeurs dont je te veux guérir.
Depuis quand ton Eraſte en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à ſon mérite.

CLORIS.

Mais ; dit-il les grands mots ? parle-t-il d'épouſer ?

TIRCIS.

Preſque à chaque moment.

CLORIS.

Laiſſe-le donc jaſer.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il ſoit, Mélite le dédaigne :
Puiſqu'on voit ſans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de ſon averſion;
Le tems ne la rendra que plus grande & plus forte.
On prend ſoudain au mot les hommes de la ſorte;
Et ſans rien haſarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puiſſance abſolue.

CLORIS.

Crois que déjà l'affaire en ſerait réſolue,
Et qu'il aurait déjà de quoi ſe contenter,
Si ſa mère était femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminue, & ma douleur s'appaiſe :
Mais ſi je t'abandonne, excuſe mon trop d'aiſe.
Avec cette lumière & ma dextérité
J'en veux aller ſavoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moi, je m'en vais paiſiblement attendre
Le retour deſiré du pareſſeux Philandre.
Un moment de froideur lui fera ſouvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *lui donnant une lettre.*

VA-t-en chercher Philandre, & dis-lui que Mélite
A dedans ce billet ſa paſſion décrite.
Dis lui que ſa pudeur ne ſaurait plus cacher
Un feu qui la conſume, & qu'elle tient ſi cher;
Mais prends garde ſur-tout à bien jouer ton rôle;
Remarque ſa couleur, ſon maintien, ſa parole;
Vois ſi dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de ſon intention.

CLITON.

Cela vaut fait, monſieur.

ERASTE.

Mais, après ce meſſage,
Sache avec tant d'adreſſe ébranler ſon courage,
Que tu viennes à bout de ſa fidélité.

CLITON.

Monſieur, repoſez-vous ſur ma ſubtilité;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piége;
Ma tête ſur ce point vous ſervira de plége.
Mais auſſi, vous ſavez....

ERASTE.

ſeul. Oui, va, ſois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent;
Et je n'ai que trop vu par mon expérience....

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

ERASTE.

MAIS tu reviens bientôt?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monſieur, il ne vous faut qu'un moment de loiſir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaiſir.

ERASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin, & delà ſachez prendre
L'occaſion commode à ſeconder mes coups:
Par-là nous le tenons. Le voici, ſauvez-vous.

SCENE VII.

PHILANDRE, ERASTE *caché dans un coin du théatre*, CLITON.

PHILANDRE.

QUELLE réception me fera ma maîtreſſe ?
Le moyen d'excuſer une telle pareſſe ?

CLITON.

Monſieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expreſſément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'eſt-ce ?

CLITON.

Vous allez voir, en liſant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oſerait ſe promettre.
Ouvrez la ſeulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

PHILANDRE.

Malgré le devoir & la bienſéance du ſexe, celle-ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'eſt Mélite qui vous écrit, & qui vous aime. Si elle eſt aſſez heureuſe pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, juſqu'à ce qu'elle ait ôté de l'eſprit de ſa mère

quelques perſonnes, qui n'y ſont que trop bien pour ſon contentement.

ERASTE *feignant d'avoir lu la lettre par-deſſus ſon épaule.*

C'eſt donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainſi de ſa ſeule vertu
Ce qu'Eraſte & Tircis ont en vain débattu?
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue;
Outre qu'une froideur depuis peu ſurvenue,
De tant de vœux perdus ayant ſu me laſſer,
N'attendait qu'un prétexte à m'en débarraſſer.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle?

ERASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour ſi rebelle?

ERASTE.

Lui-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami.
Sinon, pour mon regard ne ceſſe de prétendre;
Etant pris une fois, je ne ſuis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naiſſant,
C'eſt de m'en revancher par un zèle impuiſſant;
Et ma Cloris la prie, afin de s'en diſtraire,
De tourner, s'il ſe peut, ſa flamme vers ſon frère.

ERASTE.

Auprès de ſa beauté qu'eſt-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de reſpect pour ce que je chéris.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en ſoi quelque choſe d'aimable;
Mais enfin à Mélite eſt-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le ſoit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre inſenſible...

ERASTE.

Aviſe toutefois, le prétexte eſt plauſible.

PHILANDRE

J'en ſerais mal voulu des hommes & des dieux.

ERASTE.

On pardonne aiſément à qui trouve ſon mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoi gît ce mieux?

ERASTE.

En eſprit, en richeſſe.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtreſſe!

ERASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & ſi je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ERASTE.

Tu te détromperas ſi tu veux prendre garde
A ce qu'à ton ſujet l'une & l'autre haſarde.
L'une en t'aimant s'expoſe aux périls d'un mépris.

L'autre ne t'aime point que tu n'en ſois épris :
L'une t'aime engagé vers un autre moins belle,
L'autre ſe rend ſenſible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une à l'inſu des ſiens te montre ſon ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu ſa froideur :
L'une . . .

PHILANDRE.

Adieu, des raiſons de ſi peu d'importance
Ne pourraient en un ſiècle ébranler ma conſtance.

(*bas à Cliton.*)

Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Diſpoſez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *ſeul.*

Il a beau déguiſer, il a goûté l'amorce ;
Cloris déjà ſur lui n'a preſque plus de force ;
Ainſi je ſuis deux fois vengé du raviſſeur,
Ruinant tout enſemble & le frère & la ſœur.

SCENE VIII.

TIRCIS, ERASTE, MÉLITE, *derrière une jalouſie pendant qu'Eraſte lit le ſonnet.*

TIRCIS.

ERASTE, arrête un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu ?

TIRCIS.

Te rendre
Ce ſonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MELITE.

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démêler ?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller ;
Du moins les complimens dont peut-être ils ſe jouent,
Sont des civilités qu'en l'ame ils déſavouent.

TIRCIS.

J'y donne une raiſon de ton ſort inhumain.
Allons, je le veux voir préſenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame eſt bleſſée.

ERASTE *lui rendant ſon ſonnet.*

Une autre fois, Tircis ; quelque affaire preſſée
Fait que je ne ſaurais pour l'heure m'en charger :
Tu trouveras ailleurs un meilleur meſſager.

SCENE IX.

TIRCIS *ſeul*

LA belle humeur de l'homme! O dieux, quel perſonnage!
Quel ami j'avais fait de ce plaiſant viſage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'eſt le remerciement que j'aurai de mes vers.
Je manque à ſon avis d'aſſurance ou d'adreſſe,
Pour les donner moi-même à ſa jeune maîtreſſe,
Et prendre ainſi le tems de dire à ſa beauté
L'empire que ſes yeux ont ſur la liberté.
Je penſe l'entrevoir par cette jalouſie.
Oui, mon ame de joie en eſt toute ſaiſie.
Hélas! & le moyen de pouvoir lui parler.
Si mon premier aſpect l'oblige à s'en aller?
Que cette joie eſt courte & qu'elle eſt cher vendue!
Toutefois tout va bien, la voilà deſcendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi,
Que dis-je, en s'avançant elle m'appelle à ſoi.

SCENE X.

MELITE, TIRCIS.

MELITE.

HÉ bien, qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ai-je eu loiſir de lui dire deux mots,
Qu'auſſi-tôt le fantaſque, en me tournant le dos,
S'eſt échappé de moi.

MELITE.

Sans doute il m'aura vue.
Et c'eſt delà que vient cette fuite imprévue.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais penſé?

MELITE.

Vous ne ſavez donc rien de ce qui s'eſt paſſé.

TIRCIS.

J'aimerais beaucoup mieux ſavoir ce qui ſe paſſe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grace.

MELITE.

Meilleur aucunement qu'Eraſte ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant ſi mal-adroit.
Il ne ſaurait ſouffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux? qu'à votre ſujet il m'a fait de reproche!
Vous ne ſauriez me voir ſans le déſobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes ſoucis c'eſt là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de ſa ſorte

Ne divertirait pas l'amour que je porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MELITE.

Auſſi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MELITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expoſe,
Pour lui faire dépit j'en croirai quelque choſe.

TIRCIS.

Mais afin qu'il reçût un entier déplaiſir,
Il faudrait que nos cœurs n'euſſent plus qu'un deſir,
Et quitter ces diſcours de volontés ſujettes,
Qui ne ſont point de miſe en l'état où vous êtes.
Vous-même conſultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, & ne préſumez pas
Avoir ſur tous les cœurs un pouvoir ſi ſuprême,
Sans qu'il vous ſoit permis d'en uſer ſur vous-même.
Un ſi digne ſujet ne reçoit point de loi
De règle, ni d'avis d'un autre que de ſoi.

MELITE.

Ton mérite plus fort que ta raiſon flatteuſe
Me rend, je le confeſſe, un peu moins ſcrupuleuſe.
Je dois tout à ma mère, & pour tout autre amant
Je voudrais tout remettre à ſon commandement:
Mais attendre pour toi l'effet de ſa puiſſance,
Sans te rien témoigner que par obéiſſance,
Tircis, ce ſerait trop, tes rares qualités
Diſpenſent mon devoir de toutes ces formalités.

TIRCIS.

Que d'amour & de joie un tel aveu me donne!

MELITE.

C'eſt peut-être en trop dire, & me montrer trop bonne;
Mais par-là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta diſcrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un reſpect ſincère
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre ſoin, n'avoir point d'autre eſprit;
Et ſi vous en voulez un ſerment par écrit,
Ce ſonnet que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nud juſqu'au fond de mon ame.

MELITE.

Garde bien ton ſonnet, & penſe qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant & plus que lui.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris ſur ton courage.
Adieu. Sois-moi fidèle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

Oh ciel! jamais amant eut-il un ſort plus doux?

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

TU l'as gagné, Mélite, il ne m'eſt pas poſſible
D'être à tant de faveurs plus long-tems inſenſible.
Tes lettres où ſans fard tu dépeins ton eſprit,
Tes lettres où ton cœur eſt ſi bien par écrit;
Ont charmé tous mes ſens par leurs douces promeſſes;
Leur attente vaut mieux, Cloris que tes careſſes.
Ah! Mélite, pardon, je t'offenſe à nommer
Celle qui m'empêcha ſi long-tems de t'aimer.
Souvenir importun d'une amante laiſſée,
Qui venez malgré moi remettre en ma penſée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le ſommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de ſortir ſans plus troubler ma joie;
Et retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part pour la dernière foi,
Qu'elle eſt en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme,
Ou que s'il m'en demeure encor un peu dans l'ame,
Je ſouhaite en faveur de ce reſte de foi,
Qu'elle puiſſe gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainſi qu'une déeſſe,

Eſt de tous nos deſirs ſouveraine maîtreſſe,
Diſpoſe de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par ſon pouvoir nos deſtins ſurmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle ;
Enfin que tous mes vœux. ...

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

PHILANDRE.

PHILANDRE.

Qui m'appelle ?

TIRCIS.

Tircis dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait ſans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'uſerais envers toi d'une ſotte prudence,
Si je faiſais deſſein de te diſſimuler
Ce qu'auſſi-bien mes yeux ne ſauraient te céler.

PHILANDRE.

En effet, ſi l'on peut te juger au viſage,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me ſurprend,
Que je n'en puis trouver de ſujet aſſez grand ;
Rien n'atteint, ce me ſemble, aux ſignes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que fera le ſujet, ſi les ſignes t'étonnent ?
Mon bonheur eſt plus grand qu'on ne peut ſoupçonner.
C'eſt quand tu l'auras ſu qu'il faudra t'étonner

PHILANDRE.

Je ne le ſaurai pas ſans marque plus expreſſe.

TIRCIS.

Poſſeſſeur, autant vaut...

PHILANDRE.

De quoi ?

TIRCIS.

D'une maîtreſſe,
Belle, honnête, jolie, & dont l'eſprit charmant
De ſon ſeul entretien peut ravir un amant ;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il eſt vrai qu'elle eſt belle,
Tu n'a pas mal choiſi ; mais....

TIRCIS.

Quoi, mais ?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle ?

TIRCIS.

Cela n'eſt plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur ?

TIRCIS.

Et de cœur,
Je t'en réponds.

PHILANDRE.

Souvent un viſage moqueur

N'a

N'a que le beau ſemblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Écoute, j'en ai vu de toutes les façons.
J'en ai vu qui ſemblaient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte,
S'allumait d'autant plus qu'il ſouffrait de crainte :
J'en ai vu, mais beaucoup, qui ſous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchait pas,
Prenaient du paſſe-tems d'une folle jeuneſſe,
Qui ſe laiſſe affiner à ces traits de ſoupleſſe,
Et pratiquaient ſous main d'autres affections :
Mais j'en ai vu fort peu de qui les paſſions
Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur
Que tu te peux tenir de celle de ma ſœur.

PHILANDRE.

Donc, ſi ton eſpérance à la fin n'eſt déçue,
Ces deux amours auront une pareille iſſue ?

TIRCIS.

Si cela n'arrivait, je me tromperais fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaiſir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger ſon ardeur ſi parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens,

Par qui ſe faire entendre aux eſprits des amans:
Un coup d'œil, un ſoupir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne ſervent qu'à tromper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole & ſa foi.

PHILANDRE.

Encor c'eſt quelque choſe. Achève, & conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendreſſes
Qu'elle ſe plaît à joindre à de telles promeſſes.
Quelques letres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en ſont pas toujours de fort sûrs témoignages;
Je n'ai que ſa parole, & ne veux que ſa foi.

PHILANDRE.

Je connais donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS.

J'entends qui tu veux dire; &, pour ne te rien feindre,
Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraſte qu'ont banni ſes dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connais que lui qui ſoupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendrai point plus long-tems en cervelle:

Pendant qu'elle t'amuſe avec ſes beaux diſcours,
Un rival inconnu poſsède ſes amours;
Et la diſſimulée, au mépris de ta flamme,
Par lettres chaque jour lui fait don de ſon ame.

TIRCIS.

De telles trahiſons lui ſont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, ſans y penſer, j'ai trouvé cette lettre,
Tiens, vois ce que tu peux déſormais t'en promettre.

TIRCIS *lit.*

Je commence à m'eſtimer quelque choſe, puiſque je vous plais; & mon miroir m'offenſe tous les jours, ne me repréſentant pas aſſez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Auſſi je veux bien que vous ſachiez que Mélite ne croit la poſſéder que par faveur, ou comme une récompenſe extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de ſuppléer au défaut des graces que le ciel lui a refuſées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu? n'eſt-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raiſon?

TIRCIS.

Le porteur a ſu combien je t'aime,
Et par galanterie, il t'a pris pour moi-même;
Comme auſſi ce n'eſt qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'eſt permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encor un coup je ſois ainſi déçu.

PHILANDRE.

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu;
Et puiſqu'il eſt pour toi....

TIRCIS.

Que ta longueur me tue!
Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te reſtitue.

TIRCIS *lit.*

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis; je le ſouffre encore, afin que par ſa hantiſe je remarque plus exactement ſes défauts, & les faſſe mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre & Mélite auront tout loiſir de rire enſemble des belles imaginations dont le frère & la ſœur ont reçu leurs eſpérances.

PHILANDRE.

Te voilà tout rêveur, cher ami, par ſa foi,
Crois-tu que ce billet s'adreſſe encor à toi?

TIRCIS.

Traître! c'eſt donc ainſi que ma ſœur mépriſée
Sert à ton changement d'un ſujet de riſée?
C'eſt ainſi qu'à ſa foi Mélite oſant manquer,
D'un parjure ſi noir ne fait que ſe moquer?
C'eſt ainſi que ſans honte à mes yeux tu ſubornes

Un amour qui pour moi devait être ſans bornes ?
Suis-moi tout de ce pas; que, l'épée à la main,
Un ſi cruel affront ſe répare ſoudain :
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,
Cherche en ce déſeſpoir qui t'en veuille arracher ;
Quant à moi, ton trépas me coûterait trop cher.

TIRCIS.

Quoi, tu crains le duel !

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la ſuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite ;
Et du plus beau ſuccès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raiſonnement, & ſi peu de courage,
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton ſang n'oſerait s'expoſer.

PHILANDRE.

Mon ſang n'eſt plus à moi, je n'en puis diſpoſer.
Mais, puiſque ta douleur de mes raiſons s'irrite,
J'en prendrai dès ce ſoir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS *ſeul.*

TU fuis, perfide, & ta légéreté
T'ayant fait criminel, te met en ſûreté!
Reviens, reviens défendre une place uſurpée;
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidelle, en ſe donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valait mieux que moi:
Soutiens ſon jugement, & ſauve ainſi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ſes faveurs ſans mourir?
O lettres! ô faveurs indignement placées,
A ma diſcrétion honteuſement laiſſées!
O gages qu'il néglige autant que ſuperflus!
Je ne ſais qui de nous vous diffamez le plus;
Je ne ſais qui des trois doit rougir davantage;
Car vous nous apprenez qu'elle eſt une volage,
Son amant un parjure, & moi ſans jugement,
De n'avoir rien prévu de leur déguiſement:
Mais il le fallait bien, que cette ame infidelle,
Changeant d'affection prît un traître comme elle;
Et que le digne amant qu'elle a ſu rechercher;
A ſa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyais cette fauſſe apparence,
Dont elle repaiſſait ma frivole eſpérance;
J'en croyais ſes regards, qui tous remplis d'amour,
Etaient de la partie en un ſi lâche tour.

O ciel! vit-on jamais tant de ſupercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie?
Non, non, il n'en eſt rien; une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la déloyauté.
Faibles & ſeuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir ſa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré;
Son oracle reçu, je m'en tiens aſſuré.
Que dites-vous là contre? êtes-vous plus croyables?
Caractères trompeurs, vous ne contez des fables;
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains;
Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux ſouvenir ma flamme ſe rallume:
Je ne ſais plus qui croire, ou d'elle, ou de ſa plume;
L'une & l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me ſuggère,
Je vois trop clairement qu'elle eſt la plus légère;
La foi que j'en reçus s'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,
Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage; je meurs, & tous mes ſens troublés
D'un excès de douleur ſe trouvent accablés.
Un ſi cruel tourment me gêne & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre:
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux ſoulagement en mourant ſans témoins:
Que mon trépas ſecret empêche l'infidelle
D'avoir la vanité que je ſois mort pour elle.

SCENE IV.

CLORIS, TIRCIS.

CLORIS.

MON frère, en ma faveur retourne ſur tes pas.
Dis-moi la vérité, tu ne me cherchais pas ?
Et quoi ? tu fais ſemblant de ne me pas connaître ?
O dieux ! en quel état te vois-je ici paraître !
Tu pâlis tout à coup, & tes louches regards
S'élancent incertains preſque de toutes parts !
Tu manques à la fois de couleur & d'haleine !
Ton pied mal affermi ne ſe ſoutient qu'à peine !
Quel accident nouveau te trouble ainſi les ſens ?

TIRCIS.

Puiſque tu veux ſavoir le mal que je reſſens,
Avant que d'aſſouvir l'inexorable envie
De mon ſort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'aſſaſſiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur & le tien.
En nos chaſtes amours de tous deux on ſe moque ;
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe & me ſuffoque.
Adieux, ma ſœur, adieu, je ne puis plus parler
Lis, &, ſi tu le peux, tâche à te conſoler.

CLORIS.

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS.

Ma ſœur, je te ſupplie...

CLORIS.

Quoi ? que je t'abandonne à ta mélancolie ?

Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviſerons à te laiſſer courir.

TIRCIS.

Hélas ! quelle injuſtice !

CLORIS *après avoir lu les lettres qu'il lui a données.*

Eſt-ce-là tout, fantaſque ?
Quoi ? ſi la déloyale enfin lève le maſque,
Oſes-tu te fâcher d'être déſabuſé ?
Apprends qu'il te faut être en amour plus ruſé ;
Apprends que les diſcours des filles bien ſenſées
Découvrent rarement le fond de leurs penſées.
Et que les yeux aidant à ce déguiſement,
Notre ſexe a le don de tromper finement.
Apprends auſſi de moi que ta raiſon s'égare,
Que Mélite n'eſt pas une piéce ſi rare,
Qu'elle ſoit ſeule ici qui vaille la ſervir ;
Aſſez d'autres objets y ſauront te ravir.
Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux, qui flattant ſes beautés,
Ont aſſez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Ariſtandre & Géronte,
Eraſte après deux ans n'y voit pas mieux ſon compte.
Elle t'a trouvé bon ſeulement pour huit jours,
Philandre eſt aujourd'hui l'objet de ſes amours ;
Et peut-être déjà, tant elle aime le change,
Quelque autre nouveauté le ſupplante & nous venge.
Ce n'eſt qu'une coquette avec tous ſes attraits ;
Sa langue avec ſon cœur ne s'accorde jamais.
Les infidélités ſont ſes jeux ordinaires ;

Et ſes plus doux appas ſont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'eſprit n'admira jamais rien,
Que le ſujet pourquoi tu lui voulais du bien.

TIRCIS.

Penſes-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce ſoient vérités, que ce ſoient impoſtures,
Tu redoubles mes maux au-lieu de les guérir.
Adieu. Rien que la mort ne peut me ſecourir.

SCENE V.

CLORIS *ſeule*

MON frère. Il s'eſt ſauvé, ſon déſeſpoir l'emporte:
Me préſerve le ciel d'en uſer de la ſorte!
Un volage me quitte, & je le quitte auſſi;
Je l'obligerais trop de m'en mettre en ſouci.
Pour perdre des amans celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent;
Il n'eſt lors que la joie, elle nous venge mieux;
Et, la fit-on à faux éclater par les yeux,
C'eſt montrer par bravade à leur vaine inconſtance,
Qu'elle eſt, pour nous toucher, de trop peu d'importance.
Que Philandre à ſon gré rende ſes vœux contens;
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-tems.
Son cœur eſt un tréſor dont j'aime qu'il diſpoſe;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de choſe;
Et l'amour qui pour lui m'éprit ſi follement,
M'avait fait bonne part de ſon aveuglement.

On enchérit pourtant ſur ma faute paſſée ;
Dans la même folie une autre embarraſſée,
Le rend encor parjure, & ſans ame, & ſans foi,
Pour ſe donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'eſt vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui ſe conduit & ſe fonde :
A cauſe qu'il parut quelque tems m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valait bien l'aimer,
Et ſur cette croyance elle en a pris envie ;
Lui pût-elle durer juſqu'au bout de ſa vie !
Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par-là ſeulement puniſſez ſon péché ;
Elle verra bientôt que ſa digne conquête
N'eſt pas une aventure à me rompre la tête :
Un ſi plaiſant malheur me conſole à l'inſtant.
Ah ! ſi mon fou de frère en pouvait faire autant,
Que j'en aurais de joie, & que j'en ferais gloire !
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiſcret
Ne vaut pas un ſoupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire juſtice ;
Ces lettres fourniront aſſez d'occaſion
D'un peu de défiance & de diviſion.
Si je prends bien mon tems, j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

QUor, tu paſſes, Philandre, & ſans me regarder ?

PHILANDRE.

Pardonne-moi, de grace, une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune;
Et ſon empreſſement qui porte ailleurs mes pas,
Me rempliſſait l'eſprit juſqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ai donc ſouvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime;
Je ne penſe qu'a toi, j'en parlais en moi-même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque choſe ?

CLORIS.

Il t'ennuie avec moi;
Mais comme de tes feux j'ai pour garant ta foi;
Je ne m'alarme point. N'était ce qui te preſſe,
Ta flamme un peu plus loin eût porté ma tendreſſe,
Et je t'aurais fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ſes nouveaux ſoucis.
Je viens de les ſurprendre, & j'y pourrais encore
Joindre quelque billet de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas loiſir; toutefois ſi tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'eſt, ſans plus longue demeure;

Ma curioſité pour ce demi-quart d'heure
S'oſera diſpenſer.

CLORIS.

Auſſi tu me promets,
Quand tu les auras lus de n'en parler jamais;
Autrement, ne crois pas...

PHILANDRE *reconnaiſſant les lettres*

Cela s'en va ſans dire,
Donne, donne-les-moi, tu ne les ſaurais lire:
Et nous aurions ainſi beſoin de trop de tems.

CLORIS *les reſerrant.*

Philandre, tu n'es pas encor où tu prétends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles ſont auſſi bien en ma main qu'en la tienne;
Je les garderai mieux, tu peux en aſſurer
La belle, qui pour toi daigne ſe parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit ſouffrir d'une fille en colère;
Mais je ſais comme il faut les ravoir de ton frère;
Tout exprès je le cherche, & ſon ſang, ou le mien...

CLORIS.

Quoi, Philandre eſt vaillant, & je n'en ſavais rien.
Tes coups ſont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de ſe faire peu craindre;
Et mon frère qui ſait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurais tué, pourrait n'en pas mourir.

PHILANDRE

L'effet en fera foi, s'il en a le courage

Adieu. J'en perds le tems à parler davantage.
Tremble.

CLORIS.

J'en ai grand lieu, connaiſſant ta vertu ;
Pourvu qu'il y conſente, il ſera bien battu.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

MELITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

CETTE obſtination à faire la ſecrette
M'accuſe injuſtement d'être trop peu diſcrette.

MELITE.

Ton importunité n'eſt pas à ſupporter.
Ce que je ne ſais pas te puis-je le conter?

LA NOURRICE.

Les viſites d'Eraſte un peu moins aſſidues
Témoignent quelque ennui de ſes peines perdues;
Et ce qu'on voit par-là de refroidiſſement
Ne fait que trop juger ſon mécontentement.
Je m'en veux cependant cacher tout le myſtère.
Mais je pourrais enfin croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis,
Qu'a ton cœur juſqu'ici ſi doucement ſuivis.

MELITE.

C'eſt à moi de trembler après cette menace,
Et tout autre du moins tremblerait à ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point. Le fruit qui t'en eſt demeuré,
Je parle ſans reproche, & tout conſidéré,

Vaut bien.... Mais revenons à notre humeur chagrine,
Apprends-moi ce que c'eſt.

MELITE.

Veux-tu que je devine?
Dégoûté d'un eſprit ſi groſſier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt pas bien ainſi qu'un amant perd l'envie
D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie;
D'aſſurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
Mais ce n'eſt pas un trait qu'il fallait pratiquer.
Une fille qui voit, & que voit la jeuneſſe,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe;
Le dédain lui meſſied, ou, quand elle s'en ſert,
Que ce ſoit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur à propos ménagée,
Pour rembraſer une ame à-demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux diſpoſe à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux ſavoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et ſans embarraſſer ſon cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & ſouffrir leus diſcours;
Qu'à part ils penſent avoir la préférence,
Et paraiſſent enſemble entrer en concurrence;
Que tout l'extérieur de ſon viſage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival;
Que ſes yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre;

Qu'ils

Qu'ils vivent tous d'eſpoir juſqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus chéri;
Et qu'elle cède enfin, puiſqu'il faut qu'elle cède,
A qui paiera le mieux le bien qu'elle poſsède.
Si tu n'euſſes jamais quitté cette leçon,
Ton Eraſte avec toi vivrait d'autre façon.

MELITE.

Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage,
Il croit que mes regards ſoient ſon propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui,
Pour autant de larcins faits ſur le bien d'autrui.

LA NOURRICE

J'entends à demi-mot, achève, & m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MELITE.

Si tu m'avais, nourrice, entendu à-demi,
Tu ſaurais que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoi, ſon meilleur ami!
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connaître?

MELITE.

Il voudrait que le jour en fût encor à naître;
Et ſi d'auprès de moi je l'avais écarté,
Tu verrais tout à l'heure Eraſte à mon côté.

LA NOURRICE.

J'ai regret que tu ſois leur pomme de diſcorde;
Mais puiſque leur humeur enſemble ne s'accorde,
Eraſte n'eſt pas homme à laiſſer échapper;
Un ſemblable pigeon ne ſe peut rattraper;
Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

MELITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, & tâche d'en jouir.

MELITE.

Il ſuit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE.

Auprès de ſa ſplendeur toute autre eſt fort petite.

MELITE.

Tu le places au rang qui n'eſt dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MELITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Oui, ce n'eſt que par-là qu'on eſt conſidérable.

MELITE.

Mais ce n'eſt que par-là qu'on devient mépriſable.
Un homme dont les biens ſont toutes les vertus,
Ne peut être eſtimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE.

Eſt-il quelques défauts que les biens ne réparent?

MELITE.

Mais plutôt en eſt-il où les biens ne préparent?
Etant riche, on mépriſe aſſez communément
Des belles qualités le ſolide ornement;
Et d'un luxe honteux la richeſſe ſuivie,
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnais...

MELITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux ſur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la tête ;
Si ta mère le ſait...

MELITE.

Laiſſe-moi ces ſoucis,
Et rentre, que je parle à la ſœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MELITE.

Ta curioſité te met trop en cervelle.
Rentre ſans t'informer de ce qu'elle prétend ;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MELITE.

CLORIS.

JE chéris tellement celles de votre ſorte,
Et prends tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis conſentir,
Ni même à rien ſavoir, ſans les en avertir.
Ainſi donc, au haſard d'être la mal venue,
Encor que je vous ſois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection

N'a pas été fort juſte en ſon élection.

MELITE.

Vous pourriez, ſous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cet artifice;
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop beau choix;
Je renonce à choiſir une ſeconde fois;
Et mon affection ne s'eſt point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins;
C'eſt l'homme qui de tous le mérite le moins.

MELITE.

Si je n'avais de lui qu'une faible aſſurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance;
Mais je m'étonne fort que vous l'oſiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'eſtimer.

CLORIS.

Je l'eſtimai jadis, & je l'aime, & l'eſtime,
Plus que je ne faiſais auparavant ſon crime.
Ce n'eſt qu'en ma faveur qu'il oſe vous trahir,
Et vous pouvez juger ſi je le puis haïr,
Lorſque ſa trahiſon m'eſt un clair témoignage
Du pouvoir abſolu que j'ai ſur ſon courage.

MELITE.

Le pouſſer à me faire une infidélité,
C'eſt aſſez mal uſer de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pouſſer où ſon devoir l'oblige?
C'eſt ſon devoir qu'il ſuit alors qu'il vous néglige.

MELITE.

Quoi, le devoir chez vous oblige aux trahiſons?

CLORIS.

Quand il n'en aurait point de plus juſtes raiſons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MELITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la ſienne.

CLORIS.

Oui, mais ayant déjà reçu mon amitié,
Sur un vœu ſolemnel d'être un jour ſa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MELITE.

De grace, excuſez-moi, je vous prends pour une autre,
Et c'était à Cloris que je croyais parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MELITE.

Donc, pour mieux me railler,
La ſœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouir, une ame déloyale
Contrefait la fidelle? Ah, Mélite, ſachez
Que je ne ſais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit; vous penſez qu'il vous aime;
Mais, ſortant d'avec vous il me conte lui-même
Juſqu'aux moindres diſcours, dont votre paſſion
Tâche de ſuborner ſon inclination.

MELITE.

Moi, ſuborner Philandre! Ah, que m'oſez-vous dire?

CLORIS.

La pure vérité.

MELITE.

Vraiment, en voulant rire,

Vous paſſez trop avant ; briſons-là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, & ne ſais quel il eſt.

CLORIS.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, liſez.

MELITE.

Ah, dieux, quelle impoſture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici juſqu'à demain,
Que vous perſiſterez dans la méconnaiſſance :
Je vous les laiſſe. Adieu.

MELITE.

Tout beau ; mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'impoſteur,
Pour faire retomber l'affront ſur ſon auteur.

CLORIS.

Vous penſez me duper, & perdez votre peine.
Que ſert le déſaveu quand la preuve eſt certaine ?
A quoi bon démentir, à quoi bon dénier....

MELITE.

Ne vous obſtinez point à me calomnier ;
Je veux que ſi jamais j'ai dit mot à Philandre....

CLORIS.

Remettons ce diſcours, quelqu'un vient nous ſurprendre ;
C'eſt le brave Liſis, qui ſemble ſur le front
Porter empreints les traits d'un déplaiſir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LISIS *à Cloris.*

PRÉPAREZ vos ſoupirs à la triſte nouvelle
Du malheur où nous plonge un eſprit infidelle;
Quittez ſon entretien, & venez avec moi
Plaindre un frère au cercueil par ſon manque de foi.

MELITE.

Quoi! ſon frère au cercueil!

LISIS.

Oui, Tircis plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudiſſant mille fois le déteſtable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce déſeſpoir a chez moi rendu l'ame,
Et mes yeux déſolés....

MELITE

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au ſecours, au ſecours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MELITE, LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'Où provient cette voix ?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans ?

CLORIS.

Mélite que tu vois..,

LA NOURRICE.

Hélas ! elle ſe meurt, ſon teint vermeil s'efface,
Sa chaleur ſe diſſipe, elle n'eſt plus que glace.

LISIS *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON *à Liſis.*

Si proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes faibles pas, les forces me défaillent,
Et je vais ſuccomber aux douleurs qui m'aſſaillent.

SCENE V.

ERASTE *ſeul.*

A La fin je triomphe, & les deſtins amis
M'ont donné le ſuccès que je m'étais promis.
Me voilà trop heureux, puiſque par mon adreſſe
Mélite eſt ſans amant, & Tircis ſans maîtreſſe;
Et comme ſi c'était trop peu pour me venger,
Philandre & ſa Cloris courent même danger.
Mais à quelle raiſon leurs ames déſunies
Pour les crimes d'autrui ſeront-elles punies?
Que m'ont-il fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma penſée, inutiles remords,
La joie y veut régner, ceſſez de m'en diſtraire.
Cloris m'offenſe trop d'être ſœur d'un tel frère;
Et Philandre ſi prompt à l'infidélité,
N'a que la peine dûe à ſa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui ſort de chez Mélite?

SCENE VI.

CLITON, ERASTE.

CLITON.

MONSIEUR, tout eſt perdu, votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable inſtrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ERASTE.

Courage, tout va bien, le traître ma fait place;
Le ſeul qui me rendait ſon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monſieur, ce n'eſt pas tout, Mélite l'a ſuivi.

ERASTE.

Mélite l'a ſuivi! Que dis-tu, miſérable?

CLITON.

Monſieur, il eſt trop vrai; le moment déplorable
Qu'elle a ſu ſon trépas, a terminé ſes jours.

ERASTE.

Ah, ciel! s'il eſt ainſi....

CLITON.

Laiſſez-là ces diſcours,
Et vantez-vous plutôt que par votre impoſture
Ces malheureux amans trouvent la ſépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avait de parfait & de beau.

ERASTE.

Tu m'oſes donc flatter, infame, & tu ſupprimes

Par ce reproche obſcur la moitié de mes crimes ?
Eſt-ce ainſi qu'il te faut n'en parler qu'à demi ?
Achève tout d'un coup, dis que maîtreſſe, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce que dans mon ame
Sut jamais allumer une pudique flamme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux.
Dis que j'ai violé les deux loix les plus ſaintes,
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai ſuborné,
Falſifié, trahi, ſéduit, aſſaſſiné ;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi, Tircis eſt donc mort, & Mélite eſt ſans vie !
Je ne l'avais pas ſu, Parques, juſqu'à ce jour,
Que vous relevaſſiez de l'empire d'amour.
J'ignorais qu'auſſi-tôt qu'il aſſemble deux ames,
Il vous pût commander d'unir auſſi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui.
Vous en relevez donc, & vos ciſeaux barbares
Tranchent, comme il lui plait, les deſtins les plus rares ?
Mais je m'en prends à vous, moi qui ſuis l'impoſteur,
Moi, qui ſuis de leurs maux le déteſtable auteur.
Hélas ! & fallait-il que ma ſupercherie
Tournât ſi lâchement tant d'amour en furie ?
Inutiles regrets, repentirs ſuperflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'eſt plus ;
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre ;
Elle a ſuivi Tircis, & moi je la veux ſuivre.
Il faut que de mon ſang je lui faſſe raiſon,

Et de ma jalouſie & de ma trahiſon,
Et que de ma main propre un ami ſi fidèle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancèle?
Quel murmure confus, & qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feux ſe perdent parmi l'air!
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre;
Leur foudre décoché vient de fendre la terre;
Et pour leur obéir ſon ſein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entends, grands dieux, c'eſt là bas que leurs ames,
Aux champs Eliſiens éterniſent leurs flammes;
C'eſt là bas qu'à leurs pieds il faut verſer mon ſang:
La terre à ce deſſein m'ouvre ſon large flanc,
Et juſqu'aux bords du Styx me fait libre paſſage.
Je l'apperçois déjà, je ſuis ſur ſon rivage.
Fleuve dont le ſaint nom eſt redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces triſtes lieux,
N'entre point en courroux contre mon inſolence,
Si j'oſe avec mes cris violer ton ſilence:
Je ne te veux qu'un mot. Tircis eſt-il paſſé?
Mélite eſt-elle ici? Mais, qu'attends-je, inſenſé?
Ils ſont tous deux ſi chers à ton funeſte empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oſes m'en rien dire.
Vous donc, eſprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Caron cent ans refuſe ſa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce paſſage interdit.

CLITON.

Monſieur, que faites-vous? Votre raiſon troublée

Par l'effort des douleurs dont elle eſt accablée,
Figure à votre vue...

ERASTE

Ah! te voilà, Caron;
Dépêche promptement, & d'un coup d'aviron
Paſſe-moi, ſi tu peux, juſqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monſieur, rentrez en vous, regardez mon viſage,
Reconnaiſſez Cliton.

ERASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces eſprits nous puiſſent approcher;
Ton bateau de leur poids fondrait dans les abymes,
Il n'en aura que trop d'Eraſte & de ſes crimes.
Quoi, tu veux te ſauver à l'autre bord ſans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je paſſe malgré toi.
(*Il ſe jette ſur les épaules de* CLITON, *qui l'emporte derrière le théatre.*)

SCENE VII.

PHILANDRE *ſeul.*

PRÉSOMPTUEUX rival, dont l'abſence importune,
Retarde le ſuccès de ma bonne fortune,
As-tu ſi-tôt perdu cette ombre de valeur,
Que te prêtait tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à préſent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?

Il ne tient plus qu'à toi que tu ne ſois content;
Ton ennemi t'appelle, & ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine pourſuite.
Crois-tu, laiſſant mon bien dans les mains de ta ſœur,
En demeurer toujours l'injuſte poſſeſſeur?
Ou que ma patience à la fin échappée,
Puiſque tu ne veux pas le débattre à l'épée,
Oubliant le reſpect du ſexe, & tout devoir.
Ne laiſſe point ſur elle agir mon déſeſpoir?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERASTE.

DETACHER Ixion pour me mettre à ſa place!
Mégère, c'eſt à vous une indiſcrète audace.
Ai-je, prenant le front de cet ambitieux,
Attenté ſur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on punit les perfides.
Quoi, me preſſer encor? Sus de pieds & de mains
Eſſayons d'écarter ces monſtres inhumains:
A mon ſecours, eſprits, vengez-vous de vos peines,
Ecraſons leurs ſerpens, chargeons-les de vos chaînes;
Pour ces filles d'enfer nous ſommes trop puiſſans.

PHILANDRE.

Il ſemble à ce diſcours qu'il ait perdu le ſens.
Eraſte, cher ami, quelle mélancolie

Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ERASTE.

Equitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injuſtement on m'apprête des fers.
Faire un tour d'amoureux, ſuppoſer une lettre,
Ce n'eſt pas un forfait qu'on ne puiſſe remettre.
Il eſt vrai que Tircis en eſt mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris ſans amant ne ſait à qui s'en prendre;
Mais la faute n'en eſt qu'au crédule Philandre;
Lui ſeul en eſt la cauſe, & ſon eſprit léger,
Qui trop facilement réſolut de changer;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ſes mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laiſſe impuni, traître; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts:
Je t'obligerais trop de t'arracher la vie;
Et ma juſte vengeance eſt bien mieux aſſouvie
Par les folles horreurs de cette illuſion.
Ah, grands dieux! que je ſuis plein de confuſion!

SCENE IX.

ERASTE *ſeul.*

TU t'enfuis donc, barbare, & me laiſſant en proie
A ces cruelles ſœurs, tu les combles de joie ?
Non, non, retirez-vous, Tiſiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
Vous me connaiſſez mal ; dans le corps d'un perfide,
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vais tout renverſer dans ces royaumes noirs,
Et ſaccager moi ſeul ces ténébreux manoirs.
Une ſeconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière.
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans ;
Et, ſi Pluton s'oppoſe à ce que je prétends,
Paſſant deſſus le ventre à ſa troupe mutine,
J'irai d'entre ſes bras enlever Proſerpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'En doute plus, Cloris, ton frère n'eſt point mort;
Mais, ayant ſu de lui ſon déplorable ſort,
Je voulais éprouver par cette triſte feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte
Deviendrait plus ſenſible aux traits de la pitié,
Qu'aux ſincères ardeurs d'une ſainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuſe;
Afin que nous puiſſions découvrir cette ruſe,
Et que Tircis en ſoit de tout point éclairci,
Sois sûr que dans peu je te le rends ici.
Ma parole ſera d'un prompt effet ſuivie;
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie:
C'eſt aſſez que je paſſe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au-lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le diſait. Je ſentais que mes larmes
Refuſaient de couler pour de fauſſes alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes aſſauts
Avaient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux;
Et je n'étudiai cette douleur menteuſe,
Qu'à cauſe qu'en effet j'étais un peu honteuſe,
Qu'une autre en témoignât plus de reſſentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, conſeſſe franchement

Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique,
Juſqu'au déſeſpoir fort rarement ſe pique:
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient ſouverain à conſoler des ſœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu. Son intérêt me preſſe
D'aller rendre d'un mot la vie à ſa maîtreſſe,
Autrement je ſaurais t'apprendre à diſcourir.

LISIS.

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

ERASTE, *derrière le théatre*, CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

JE ne t'ai rien célé, tu ſais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'[illegible] bien conté. Mais ſe pourrait-il faire
Qu'Er[illegible]t des remords ſi vifs & ſi preſſans,
Que de violenter ſa raiſon & ſes ſens ?

CLITON.

Eût-il pu, ſans en perdre entiérement l'uſage,
Se figurer Caron des traits de mon viſage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de ſon denier ?

LA NOURRICE.

Plaiſante illuſion !

CLITON.

Mais funeſte à ma tête,
Sur qui ſe déchargeait une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me ſoit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'était mal reconnaître un ſi rare ſervice.

ERASTE *derrière le théatre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, nourrice.
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix;
Crois que ce n'eſt pas moi qu'il attrappe deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moi, quand je devrais paſſer pour Proſerpine,
Je veux voir à quel point ſa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux deſir.

LA NOURRICE.

Quoi qu'il puiſſe arriver, j'en aurai le plaiſir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURRICE.

ERASTE.

EN vain je les rappelle, en vain pour ſe défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre:
Ces lâches eſcadrons de fantômes affreux
Cherchent leur aſſurance aux cachots les plus creux.
Et ſe fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent ſous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, &, dans ce vaſte effroi,
La peur ſaiſit ſi bien les ombres & leur roi,
Que, ſe précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs ſoucis ne vont qu'à les rendre ſecrètes.

Le bouillant Phlégéton parmi ſes flots pierreux,
Pour les favoriſer, ne roule plus de feux :
Tiſiphone tremblante, Alecton & Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière ;
Les Parques mêmes en hâte emportent leurs fuſeaux,
Et dans ce grand déſordre oublient leurs ciſeaux.
Caron les bras croiſés dans ſa barque s'étonne
De ce qu'après Eraſte il n'a paſſé perſonne.
Trop heureux accident, s'il avait prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu !
Trop heureux accident, ſi la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût conſenti ma perte,
Et ſi ce que le ciel me donne ici d'accès,
Eût de ma trahiſon dévancé le ſuccès !
Dieux, que vous ſavez mal gouverner votre foudre !
N'était-ce pas aſſez pour me réduire en poudre
Que le ſimple deſſein d'un ſi lâche forfait ?
Injuſtes, deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah, Mélite ! ah, Tircis ! leur cruelle juſtice
Aux dépens de vos jours me choiſit un ſupplice.
Ils doutaient que l'enfer eût de quoi me punir,
Sans le triſte ſecours de ce dur ſouvenir.
Oui, ce qu'ont les enfers, de feux, de fouets, de chaînes,
Ne ſont auprès de lui que de légères peines.
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement !
Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment,
Qu'au moins, avant ma mort, dans ces demeures ſombres,
Je puiſſe rencontrer ces bienheureuſes ombres :
Uſe après, ſi tu veux, de toute ta rigueur ;
Et ſi pour m'achever tu manques de vigueur,

[*Il met la main ſur ſon épée.*]

Voici qui t'aidera : mais de rechef, de grace,
Ceſſe de me gêner durant ce peu d'eſpace.
Je vois déjà Mélite. Ah, belle ombre ! voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchait ici ;
C'eſt Eraſte, c'eſt-lui qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds ſon ſang avec ſa vie ;
Ainſi le veut le ſort, & tout exprès les dieux
L'ont abymé vivant en ces funeſtes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoi permettez-vous que cette frénéſie
Règne ſi puiſſamment ſur votre fantaiſie ?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ERASTE.

Auſſi ne la tient-il que de votre beauté ;
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt que de mes yeux ! Décillez la paupière ;
Et d'un ſang plus raſſis jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont de vérité je ne ſais quoi de plat ;
Et, plus je vous contemple, & plus ſur ce viſage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge ;
Je ne reconnais plus aucun de vos attraits ;
Jadis votre nourrice avait ainſi les traits,
Le front ainſi ridé, la couleur ainſi bléme,
Le poil ainſi griſon. O dieux ! c'eſt elle-même.
Nourrice qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi ?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer, & ſe brouilla de ſorte,

Que la voyant ſi pâle il la crut être morte ;
Cet étourdi trompé, vous trompa comme lui.
Au reſte, elle eſt vivante, & peut-être aujourd'hui
Ti cis de qui la mort n'était qu'imaginaire,
De ſa fidélité recevra le ſalaire.

ERASTE.

Déſormais donc envain je les cherche ici-bas :
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Votre douleur vous trouble, & forme des nuages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images ;
Cet enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ERASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions ;
Mes propres yeux ont vu tous ces monſtres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyait devant vous,
Craignant votre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez ſi l'enfer reſſemble à cette place ;
Ces murs, ces bâtimens ont-ils la même face ?
Le logis de Mélite & celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton ?
Quoi, n'y remarquez-vous aucune différence ?

ERASTE.

De vrai ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
Nourrice, prends pitié d'un eſprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi ſéparé ;
Ma guériſon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez, pour le mieux, un peu cette viſite,

Tant que maître abſolu de votre jugement,
Vous ſoyez en état de faire un compliment.
Votre teint & vos yeux n ont rien d'un homme ſage,
Donnez-vous le loiſir de changer de viſage.
Un moment de repos que vous prendrez chez vous....

ERASTE

Ne peut, ſi tu n'y viens, rendre mon ſort plus doux;
Et ma faible raiſon de guide dépourvue,
Va de nouveau ſe perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE.

Si je vous ſuis utile, allons; je ne veux pas
Pour un ſi bon ſujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

NE m'importune plus, Philandre, je t'en prie;
Me rappaiſer jamais paſſe ton induſtrie;
Ton meilleur, je t'aſſure, eſt de n'y plus penſer;
Tes proteſtations ne font que m'offenſer,
Savante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent ſi-tôt brûler,
Qu'un billet ſuppoſé peut ſi-tôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah! ne remettez plus dans votre mémoire
L'indigne ſouvenir d'une action ſi noire;
Et, pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,

Etouffez l'ennemi du pardon que j'attends.
Mon crime eſt ſans égal, mais enfin, ma chère ame..

CLORIS.

Laiſſe là déſormais ces petits mots de flamme;
Et par ces faux témoins d'un feu allumé,
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié paſſée
Le rang que je tenais dedans votre penſée.
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui volaient de vos yeux dans les miens,
Par ce que votre foi me permettait d'attendre...

CLORIS.

C'eſt où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta ſottiſe m'inſtruit, & par-là je vois bien
Qu'un viſage commun & fait comme le mien,
N'a point aſſez d'appas, ni de chaîne aſſez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta ſorte.
Mélite a des attraits qui ſavent tout dompter;
Mais elle ne pourrait qu'à peine t'arrêter,
Il te faut un ſujet qui la paſſe ou l'égale;
C'eſt en vain que vers moi ton amour ſe ravale:
Fais-lui, ſi tu m'en crois, agréer tes ardeurs.
Je ne veux point devoir mon bien à ſes froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguiſez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS.

Aucun juſqu'à ce point n'eſt encor arrivé;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en eſt trop, tes dédains épuiſent ma ſouffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre eſpérance,
Si-non qu'un jour le ciel te fera reſſentir
De tant de cruautés le juſte repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite & moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux diſcours que tu viens de me dire.
Que lui veux-tu demander?

PHILANDRE

Va, dis-lui de ma part,
Qu'elle, ton frère & toi, reconnaîtrez trop tard
Ce que c'eſt que d'aigrir un homme de ma ſorte.

CLORIS.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte,
Tu nous ferais trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-tôt nous verrons d'autres jeux.
Je ſais trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS.

Le ſais-tu mieux que moi, qui ſuis déjà vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il ſuffit.
Je ſais comme on ſe venge.

CLORIS.

Et moi, comme on ſe rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MELITE.

TIRCIS.

MAINTENANT que le ſort attendri par nos plaintes,
Comble notre eſpérance & diſſipe nos craintes,
Que nos contentemens ne ſont plus traverſés
Que par le ſouvenir de nos malheurs paſſés,
Ouvrons toute notre ame à ces douces tendreſſes,
Qu'inſpirent aux amans les pleines allégreſſes;
Et d'un commun accord chériſſons nos ennuis;
Dont nous voyons ſortir de ſi précieux fruits.
Adorables regards, fidèles interprètes,
Par qui nous expliquions nos paſſions ſecrètes,
Doux truchemens du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez ſi bien appris ce que n'oſait la voix,
Nous n'avons plus beſoin de votre confidence;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il penſe,
Et dédaigne un ſecours qu'en ſa naiſſante ardeur
Lui faiſaient mendier & la crainte & la peur.
Beaux yeux, à mon tranſport pardonnez ce blaſphême,
La bouche eſt impuiſſante où l'amour eſt extrême;
Quand l'eſpoir eſt permis, elle a droit de parler;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous laſſez donc point d'en uſurper l'uſage;
Et, quoi qu'elle ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, quels ſoucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MELITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah ! mon heur, il eſt vrai, ſi tes deſirs ſecondent
Cet amour qui paraît & brille dans tes yeux,
Je n'ai rien déſormais à demander aux dieux.

MELITE.

Tu t'en peux aſſurer, mes yeux ſi pleins de flamme
Suivent l'inſtruction des mouvemens de l'ame,
On en a vu l'effet, lorſque ta fauſſe mort
A fait ſur tous mes ſens un véritable effort;
On en a vu l'effet, quand, te ſachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris auſſi l'envie;
On en a vu l'effet, lorſqu'à force de pleurs
Mon amour & mes ſoins aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mère obſtinée,
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée;
Si bien qu'à ton retour ta chaſte affection
Ne trouve plus d'obſtacle à ſa prétention.
Cependant l'aſpect ſeul des lettres d'un fauſſaire
Te ſut perſuader tellement le contraire,
Que, ſans vouloir m'entendre, & ſans me dire adieu,
Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais apprends qu'il n'était pas poſſible
D'aimer comme j'aimais, & d'être moins ſenſible;
Qu'un juſte déplaiſir ne ſaurait écouter
La raiſon qui s'efforce à le violenter;
Et qu'après des tranſports de telle promptitude,
Ma flamme ne te laiſſe aucune incertitude.

MELITE.

Tout cela ſerait peu, n'était que ma bonté
T'en accorde un oubli ſans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puiſque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompenſe au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ;
Et ſi jamais je ſais quelle main ſi hardie....

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MÉLITE.

CLORIS.

IL vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une ſœur ne ſe peut conſoler,
Et que le triſte ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au ſang un peu de trahiſon,
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raiſon.
Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte?
Et te peut-il revoir ſans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux ſermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens,
Mêlés de repentirs...

MELITE.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoi? tu l'as dédaigné?

CLORIS.

Du moins tous ſes diſcours n'ont encor rien gagné.

MELITE

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obſtine.

CLORIS.

Non pas cela du tout; mais je ſuis aſſez fine:
Pour la première fois il me dupe qui veut,
Mais pour une ſeconde, il m'attrape qui peut.

MELITE.

C'eſt-à-dire, en un mot....

CLORIS

Que ſon humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même paſſage.
En vain deſſous mes loix il revient ſe ranger.
Il m'eſt avantageux de l'avoir vu changer,
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendît miſérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendrai du deſtin quelque meilleur haſard.

MELITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de ſervice,
Ne lui doit point porter un ſi grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change ſi ſoudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MELITE.

Ma ſœur, ce fut pour moi qu'il oſa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MELITE.

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moi vous m'en diſpenſerez.

MELITE.

Que vous êtes mauvaiſe !

CLORIS

Un peu plus qu'il ne ſemble.

MELITE.

Je vous veux toutefois remettre bien enſemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendrait pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ERASTE, MELITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon ſouci, laiſſons cette cauſeuſe:
Qu'elle ſoit, à ſon choix, facile ou rigoureuſe,
L'excès de mon ardeur ne ſaurait conſentir
Que ces frivoles ſoins te viennent divertir.
Tous nos penſers ſont dûs en l'état où nous ſommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes;
Et ma fidélité qu'il va récompenſer....

LA NOURRICE.

Vous donnera bientôt autre choſe à penſer.
Votre rival vous cherche, &, la main à l'épée,
Vient demander raiſon de ſa place uſurpée.

ERASTE *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux & fait naître l'envie
De ſortir de ſa gêne en ſortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds ſa tête à l'abandon;
La mort lui ſera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui ſépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'impoſture avec de faux écrits,
A dérobé Philandre aux vœux de ſa Cloris.

MELITE *à Tircis.*

Eclaircis du ſeul point qui nous tenait en doute,

Que

Que ſerais-tu d'avis de lui répondre ?

TIRCIS.

Écoute

Quatre mots à quartier.

ERASTE *à Mélite.*

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort !
De grace, hâtez-vous d'abréger mon ſupplice,
Ou ma main préviendra votre lente juſtice.

MELITE.

Voyez comme le ciel a de ſecrets reſſorts.
Pour ſe faire obéir malgré nos vains efforts
Votre fourbe inventée à deſſein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire :
De ſon fâcheux ſuccès dont nous devions périr,
Le ſort tire un remède afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimons l'auteur à cauſe de l'iſſue ;
Obligés déſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur ſincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Qu'en cette occaſion priſe comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ſes vœux ;
Outre qu'en fait d'amour la fraude eſt légitime ;
Mais puiſque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubli,
Par où votre repos ſera mieux établi.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoiſie,

Je veux dorénavant chérir ma jalouſie ;
Et, puiſque c'eſt de-là que vos félicités....

LA NOURRICE *à Eraſte.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités ;
Ils ont tous deux leur compte, & ſur cette aſſurance
Ils tiennent le paſſé dans quelque indifférence,
N'oſant ſe haſarder à des reſſentimens
Qui donneraient du trouble à leurs contentemens :
Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne,
Et ſeule intéreſſée, à ce que je ſoupçonne,
Saura bien ſe venger ſur vous, à l'avenir,
D'un amant échappé qu'elle penſait tenir.

ERASTE *à Cloris.*

Si vous pouviez ſouffrir qu'en votre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper ſa place,
Eraſte qu'un pardon purge de ſon forfait,
Eſt prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma perſévérance :
Je n'ai pu la quitter qu'en perdant l'eſpérance ;
Encor avez-vous vu mon amour irrité
Mettre tout en uſage en cette extrêmité ;
Et c'eſt avec raiſon que ma flamme contrainte
De réduire ſes feux dans une amitié ſainte,
Mes amoureux deſirs vers elle ſuperflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en ſemble, ma ſœur ?

CLORIS.

Mais, toi-même, mon frère ?

TIRCIS.

Tu ſais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu ſais qu'en tel ſujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes ſentimens ſe liſent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autoriſent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma ſœur, j'y conſens,
Bien ſûr que mon avis s'accommode à ton ſens.
Faſſent les puiſſans dieux que par cette alliance
Il ne reſte entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, & ma maîtreſſe en ſœur,
Nos ans puiſſent couler avec plus de douceur!

ERASTE.

Heureux dans mon malheur, c'eſt dont je les ſupplie;
Mais ma félicité ne peut être accomplie,
Juſqu'à ce qu'après vous ſon aveu m'ait permis
D'aſpirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moi ſeulement, & pour la récompenſe
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.

TIRCIS.

Oui, ſous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez ſenſible à ce naiſſant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos faibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs, ni ſervices.

MELITE.

C'eſt bien preſque raiſon, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma ſœur, acquitte-moi d'une reconnaiſſance

Dont un deſtin meilleur m'a miſe en impuiſſance ;
Accorde cette grace à nos juſtes deſirs.

TIRCIS.

Ne nous refuſe pas ce comble à nos plaiſirs.

ERASTE.

Donnez à leurs ſouhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raiſons ces faveurs ſingulières ;
Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laiſſez les diſpoſer de votre ſentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me ſollicite ?
J'en croirai ſeulement la mère de Mélite ;
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera conſentir.

TIRCIS.

Entrons donc ; & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtreſſe à Philandre.

SCENE DERNIÈRE.

LA NOURRICE *ſeule.*

LA, là, n'en riez point; autrefois en mon tems
D'auſſi beaux fils que vous étaient aſſez contens,
Et croyaient de leur peine avoir trop de ſalaire,
Quand je quittais un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étaient de vrais ſoleils,
Qui répandaient par-tout des rayons non pareils;
Je n'avais rien en moi qui ne fût un miracle;
Un ſeul mot de ma part leur était un oracle.
Mais je parle à moi ſeule. Amoureux, qu'eſt ceci?
Vous êtes bien hâtés de me laiſſer ainſi?
Allez, quelle que ſoit l'amour qui vous emporte,
On ne ſe moque point des femmes de ma ſorte;
Et je ferai bien voir à vos feux empreſſés,
Que vous n'en êtes pas encor où vous penſez.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN DE MELITE.

CETTE piéce fut mon coup d'eſſai, & elle n'a garde d'être dans les règles, puiſque je ne ſavais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de ſens commun, avec les exemples de feu M. Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, & de quelques modernes qui commençaient à ſe produire, & n'étaient pas plus réguliers que lui. Le ſuccès en fut ſurprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en poſſeſſion de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau juſqu'alors, & me fit connaître à la cour. Ce ſens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par une ſeule intrigue, & m'avait donné aſſez d'averſion de cet horrible déréglement qui mettait Paris, Rome & Conſtantinople ſur le même théatre, pour réduire le mien dans une ſeule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, &

le ſtyle naïf, qui faiſait une peinture de la converſation des honnêtes gens, furent ſans doute cauſe de ce bonheur ſurprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu juſques-là que la comédie fît rire ſans perſonnages ridicules, tels que les valets bouffons, les paraſites, les capitans, les docteurs, &c. Celle-ci faiſait ſon effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-deſſus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute & de Térence, qui n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner ſon approbation à une piéce, dont le nœud n'avait aucune juſteſſe. Eraſte y fait contrefaire des lettres de Mélite, & les porter à Philandre. Ce Philandre eſt bien crédule de ſe perſuader d'être aimé d'une perſonne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, & qui lui défend de l'aller voir; cependant qu'elle reçoit les viſites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié aſſez étroite, puiſqu'il eſt accordé de ſa ſœur. Il fait plus; ſur la légéreté d'une croyance ſi peu raiſonnable, il renonce à une affection dont il était aſſuré, & qui était prête d'avoir ſon effet. Eraſte n'eſt pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que ſa fourbe cauſera cette rupture, qui ſerait toutefois inutile à ſon deſſein, s'il ne ſavait de certitude que Philandre, malgré le ſecret

qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fauſſes lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favoriſé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les aſſurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de ſa maîtreſſe; & qu'il rompra avec elle ſans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Eraſte ne pouvait être ſupportable, à moins d'une révélation; & Tircis qui eſt l'honnête homme de la piéce, n'a pas l'eſprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au déſeſpoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les ſentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il ſe croit trahi, & lui donner par-là l'occaſion de le déſabuſer. La folie d'Eraſte n'eſt pas de meilleure trempe. Je la condamnais dès-lors en mon ame; mais comme c'était un ornement de théatre, qui ne manquait jamais de plaire, & ſe faiſait ſouvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égaremens, & en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce tems. C'eſt la manière dont Eraſte fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, & l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne penſe pas qu'il ſe rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième acte ne peut paſſer pour inutile. Tircis & Mélite ſe ſont raccommodés avant qu'il commence, & par conſéquent l'action eſt terminée. Il n'eſt plus queſtion que de ſavoir qui a fait la ſuppoſition des lettres, & ils pouvaient l'avoir ſu de Cloris, à qui Philandre l'avait dit pour ſe juſtifier. Il eſt vrai que cet acte retire Eraſte de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, & fait ſon mariage avec Cloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épiſodique, qui ne doit pas amuſer le théatre, quand la principale eſt finie; & ſurtout ce mariage a ſi peu d'apparence, qu'il eſt aiſé de voir qu'on ne le propoſe, que pour ſatisfaire à la coutume de ce tems-là, qui était de marier tout ce qu'on introduiſait ſur la ſcène. Il ſemble même que le perſonnage de Philandre, qui part avec un reſſentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne ſoit point achevé, & qu'il lui fallait quelque couſine de Mélite, ou quelque ſœur d'Eraſte, pour les réunir avec les autres. Mais dès-lors je ne m'aſſujettiſſais pas tout-à-fait à cette mode, & me contentai de faire voir l'aſſiète de ſon eſprit, ſans prendre ſoin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il eſt aſſez viſible qu'elle paſſe l'unité de jour, mais ce n'en eſt pas le ſeul défaut; il y a de plus une inégalité

d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisième ; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le tems de se ralentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte, posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs, je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entreconnaître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le tems d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, & n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, & que le tems qu'il faut perdre s'y perdît, enforte que chaque acte n'en eût pour la

partie de l'action qu'il repréſente, que ce qu'il en faut pour ſa repréſentation.

Ce coup d'eſſai a ſans doute encore d'autres irrégularités, mais je ne m'attache pas à les examiner ſi ponctuellement, que je m'obſtine à n'en vouloir oublier aucune. Je penſe avoir marqué les plus notables, & pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'eſpère qu'il ne s'offenſera pas d'un peu de négligence pour le reſte.

CLITANDRE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LONGUEVILLE,

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma témérité, & quelque défiance que j'aie de Clitandre, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardieſſe que j'ai de vous l'offrir. Il eſt impoſſible qu'on s'imagine qu'à des perſonnes de votre rang, & à des eſprits de l'excellence du vôtre, on préſente rien qui ne ſoit de miſe, puiſqu'il eſt tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaiſes choſes, & les ſavez ſi nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paraître plus de manque de jugement à vous le préſenter, qu'à les concevoir. Cette vérité eſt ſi généralement reconnue, qu'il faudrait n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous relève encore moins par-deſſus le reſte des hommes que votre eſprit, & que les belles parties qui ont accompagné

la ſplendeur de votre naiſſance, n'ont reçu d'elle que ce qui leur était dû. C'eſt ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre ſiècle, qu'il ſemble que le ciel ne vous a fait naître prince, qu'afin d'ôter au roi la gloire de choiſir votre perſonne, & d'établir votre grandeur ſur la reconnaiſſance de vos vertus. Auſſi, MONSEIGNEUR, *ces conſidérations m'auraient intimidé, & ce cavalier n'eût jamais oſé vous entretenir de ma part, ſi votre permiſſion ne l'en eût autoriſé, comme aſſuré que vous l'aviez de quelque ſorte d'eſtime, vu qu'il ne vous était pas tout-à-fait inconnu. C'eſt le même qui par votre commandement vous fut conter il y a quelque tems une partie de ſes aventures, autant qu'en pouvaient contenir deux actes de ce poëme encore tout informes, & qui n'étaient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne perſécutait point encore ſon innocence, & ſes contentemens devaient être en un haut degré, puiſque l'affection, la promeſſe & l'autorité de ſon prince lui rendaient la poſſeſſion de ſa maîtreſſe preſque infaillible : ſes faveurs toutefois ne lui étaient point ſi chères que celles qu'il recevait de vous, & jamais il ne ſe fût plaint de ſa priſon, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant ſa vie, & n'en court pas de moindres à préſent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préſerva des premiers ; il eſpére que*

vous

vous le garantirez des autres, & que comme il l'arracha du ſupplice qui l'allait perdre, vous le défendrez de l'envie qui a déjà fait une partie de ſes efforts à l'étouffer. C'eſt, MONSEIGNEUR, *dont vous ſupplie très-humblement celui qui n'eſt pas moins par la force de ſon inclination, que par les obligations de ſon devoir,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
P. CORNEILLE.

PRÉFACE.

POUR peu de ſouvenir qu'on ait de *Mélite*, il ſera aiſé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux piéces ne partirent d'une même main plus différentes, & d'invention & de ſtyle. Il ne faut pas moins d'acreſſe à réduire un grand ſujet qu'à en réduire un petit ; & ſi je m'étais auſſi dignement acquitté de celui-ci, qu'heureuſement de l'autre, j'eſtimerais avoir en quelque façon approché de ce que demande Horace au poëte qu'il inſtruit, quand il veut qu'il poſsède tellement ſes ſujets qu'il en demeure toujours le maître, & les aſſerviſſe à ſoi-même, ſans ſe laiſſer emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets, auront ici de quoi ſe ſatisfaire, ſi toutefois ils ont l'eſprit aſſez tendu pour me ſuivre au théatre, & ſi la quantité d'intrigues & de rencontres n'accable & ne confond leur mémoire. Que ſi cela leur arrive, je les ſupplie de prendre ma juſtification chez le libraire, & de reconnaître par la lecture que ce n'eſt pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu repréſenter Clitandre qu'une fois ne le comprendront pas

nettement, ſeront fort excuſables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reſte y ſont ſi courtes, que le moindre défaut ou d'attention du ſpectateur, ou de mémoire de l'acteur, laiſſe une obſcurité perpétuelle en la ſuite, & ôte preſque l'entière intelligence de ces grands mouvemens dont les penſées ne s'égarent point du fait, & ne ſont que des raiſonnemens continus ſur ce qui s'eſt paſſé. Que ſi j'ai renfermé cette piéce dans la règle d'un jour, ce n'eſt pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me ſois réſolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la mépriſent, pour moi j'ai voulu ſeulement montrer que ſi je m'en éloigne ce n'eſt pas faute de la connaître. Il eſt vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant propoſé de ſuivre la règle des anciens, j'ai renverſé leur ordre, vu qu'au-lieu des meſſagers qu'ils introduiſent à chaque bout de champ pour raconter les choſes merveilleuſes qui arrivent à leurs perſonnages, j'ai mis les accidens mêmes ſur la ſcène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns; & quiconque voudra bien peſer l'avantage que l'action a ſur ces longs & ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux, qu'importuner les oreilles, & que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en

aie pris la beauté ſans tomber dans les incommodités que les Grecs & les Latins, qui l'ont ſuivie, n'ont ſu d'ordinaire, ou du moins n'ont oſé éviter. Je me donne ici quelque ſorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne ſont plus en état de me répondre, & que je ne veux engager perſonne en la recherche de mes défauts. Puiſque les ſciences & les arts ne ſont jamais à leur période, il m'eſt permis de croire qu'ils n'ont pas tout ſu, & que de leurs inſtructions on peut tirer des lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du reſpect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, & qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laiſſé à le cultiver. J'honore les modernes ſans les envier, & n'attribuerai jamais au haſard ce qu'ils auront fait par ſcience, ou par des règles particulières qu'ils ſe ſeront eux-mêmes preſcrites. Outre que c'eſt ce qui ne me tombera jamais en la penſée, qu'une piéce de ſi longue haleine, où il faut coucher l'eſprit à tant de repriſes, & s'imprimer tant de contraires mouvemens, ſe puiſſe faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un ſonge qui ſaiſit notre imagination tumultuairement, & ſans notre aveu, ou comme d'un ſonnet, ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pouſſer par boutade, & ſans lever la plume. Auſſi l'antiquité nous

parle bien de l'écume d'un cheval, qu'une éponge jetée par dépit ſur un tableau exprima parfaitement, après que l'induſtrie du peintre n'en avait ſu venir à bout; mais il ne ſe lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette ſorte. Au reſte, je laiſſe le lieu de ma ſcène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coutât ici qu'à nommer. Si mon ſujet eſt véritable, j'ai raiſon de le taire: ſi c'eſt une fiction, quelle apparence, pour ſuivre je ne ſais quelle chorographie, de donner un ſoufflet à l'hiſtoire, d'atrribuer à un pays des princes imaginaires, & d'en rapporter des aventures qui ne ſe liſent point dans les chroniques de leur royaume? Ma ſcène eſt donc en un château d'un roi proche d'une forêt; je n'en détermine ni la province, ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que ſi l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laiſſé que j'aie connues, & j'ai toujours cru que pour belle que fût une penſée, tomber en ſoupçon de la tenir d'un autre, c'eſt l'acheter plus qu'elle ne vaut, de ſorte qu'en l'état que je donne cette piéce au public, je penſe n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ARGUMENT
DE CLITANDRE.

ROSIDOR, favori du roi, était si passionnément aimé des deux filles de la reine, Caliste & Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, & celle-là Clitandre. Ses affections n'étaient que pour la première, de sorte que cet amour mutuel n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier était le mignon du prince, fils unique du roi, qui pouvait tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendait, & delà procédaient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la suppliait d'agréer son mariage. Ces deux demoiselles bien que rivales ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, & comme pour avoir de quoi repliquer aux importunités de Pymante. De cette façon elle entra dans la confidence de Caliste, & se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnait plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongeait au-dedans, & excitait en son ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne,

qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi avec toute ſa cour s'était retiré en un château de plaiſance proche d'une forêt, cette fille entretenant en ces bois ſes penſées mélancoliques, rencontra par haſard une épée : c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué en duel, diſputant ſa maîtreſſe Daphné contre Eraſte. Cette jalouſe dans ſa profonde rêverie, devenue furieuſe, jugea cette occaſion propre à perdre ſa rivale. Elle la cache donc au même endroit, & dit à ſon retour à Caliſte que Roſidor la trompe, qu'elle a découvert une ſecrète affection entre Hyppolite & lui, & enfin qu'ils avaient rendez-vous dans le bois le lendemain au lever du ſoleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire ſurprendre, éveille la curioſité de cet eſprit facile, qui lui promet de ſe dérober, & ſe dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ſes yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté Pymante réſolu de ſe défaire de Roſidor, comme du ſeul qui l'empêchait d'être aimé de Doriſe, & ne l'oſant attaquer ouvertement à cauſe de ſa faveur auprès du roi dont il n'eût pu rapprocher, ſuborne Géronte, écuyer de Clitandre, & Lycaſte, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Roſidor au nom de ſon maître, prend pour pré-

texte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliſte, contrefait au bas ſon ſeing, le fait rendre par ſon page, & eux trois le vont attendre maſqués & déguiſés en payſans. L'heure était la même que Doriſe avait donnée à Caliſte, à cauſe que l'un & l'autre voulaient être aſſez tôt de retour pour ſe trouver au lever du roi & de la reine après le coup exécuté. Les lieux même n'étaient pas fort éloignés, de ſorte que Roſidor, pourſuivi par ces trois aſſaſſins, arrive auprès de ces deux filles, comme Doriſe avait l'épée à la main prête de l'enfoncer dans l'eſtomac de Caliſte. Il pare, & bleſſe toujours en reculant, & tue enfin ce page, mais ſi malheureuſement, que retirant ſon épée elle ſe rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrêmité il voit celle que tient Doriſe, & ſans la reconnaître, la lui arrache, & paſſe tout d'un tems le tronçon de la ſienne en la main gauche à guiſe d'un poignard, ſe défend ainſi contre Pymante, & Géronte; tue encore ce dernier, & met l'autre en fuite. Doriſe fuit auſſi ſe voyant déſarmée par Roſidor; & Caliſte, ſi tôt qu'elle l'a reconnu ſe pâme d'appréhenſion de ſon péril. Roſidor démaſque les morts, & fulmine contre Clitandre qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils ſont ſes domeſtiques, & qu'il était venu dans ce bois ſur un cartel reçu de ſa part. Dans ce

mouvement il voit Caliſte pâmée, & la croit morte : ſes regrets avec ſes plaies le font tomber en faibleſſe. Caliſte revient de pâmoiſon, & s'entr'aidant l'un & l'autre à marcher, ils gagnent la maiſon d'un payſan, où elle lui bande ſes bleſſures. Doriſe déſeſpérée, & n'oſant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces aſſaſſins, & s'accommode de celui de Géronte pour ſe mieux cacher. Pymante qui allait rechercher les ſiens, & cependant afin de mieux paſſer pour villageois, avait jeté ſon maſque & ſon épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Doriſe ſe feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occaſion de ſe retirer de la cour, & le prie de le tenir quelque tems caché. Pymante lui baille quelque échappatoire ; mais s'étant apperçu à ſes diſcours qu'elle avait vu ſon crime, & d'ailleurs entré en quelque ſoupçon que ce fût Doriſe, il accorde ſa demande, & la mène en cette caverne ; réſolu, ſi c'était elle, de ſe ſervir de l'occaſion, ſi-non d'ôter du monde un témoin de ſon forfait, en ce lieu où il était aſſuré de retrouver ſon épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît, & ſe fait connaître à elle : ſes offres de ſervices ſont auſſi mal reçues que par le paſſé ; elle perſiſte toujours à ne vouloir chérir que

Roſidor: Pymante l'aſſure qu'il l'a tué; elle entre en furie : ce qui n'empêche pas ce payſan déguiſé de l'enlever dans cette caverne, où tâchant d'uſer de force, cette courageuſe fille lui crève un œil de ſon poinçon; & comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tourné en rage le fait ſortir l'épée à la main de cette caverne, à deſſein & de venger cette injure par ſa mort, & d'étouffer enſemble l'indice de ſon crime. Roſidor cependant n'avait pu ſe dérober ſi ſecrétement qu'il ne fût ſuivi de ſon écuyer Lyſarque, à qui par importunité il conte le ſujet de ſa ſortie. Ce généreux ſerviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevât ſans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à ſervir de ſecond à ſon maître. En cette réſolution il rencontre un gentilhomme ſon particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le prince pour aller à la chaſſe. Cette nouvelle le met en inquiétude, & ne ſachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont en compagnie en avertir le roi. Le roi qui ne voulait pas perdre ces cavaliers, envoie en même tems Cléon rappeller Clitandre de la chaſſe, & Lyſarque avec une troupe d'archers au-lieu de l'aſſignation, afin que ſi Clitandre, s'était échappé d'auprès du prince pour aller join-

dre ſon rival, il fût aſſez fort pour les ſéparer. Lyſarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre qu'il renvoie au roi par la moitié de ſes archers, cependant qu'avec l'autre, il ſuit une trace de ſang qui le mène juſqu'au lieu où Roſidor & Caliſte s'étaient retirés. La vue de ces corps fait ſoupçonner au roi quelque ſupercherie de la part de Clitandre, & l'aigrit tellement contre lui, qu'à ſon retour de la chaſſe il le fait mettre en priſon, ſans qu'on lui en dît même le ſujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Roſidor tout bleſſé; qui après le récit de ſes aventures, préſente au roi le cartel de Clitandre, ſigné de ſa main, (contrefait toutefois) & rendu par ſon page; ſi bien que le roi ne doutant plus de ſon crime, le fait venir en ſon conſeil, où quelque proteſtation qu'il peut faire de ſon innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de ſe voir comme forcé de le donner aux prières de ſon fils, s'il attendait ſon retour de la chaſſe. Cléon en apprend la nouvelle, & redoutant que le prince ne ſe prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il affectionnait, il le va chercher encore une fois à la chaſſe, pour l'en avertir. Tandis que tout ceci ſe paſſe, une tempête ſurprend le prince à la chaſſe; ſes gens effrayés de la violence des foudres & des orages, qui çà, & qui là cher-

chent où ſe cacher, ſi bien que demeuré ſeul, un coup de tonnerre lui tue ſon cheval ſous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un payſan pourſuivait l'épée à la main, c'était Pymante & Doriſe. Il était déjà terraſſé, & prêt de recevoir le coup de la mort; mais le prince ne pouvant ſouffrir une action ſi méchante, tâche d'empêcher cet aſſaſſinat. Pymante tenant Doriſe d'une main le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour ſoi après avoir été vu en cet équipage, que par ſa mort. Doriſe reconnaît le prince, & s'entrelaſſe tellement dans les jambes de ſon raviſſeur, qu'elle le fait trébucher. Le prince ſaute auſſitôt ſur lui, & le déſarme: l'ayant déſarmé, il crie à ſes gens, & enfin deux veneurs paraiſſent chargés des vrais habits de Pymante, Doriſe & Lycaſte. Il les lui préſente comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait conſumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginaient, ſans toucher à leurs habits. C'eſt delà que Doriſe prend occaſion de ſe faire connaître au prince, & de lui déclarer tout ce qui s'eſt paſſé dans ce bois. Le prince étonné, commande à ſes veneurs de garotter Pymante avec les couples de leurs chiens; en même tems Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, & du ſujet qui l'avait réduit en l'extrêmité où il était. Cela lui fait connaître Pymante pour l'auteur de ces

perfidies, & l'ayant baillé à ſes veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, & le va préſenter au roi avec les criminels, Pymante & Doriſe, arrivés quelque tems après lui. Le roi venait de conclure avec la reine le mariage de Roſidor & de Caliſte, ſitôt qu'il ſerait guéri, dont Caliſte était allée porter la nouvelle au bleſſé; & après que le prince lui eut fait connaître l'innocence de Clitandre, le reçoit à bras ouverts, & lui promet toute ſorte de faveurs pour récompenſe du tort qu'il lui avait penſé faire. Delà il envoie Pymante à ſon conſeil, pour être puni, voulant voir par-là de quelle façon ſes ſujets vengeraient un attentat fait ſur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Doriſe, qui lui avait aſſuré la vie, & la voulant déſormais favoriſer, on propoſe le mariage à Clitandre, qui s'en excuſe modeſtement. Roſidor & Caliſte viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre & Doriſe, & invite ces derniers, voire même leur commande, de s'entr'aimer, puiſque lui & le prince le deſirent, leur donnant juſques à la guériſon de Roſidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans le fruit de leur amour.

ACTEURS.

ALCANDRE, roi d'Ecoſſe.

FLORIDAN, fils du roi.

ROSIDOR, favori du roi & amant de Caliſte.

CLITANDRE, favori du prince Floridan, & & amoureux auſſi de Caliſte, mais dédaigné.

PYMANTE amoureux de Doriſe, & dédaigné.

CALISTE, maîtreſſe de Roſidor & de Clitandre.

DORISE, maîtreſſe de Pymante.

LYSARQUE, écuyer de Roſidor.

GÉRONTE, écuyer de Clitandre.

CLEON, gentilhomme ſuivant la cour.

LYCASTE, page de Clitandre.

Le géolier.

Trois archers.

Trois veneurs.

La ſcène eſt au château du roi, proche d'une forêt.

DORISE.
Traître, n'avance pas; c'est le prince.
PIMANTE.
N'importe.

CLITANDRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

CALISTE.

N'En doutez plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer, brûle pour hypolite;
Doriſe m'en a dit le ſecret rendez-vous,
Où leur naiſſante ardeur ſe cache aux yeux de tous;
Et pour les y ſurprendre, elle m'y doit conduire,
Si-tôt que le ſoleil commencera de luire.
Mais qu'elle eſt pareſſeuſe à me venir trouver!
La dormeuſe m'oublie, & ne ſe peut lever.
Toutefois ſans raiſon j'accuſe ſa pareſſe;
La nuit qui dure encor fait que rien ne la preſſe:
Ma jalouſe fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour;
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Etant ſans intérêt, & ſans impatience.
Toi, qui ſais ma douleur, & qui fis mon ſouci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici.

Viens en hâte affermir ton indigne victoire :
Viens t'aſſurer l'éclat de cette infame gloire :
Viens ſignaler ton nom par ton manque de foi.
Le jour s'en va paraître, affronteur, hâte-toi.
Mais, hélas ! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure ;
Si j'écoute l'amour, il devient ſi puiſſant,
Qu'en dépit de Doriſe il te fait innocent :
Je ne ſais lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ai peur d'en ſortir entrant dans cette route.
Je crains ce que je cherche, & je ne connais pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, ſi jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons ſervices,
Apprenez aujourd'hui quel eſt votre devoir ;
Le moyen de me plaire eſt de me décevoir ;
Si vous ne m'abuſez, ſi vous n'êtes fauſſaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adverſaires.
Et toi, ſoleil, qui vas en ramenant le jour,
Diſſipper une erreur ſi chère à mon amour,
Puiſqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain, & l'aube de ſes rais
A déjà reblanchi le haut de ces forets.
Si je puis me fier à cette lumière ſombre,
Dont l'éclat brille à peine, & diſpute avec l'ombre,
J'entrevois le ſujet de mon jaloux ennui,
Et quelqu'un de ſes gens qui conteſte avec lui.
Rentre, pauvre abuſée, & cache-toi de ſorte
Que tu puiſſes l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

CE devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'aſſurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéiſſance.
Laiſſe-moi ſeul, Lyſarque, une heure en ma puiſſance,
Que retiré du monde & du bruit de la cour,
Je puiſſe dans ces bois conſulter mon amour ;
Que là Caliſte ſeule occupe mes penſées,
Et par le ſouvenir de ſes faveurs paſſées
Aſſure mon eſpoir de celles que j'attends ;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de tems
M'inſtruiſe des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle :
Enfin, ſans perſiſter dans l'obſtination,
Laiſſe-moi ſuivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui juſqu'ici vous mène,
A me la déguiſer vous donne trop de peine.
Il ne faut point, monſieur, beaucoup l'examiner :
L'heure & le lieu ſuſpects font aſſez deviner
Qu'en même tems que vous s'échappe quelque dame ...
Vous m'entendez aſſez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flamme
Et ne préſume point que je manque de foi

A celle que j'adore, & qui brûle pour moi.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuſe,
Qui par ces faux ſoupçons m'eſt trop injurieuſe:
Tant s'en faut que le change ait pour moi des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vais... Mais pourrais-tu le ſavoir & le taire?

LYSARQUE.

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais auſſi l'ayant ſu,
Aviſe à ta retraite. Hier un cartel reçu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit ſeul attendre;
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraſer Caliſte de ſes feux.

LYSARQUE.

De ſorte qu'un ſecond...

ROSIDOR.

Sans me faire une offenſe,
Ne peut ſe préſenter à prendre ma défenſe:
Nous devons ſeul à ſeul vuider notre débat.

LYSANDRE.

Ne penſez pas ſans moi terminer ce combat:
L'écuyer de Clitandre eſt homme de courage:
Il ſera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers lui d'un ſemblable devoir,

Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté ſuffit, va-t'en donc, & déſiſte
De plus m'offrir un aide à mériter Caliſte.

LYSARQUE *ſeul.*

Vous obéir ici me coûterait trop cher,
Et je ſerais honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir ſu le ſujet d'une telle ſortie,
Sans trouver le moyen d'être de la partie.

SCENE III.

CALISTE *ſeule.*

QU'IL s'en eſt bien défait! qu'avec dextérité
Le fourbe ſe prévaut de ſon autorité!
Qu'il trouve un beau prétexte en ſes flammes éteintes!
Et que mon nom lui ſert à colorer ces feintes!
Il y va cependant, le perfide qu'il eſt.
Hypolite le charme, Hypolite lui plaît;
Et ſes lâches deſirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de ſa flamme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

JE n'en puis plus douter, mon feu déſabuſé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguiſé.
Allons, ma chère ſœur, allons à la vengeance,
Allons de ſes douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, & ſans te mettre en peine de m'aider,
Ne prends aucun ſouci que de me regarder:
Pour en venir à bout il ſuffit de ma rage,
D'elle j'aurai la force ainſi que le courage;
Et déjà dépouillant tout naturel humain,
Je laiſſe à ſes tranſports à gouverner ma main.
Vois-tu comme ſuivant de ſi furieux guides,
Elle cherche déjà les yeux de ces perfides;
Et comme de fureur tous mes ſens animés
Menacent les appas qui les avaient charmés?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une ame colérée,
Ils ſont trop violens pour être de durée:
Pour faire quelque mal, c'eſt frapper de trop loin;
Réſerve ton courroux tout entier au beſoin;
Sa plus forte chaleur ſe diſſipe en paroles:
Ses réſolutions en deviennent plus molles:
En lui donnant de l'air ſon amour s'alentit.

CALISTE.

Ce n'eſt que faute d'air que le feu s'amortit.

Allons, & tu verras qu'ainſi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume;
Et qu'ainſi mon eſprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

SCENE V.

DORISE *ſeule.*

SI ma ruſe eſt enfin de ſon effet ſuivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie:
Un fer caché me donne en ces lieux écartés
La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Roſidor, tu poſsèdes ſon ame,
Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flamme:
Mais puiſque tous mes ſoins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE, *ſortans d'une grotte déguiſés en payſans.*

GERONTE.

EN ce déguiſement on ne peut nous connaître,
Et ſans doute bientôt le jour qui vient de naître
Conduira Roſidor, ſéduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux ſi mal reçus de l'ingrate Doriſe,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous mépriſe,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de ſon aveuglement,
Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injuſtice.
Vos rares qualités....

PYMANTE.

Au-lieu de me flatter,
Voyons ſi le projet ne ſaurait avorter,
Si la ſupercherie...

GERONTE.

Elle eſt ſi bien tiſſue,
Qu'il faut manquer de ſens pour douter de l'iſſue.
Clitandre aime Caliſte, & comme ſon rival
Il a trop de ſujet de lui vouloir du mal.
Moi que depuis dix ans il tient à ſon ſervice,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,

A ſon dépit jaloux s'imputera ſoudain.

PYMANTE.

Que ton ſubtil eſprit a de grands avantages !
Mais le nom du porteur ?

GERONTE.

Lycaſte, un de ſes pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

GERONTE.

Lui-même, & le voici qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'eſt mis hors d'haleine.

SCENE VII.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE *auſſi déguiſé en payſan.*

PYMANTE.

HE bien eſt-il venu ?

LYCASTE.

N'en ſoyez plus en peine,
Il eſt où vous ſavez, & tout bouffi d'orgueil,
Il n'y penſe à rien moins qu'à ſon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de tems. Nos maſques, nos épées.
(*Lycaſte les va quérir dans la grotte d'où ils ſont ſortis.*)
Qu'il me tarde déjà que dans ſon ſang trempées,
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le ſeul qui ſert d'obſtacle au bonheur qui m'eſt dû !
Ah, qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !

Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur préſente à chacun un maſque & une épée & porte leurs habits.*

Pour notre ſûreté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous ſerons aux coups,
Quelque maraut conduit par ſa bonne aventure,
Ne nous laiſſe tous trois en mauvaiſe poſture.
Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils ſeront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prends-en donc même ſoin après la choſe faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déjà devrait être maſqué.
Allons, qu'il tombe mort auſſi-tôt attaqué.

SCENE VIII.

CLEON, LYSARQUE.

CLEON.

RESERVE à d'autres tems cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne ſe peut concevoir.
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir,
Que notre jeune prince enlevait à la chaſſe.

LYSARQUE.

Tu les as vus paſſer?

CLEON.

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occaſion
Qui le fait éblouir par cette illuſion.

LYSARQUE.

Non, il parlait du cœur, je connais ſa franchiſe.

CLEON.

S'il eſt ainſi, je crains que par quelque ſurpriſe,
Ce généreux guerrier, ſous le nombre abattu,
Ne cède aux envieux que lui fait ſa vertu.

LYSARQUE.

A préſent il n'a point d'ennemi que je ſache;
Mais quelque événement que le deſtin nous cache,
Si tu veux m'obliger, viens de grace avec moi,
Que nous donnions enſemble avis de tout au roi.

SCENE IX.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *pendant que Doriſe s'arrête à chercher derrière un buiſſon.*

MA ſœur, l'heure s'avance, & nous ſerons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine.
Je ne vois point mon traître, Hypolite non plus.

DORISE *tirant une épée de derrière ce buiſſon, & ſaiſiſſant Caliſte par le bras.*

Voici qui va trancher tes ſoucis ſuperflus,

Voici dont je vais rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flamme vengée, & ma haine aſſouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma ſœur, tu veux m'épouvanter;
Mais je te connais trop pour m'en inquiéter.
Laiſſe la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bientôt toute notre induſtrie.

DORISE.

Va, va, ne ſonge plus à leurs fauſſes amours,
Dont le récit n'était qu'une embûche à tes jours.
Roſidor t'eſt fidelle, & cette feinte amante
Brûle auſſi peu pour lui, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainſi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action ſi noire...

DORISE.

Qui ſe venge en ſecret, en ſecret en fait gloire.

CALISTE.

T'ai-je donc pu, ma ſœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oui, puiſque Roſidor t'aime & ne m'aime point,
C'eſt aſſez m'offenſer que d'être ma rivale.

SCENE X.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE, CALISTE, DORISE.

Comme Doriſe eſt prête de tuer Caliſte, un bruit entendu lui fait relever ſon épée, & Roſidor paraît tout en ſang, pourſuivi par ces trois aſſaſſins maſqués. En entrant il tue Lycaſte, & retirant ſon épée, elle ſe rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Doriſe, & ſans la connaître il s'en ſaiſit, & paſſe tout d'un tems le tronçon qui lui reſtait de la ſienne en la gauche, & ſe défend ainſi contre Pymante & Géronte, dont il tue le dernier & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

MEURS, brigand. Ah malheureux! cette branche fatale
A rompu mon épée. Aſſaſſins... Toutefois
J'ai de quoi me défendre une ſeconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'eſt-ce pas Roſidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va cauſer de périls & de larmes!
Fuis, Doriſe; & fuyant, laiſſe-toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'eſt le plus cher.

CALISTE.

C'eſt lui-même de vrai. Roſidor, ah! je pâme,
Et la peur de ſa mort ne me laiſſe point d'ame.
Adieu, mon cher eſpoir.

ROSIDOR *à Pymante après avoir tué Géronte.*

Celui-ci dépêché,
C'eſt de toi maintenant que j'aurai bon marché.
Nous ſommes ſeul à ſeul. Quoi ! ton peu d'aſſurance
Ne met plus qu'en tes pieds ſa dernière eſpérance ?
Marche ſans emprunter d'aîles de ton effroi,
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il ſuffit de ces deux. Mais qui pourraient-ils être ?
Ah ciel ! le maſque ôté me les fait trop connaître.
Le ſeul Clitandre arma contre moi ces voleurs ;
Celui-ci fut toujours vêtu de ſes couleurs ;
Voilà ſon écuyer dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreur de ſon crime ;
Et ces deux reconnus, je douterais en vain,
De celui que ſa fuite a ſauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton abſence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence ?
Et qu'après avoir vu renverſer ton deſſein,
Un déſaveu démente & tes gens & ton ſeing ?
Ne le préſume pas, ſans autre conjecture ;
Je te rends convaincu de ta ſeule écriture,
Si-tôt que j'aurai pu faire ma plainte au roi.
Mais quel piteux objet ſe vient offrir à moi ?
Traîtres, auriez-vous fait ſur un ſi beau viſage,
Attendant Roſidor, l'eſſai de votre rage ?
C'eſt Caliſte elle-même ! Ah dieux ! injuſtes dieux !
Ainſi donc pour montrer ce ſpectacle à mes yeux,
Votre faveur barbare a conſervé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'autres que votre envie :
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,

Surtout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés ſi vous n'étiez ſes maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres;
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuſe rigueur d'un ſi fatal ſecours.

O vous, qui me reſtez d'une troupe ennemie,
Pour marque de ma gloire, & de ſon infamie,
Bleſſures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon ſang emporte & ma vie & mes maux.
Ah! pour l'être trop peu, bleſſures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Hé quoi? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avait-il ſeul le droit de me bleſſer au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant ſi maltraité, reſpecte ſon image?
Noires divinités, qui tournez mon fuſeau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciſeau?
Inſenſé que je ſuis! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même;
Aveugle, je m'arrête à ſupplier en vain;
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a ſauvée;
C'eſt à lui qu'elle eſt dûe, il ſe l'eſt réſervée;
Et l'honneur, quel qu'il ſoit, de finir mes malheurs,
C'eſt pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Pouſſons donc hardiment. Mais hélas! cette épée
Coulant entre mes doigts, laiſſe ma main trompée,
Et ſa lame timide à procurer mon bien,
Au ſang des aſſaſſins n'oſe mêler le mien.
Ma faibleſſe importune à mon trépas s'oppoſe,

En vain je m'y réſous, en vain je m'y diſpoſe ;
Mon reſte de vigueur ne peut l'effectuer,
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer,
L'un me manque au beſoin, & l'autre me réſiſte.
Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliſte,
Les roſes de ſon teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entends un ſoupir qui flatte ma douleur.
Voyez, dieux inhumains, que malgré votre envie,
L'amour lui fait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame déſormais ſuffit à deux amans.

CALISTE.

Hélas ! qui me rappelle à de nouveaux tourmens ?
Si Roſidor n'eſt plus, pourquoi reviens-je au monde ?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour ſans ſeconde !

CALISTE.

Exécrable aſſaſſin qui rougis de ſon ſang,
Dépêches comme à lui de me percer le flanc,
Prends de lui ce qui reſte.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un amant ſi fidelle ?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime, encor pleine d'effroi
Je ne t'ai méconnu qu'en ſongeant trop à toi.
J'avais ſi bien gravé là-dedans ton image,
Qu'elle ne voulait pas céder à ton viſage.
Mon eſprit glorieux, & jaloux de l'avoir,
Enviait à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes alarmes ?

Contre tant d'aſſaſſins qui t'a prêté des armes ?

ROSIDOR.

Toi-même, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir & revivre à mes yeux ?

CALISTE.

Quand l'amour une fois règne ſur un courage...
Mais tâchons de gagner juſqu'au premier village,
Où ces bouillons de ſang ſe puiſſent arrêter,
Là j'aurai tout loiſir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auſſi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loi que la tienne,
Et l'amour par tes yeux devenu tout-puiſſant,
Rend déjà la vigueur à mon corps languiſſant.

CALISTE.

Il donne en même tems une aide à ta faibleſſe,
Puiſqu'il fait que la mienne auprès de toi me laiſſe :
Et qu'en dépit du ſort ta Caliſte aujourd'hui
A tes pas chancelans pourra ſervir d'appui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*

DESTINS, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moi donc tout-à-coup fondent vos injuſtices,
Et trouvent à leurs traits ſi long-tems retenus,
Afin de mieux frapper des chemins inconnus!
Dites, que vous ont fait Roſidor ou Pymante?
Fourniſſez de raiſon, deſtins, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puiſſe émouvoir
A partager ſi mal entr'eux votre pouvoir?
Lui rendre contre moi l'impoſſible poſſible,
Pour rompre le ſuccès d'un deſſein infaillible,
C'eſt prêter un miracle à ſon bras ſans ſecours,
Pour conſerver ſon ſang au péril de mes jours.
Trois ont fondu ſur lui ſans le jeter en fuite.
A peine en m'y jetant moi-même je l'évite.
Loin de laiſſer la vie il a ſu l'arracher;
Loin de céder au nombre il a ſu retrancher:
Toute votre faveur à ſon aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant ſon épée,
Et reſſaiſit ſes mains par celles du haſard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaiſirs! ô déſeſpoir! ô rage!

Ainſi

Ainſi donc un rival pris à mon avantage,
Ne tombe dans mes rêts que pour les déchirer!
Son bonheur qui me brave oſe l'en retirer!
Lui donne ſur mes gens une prompte victoire,
Et fait de ſon péril un ſujet de ſa gloire!
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, & du moins perdons nous dans ſa mort.
Sortez de vos cachots, infernales furies;
Apportez à m'aider toutes vos barbaries,
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir deſſein,
Qu'un ſanglant déſeſpoir me verſe dans le ſein.
J'avais de point en point l'entremiſe tramée,
Comme dans mon eſprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Roſidor tout le pouvoir humain
N'a que de la faibleſſe, il y faut votre main.
En vain, cruelles ſœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle,
La terre vous refuſe un paſſage à ſortir.
Ouvre du moins ton ſein, terre, pour m'engloutir;
N'attends pas que Mercure avec ſon caducée
M'en faſſe après ma mort l'ouverture forcée,
Nattends pas qu'un ſupplice, hélas! trop mérité
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté,
Préviens-en la rigueur, rends toi-même juſtice
Aux projets avortés d'un ſi noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent ſans fruit.
Dedans mon déſeſpoir tout me fuit ou me nuit.
La terre n'entend point la douleur qui me preſſe;
Le ciel me perſécute & l'enfer me délaiſſe.
Affronte-les Pymante, & ſauve en dépit d'eux

Ta vie & ton honneur d'un pas ſi dangereux.
Si quelque eſpoir te reſte, il n'eſt plus qu'en toi-même ;
Mais ſi tu veux t'aider, ton mal n'eſt pas extrême.
Paſſe pour villageois dans un lieu ſi fatal ;
Et réſervant ailleurs la mort de ton rival,
Fais que d'un même habit la trompeuſe apparence,
Qui le mit en péril, te mette en aſſurance.
Mais ce maſque l'empêche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au-lieu de me cacher.
Ce damnable inſtrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en eſt plus que l'indice ;
Et ce fer, qui tantôt inutile en ma main,
Que ma fureur jalouſe avait armée en vain,
Sut ſi mal attaquer & plus mal me défendre,
N'eſt propre déſormais qu'à me faire ſurprendre.
(*Il jette ſon maſque & ſon épée dans la grotte.*)
Allez témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons que d'effets.
Ainſi, n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai ſans crainte,
Tant que...

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, archers.

LYSARQUE.

MON grand ami.

PYMANTE.

Monſieur.

LYSARQUE.

Viens çà, dis-nous,
N'as-tu point ici vu deux cavaliers aux conps?

PYMANTE.

Non, monſieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, monſieur.

LYSARQUE

Ni paſſer dedans ces bois ſans ſuite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelque huit jours...

PYMANTE.

Je parle d'aujourd'hui; laiſſe-là ces diſcours,
Réponds préciſément.

PYMANTE.

Pour aujourd'hui, je penſe...
Toutefois, ſi la choſe était de conſéquence,
Dans le prochain village on ſaurait aiſément...

LYSARQUE.

Donnons juſques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.

SCENE III.

PYMANTE *ſeul.*

CE départ favorable enfin me rend la vie,
Que tant de queſtions m'avaient preſque ravie.
Cette troupe d'archers aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connaître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de ſon maître,
J'échappe néanmoins en ce pas haſardeux
D'auſſi près de la mort comme je l'étais d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettait un orage, & ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui ſe montre, & n'oſe m'accabler!
Qu'à bonne heure défait d'un maſque & d'une épée;
J'ai leur crédulité ſous ces habits trompée:
De ſorte qu'à préſent deux corps déſanimés,
Termineront l'exploit de tant de gens armés:
Corps, qui gardent tous deux un naturel ſi traître,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maître,
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ſes dépens Pymante en ſûreté.
Mes habits rencontrés ſous les yeux de Lyſarque,
Peuvent de mes forfaits donner ſeuls quelque marque,
Mais, s'il ne les voit pas, lors ſans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma ſupercherie.

SCENE IV.

LYSARQUE, archers.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte & de Lycaſte.*

CELA ne ſuffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il ſe peut, Clitandre ou Roſidor.
Amis, ſa majeſté par ma bouche avertie
Des ſoupçons que j'avais touchant cette partie,
Voudra ſavoir au vrai ce qu'ils ſont devenus.

I. ARCHER.

Pourrait-elle en douter? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le ſuccès de toute l'entrepriſe.

LYSARQUE.

Et qu'en préſumes-tu ?

I. ARCHER.

Que malgré leur ſurpriſe,
Leur nombre avantageux & leur déguiſement,
Roſidor de leur main ſe tire heureuſement,

LYSARQUE.

Ce n'eſt qu'en me flattant que tu te le figures ;
Pour moi je n'en conçois que de mauvais augures,
Et préſume plutôt que ſon bras valeureux,
Avant que de mourir, s'eſt immolé ces deux.

I. ARCHER.

Mais où ſerait ſon corps?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,

Où les traîtres voyant notre troupe ſi proche,
N'auront pas eu loiſir de mettre encor ceux-ci,
De qui le ſeul aſpect rend le crime éclairci.

2. ARCHER *lui préſentant les deux piéces rompues de l'épée de Roſidor.*

Monſieur, connaiſſez-vous ce fer & cette garde?

LYSARQUE.

Donne-moi que je voie. Oui, plus je les regarde,
Plus j'ai par eux d'avis du déplorable ſort
D'un maître qui n'a pu s'en déſaiſir que mort.

2. ARCHER.

Monſieur, avec cela j'ai vu dans cette route
Des pas mêlés de ſang diſtillé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au haſard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

(*Lyſarque & ces archers rentrent dans le bois, & le reſte des archers reportent à la cour les corps de Géronte & de Lycaſte.*)

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, page.

FLORIDAN *parlant à ſon page.*

CE cheval trop fougueux m'incommode à la chaſſe,
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ſes traveaux paſſés.
Qu'au reſte, les veneurs allant ſur leurs briſées,
Ne forcent pas le cerf s'il eſt aux repoſées;
Qu'ils prennent connaiſſance, & preſſent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

(*Le page rentre.*)

Achève maintenant l'hiſtoire commencée
De ton affection ſi mal récompenſée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triſte langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur;
J'ai tout dit; en un mot, cette fière Caliſte
Dans ſes cruels mépris inceſſamment perſiſte;
C'eſt toujours elle-même, & ſous ſa dure loi
Tout ce qu'elle a d'orgueil ſe réſerve pour moi;
Cependant qu'un rival, ſes plus chères délices,
Redouble ſes plaiſirs en voyant mes ſupplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puiſſamment épris,
Ton courage demeure inſenſible aux mépris;

Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétabli ta raiſon, ou diſſipé ta flamme.

CLITANDRE.

Quelques charmes ſecrets mêlés dans ſes rigueurs
Etouffent en naiſſant la révolte des cœurs;
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il ſe diſpoſe,
Murmurant de ſon mal en adore la cauſe.

FLORIDAN.

Mais puiſque ſon dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour qu'il dut faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir; en ma faveur la reine
Tient & tiendra toujours Roſidor en haleine;
Mais ſon commandement dans peu, ſi tu le veux,
Te met, à ma prière, au comble de tes vœux.
Aviſe donc, tu ſais qu'un fils peut tout ſur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle,
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du reſpect pour ſes perfections;
Et je ſerais marri qu'aucune violence ...

FLORIDAN.

L'amour ſur le reſpect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, & le bonheur de vaincre ſes froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs;
Je ne la veux gagner qu'à force de ſervices.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels ſupplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'eſt aſſez qu'un rival préféré

N'obtient, non plus que moi, le ſuccès eſpéré;
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Pourra de leurs eſprits rompre l'intelligence;
Un tems bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourſuis vainement.
Mon prince, trouvez bon....

FLORIDAN.

N'en dis pas davantage;
Celui-ci qui me vient faire quelque meſſage,
Apprendrait malgré toi l'état de tes amours.

SCENE VI.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLEON.

CLEON.

PARDONNEZ-moi, ſeigneur, ſi je romps vos diſcours,
C'eſt en obéiſſant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de ſa perſonne.

FLORIDAN.

Qui?

CLEON.

Clitandre, ſeigneur.

FLORIDAN.

Et que lui veut le roi?

CLEON.

De ſemblables ſecrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN.

Je n'en ſais que penſer, & la cauſe incertaine

De ce commandement tient mon eſprit en peine.
Pourrai-je me réſoudre à te laiſſer aller,
Sans ſavoir les motifs qui te font rappeller ?

CLITANDRE.

C'eſt, à mon jugement, quelque prompte entrepriſe,
Dont l'exécution à moi ſeul eſt remiſe ;
Mais, quoi que là-deſſus j'oſe m'imaginer,
C'eſt à moi d'obéir ſans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y conſens à regret ; va, mais qu'il te ſouvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne ;
Et ſi tu veux m'ôter de cette anxieté,
Que j'en ſache au plutôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chaſſe prête
N'attend que ma préſence à relancer la bête.

SCENE VII.

DORISE *achevant de ſe vêtir de l'habit de Géronte qu'elle avait trouvé dans le bois.*

ACHÈVE, malheureuſe, achève de vêtir
Ce que ton mauvais ſort laiſſe à te garantir.
Si de tes trahiſons la jalouſe impuiſſance
Sut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant, par un plus juſte effet,
Une fauſſe innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au viſage te monte
Pour un ſexe quitté dont tu n'es que la honte ?

Il t'abhorre lui-même, & ce déguiſement,
En le déſavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu ſa douceur naturelle,
Dépouille ſa pudeur qui te meſſied ſans elle;
Dérobe tout d'un tems, par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta tête au bourreau:
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Deviens plus criminelle, & parais moins coupable.
Par une fauſſeté tu tombes en danger,
Par une fauſſeté ſache t'en dégager.
Fauſſeté déteſtable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguiſement, où me vas-tu conduire?
Ici de tous côtés l'effroi ſuit mon erreur;
Et j'y ſuis à moi-même une nouvelle horreur:
L'image de Caliſte à ma fureur ſouſtraite,
Y brave fiérement ma timide retraite.
Encor, ſi ſon trépas ſecondant mon deſir,
Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un faux plaiſir;
Mais tels ſont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'eſt pas permis de jouir de mon crime;
Dans l'état pitoyable où le ſort me réduit,
J'en mérite la peine, & n'en ai pas le fruit;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie,
Sert à croître ſa gloire avec mon infamie.
N'importe, Roſidor de mes cruels deſtins,
Tient de quoi repouſſer ſes lâches aſſaſſins.
Sa valeur inutile en ſa main déſarmée,
Sans moi ne vivrait plus que chez la renommée;
Ainſi rien déſormais ne pourrait m'enflammer;
N'ayant plus que haïr, je n'aurais plus qu'aimer.

Fâcheuſe loi du ſort qui s'obſtine à ma peine,
Je ſauve mon amour, & je manque à ma haine.
Ces contraires ſuccès demeurant ſans effet,
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur ſoupire,
De moi ſeule aujourd'hui tient le jour qu'il reſpire;
Il m'en eſt redevable; & peut-être à ſon tour
Cette obligation produira quelque amour.
Doriſe, à quels penſers ton eſpoir ſe ravale;
S'il vit par ton moyen, c'eſt pour une rivale.
N'attends plus, n'attends plus que haine de ſa part;
L'offenſe vient de toi, le ſecours du haſard.
Malgré les maints efforts de ta ruſe traîtreſſe,
Le haſard par tes mains le rend à ſa maîtreſſe,
Ce péril mutuel qui conſerve leurs jours,
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amans que le deſtin aſſemble,
Qu'il expoſe en péril, qu'il en retire enſemble!

SCENE VIII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte, & l'embraſſant.*

O Dieux! voici Géronte, & je le croyais mort.
Malheureux compagnon de mon funeſte ſort....

DORISE *croyant qu'il la prend pour Roſidor, & qu'en l'embraſſant il la poignarde.*

Ton œil t'abuſe. Hélas! miſérable, regarde
Qu'au lieu de Roſidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher ami, ce funeſte accident;
Je te connais aſſez, je ſuis... Mais, imprudent,
Où m'allait engager mon erreur indiſcrète!
Monſieur, pardonnez-moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ſes brebis,
Pour s'en aller au camp preſqu'en pareils habits;
Et, d'abord vous prenant pour ce mien camarade,
Mes ſens d'aiſe aveuglés ont fait cette eſcapade.
Ne craignez point au reſte un pauvre villageois,
Qui ſeul & déſarmé court à travers ces bois.
D'un ordre aſſez précis l'heure preſque expirée,
Me défend des diſcours de plus longue durée.
A mon empreſſement pardonnez cet adieu;
Je perdrais trop, monſieur, à reſter en ce lieu.

DORISE.

Ami, qui que tu ſois, ſi ton ame ſenſible

A la compaſſion peut ſe tendre acceſſible,
Un jeune gentilhomme implore ton ſecours;
Prends pitié de mes maux pour trois ou quatre jours.
Durant ce peu de tems accorde une retraite
Sous ton chaume ruſtique à ma fuite ſecrète.
D'un ennemi puiſſant la haine me pourſuit;
Et n'ayant pu qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me preſſe eſt aſſez importante,
Pour ne pouvoir, monſieur, répondre à votre attente.
Mais, ſi vous me donniez le loiſir d'un moment,
Je vous aſſurerais d'être ici promptement;
Et j'eſtime qu'alors il me ſerait facile
Contre cet ennemi de vous faire un aſyle.

DORISE.

Mais, avant ton retour, ſi quelque inſtant fatal
M'expoſait par malheur aux yeux de ce brutal;
Et que l'emportement de ſon humeur altière...

PYMANTE.

Pour ne rien haſarder, cachez-vous là derrière.

DORISE.

Souffre que je te ſuive, & que mes triſtes pas...

PYMANTE.

J'ai des ſecrets, monſieur, qui ne le ſouffrent pas;
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre.
Aviſez au parti que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendrai.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ſes rameaux.

SCENE X.

PYMANTE *ſeul.*

ENFIN, graces au ciel, ayant ſu m'en défaire,
Je puis ſeul aviſer à ce que je dois faire.
Qui qu'il ſoit, il a vu Roſidor attaqué,
Et ſait aſſurément que nous l'avons manqué:
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre,
Puiſqu'ainſi déguiſé, tout ce que je veux feindre
Sur ſon eſprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y ſonge, & plus je penſe voir,
Par quelque grand effet de vengeance divine,
En ce faible témoin l'auteur de ma ruine:
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple, j'ai peur encor que ce malheur m'avienne;
Et je puis éviter ma perte par la ſienne!
Et même l'on dirait qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts.
C'eſt en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire.
C'eſt là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
Je ne m'y puis réſoudre, un reſte de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié;
En vain je lui reſiſte, & tâche à me défendre
D'un ſecret mouvement que je ne puis comprendre.
Son âge, ſa beauté, ſa grace, ſon maintien,
Forcent mes ſentimens à lui vouloir du bien;
Et l'air de ſon viſage a quelque mignardiſe,

Qui ne tire pas mal à celle de Doriſe.
Ah ! que tant de malheurs m'aurait favoriſé,
Si c'était elle-même en habit déguiſé !
J'en meurs déjà de joie, & mon ame ravie
Abandonne le ſoin du reſte de ma vie.
Je ne ſuis plus à moi, quand je viens à penſer
A quoi l'occaſion me pourra diſpenſer.
Quoi qu'il en ſoit, voyant tant de ſes traits enſemble,
Je porte du reſpect à ce qui lui reſſemble.
Miſérable Pymante, ainſi donc tu te perds !
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu ſers,
Etouffe ce temoin pour aſſurer ta tête :
S'il eſt, comme il le dit, battu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fais que dans cette grotte il rencontre ſa mort.
Modère toi, cruel, & plutôt examine
Sa parole, ſon teint, & ſa taille, & ſa mine :
Si c'eſt Doriſe, alors révoque cet arrêt ;
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, un prévôt.

ALCANDRE.

L'ADMIRABLE rencontre a mon ame ravie,
De voir que deux amans s'entredoivent la vie;
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le ſien te fournit de quoi s'en dégager;
Qu'en deux deſſeins divers pareille jalouſie,
Même lieu contre vous, & même heure a choiſie;
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés,
Avec tant de juſteſſe a ſes tems compaſſés.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence;
Sur deux amans il verſe une même influence;
Et, comme l'un par l'autre il a ſu nous ſauver,
Il ſemble l'un pour l'autre exprès nous conſerver.

ALCANDRE.

Je t'entends, Roſidor, par-là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conſpire;
Et ne s'oppoſe pas à ſes juſtes décrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis ſecrets.

Hé bien, je veux moi-même en parler à la reine;
Elle ſe fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achève ſeulement de me rendre raiſon
De ce qui t'arriva depuis ſa pamoiſon.

ROSIDOR.

Sire, un mot déſormais ſuffit pour ce qui reſte.
Lyſarque & vos archers depuis ce lieu funeſte
Se laiſsèrent conduire aux traces de mon ſang,
Qui durant le chemin me dégouttait du flanc;
Et, me trouvant enfin deſſous un toit ruſtique,
Ranimé par les ſoins de ſon amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à votre majeſté.
Non pas que je ſoupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fauſſe allégeance;
Le prince aime Clitandre, & mon reſpect conſent
Que ſon affection le déclare innocent;
Mais ſi quelque pitié d'une telle infortune
Peut ſouffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'eſpoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la ſource de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger; l'objet de ta maîtreſſe
Fait qu'un tel deſir cède à l'amour qui te preſſe;
Auſſi n'eſt-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous, par de puiſſans effets,
Qu'attaquer Roſidor c'eſt ſe prendre à moi-même,
Tant je veux que chacun reſpecte ce que j'aime.
Je le ferai bien voir. Quand ce perfide tour
Aurait eu pour objet le moindre de ma cour,

Je devrais au public, par un honteux ſupplice,
De telle trahiſon l'exemplaire juſtice.
Mais Roſidor ſurpris, & bleſſé comme il l'eſt,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt.
Je lui ferai ſentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puiſſe ou veuille prendre,
Combien mal à propos ſa folle vanité.
Croyait dans ſa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet aſſaſſin; un ſoupçon véritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple déteſtable,
De ſon lâche attentat m'avait ſi bien inſtruit,
Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.
(*à Caliſte.*)
Toi, qu'avec Roſidor le bonheur a ſauvée,
Tu te peux aſſurer que Doriſe trouvée,
Comme ils avaient choiſi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même ſort.

CALISTE.

Sire, ne ſongez pas à cette miſérable;
Roſidor garanti me rend ſa redevable;
Et je me ſens forcée à lui vouloir du bien,
D'avoir à votre état conſervé ce ſoutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain ſait pardonner les crimes;
Mais votre aſpect m'emporte à d'autres ſentimens,
Dont je ne puis cacher les juſtes mouvemens;
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir; c'eſt vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, ſire, que ſait-on? Peut-être ce rival,

Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tôt qu'il vous plaira d'écouter ſa défenſe,
Saura de ce forfait purger ſon innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger? Sa main d'un trait mortel
A ſigné ſon arrêt en ſignant ce cartel.
Peut-il déſavouer ce qu'aſſure un tel gage,
Envoyé de ſa part, & rendu par ſon page?
Peut-il déſavouer que ſes gens déguiſés,
De ſon commandement ne ſoient autoriſés?
Les deux, tout morts qu'ils ſont, qu'on les traîne à la boue;
L'autre auſſi-tôt que pris ſe verra ſur la roue;
Et pour le ſcélérat que je tiens priſonnier,
Ce jour que nous voyons lui ſera le dernier.
Qu'on l'amène au conſeil, par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adreſſe il pourra ſe défendre.
Toi, penſe à te guérir, & crois que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'auſſi-tôt qu'il ſe ferait paraître,
Ton ſang rejaillirait au viſage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, & ſouvent on a vu
Sortir la vérité d'un moyen imprévu,
Bien que la conjecture y fût encor plus forte,
Du moins, ſire, appaiſez l'ardeur qui vous tranſporte;
Que l'ame plus tranquille, & l'eſprit plus remis,
Le ſeul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne ſonge qu'à tes plaies.

Non, il ne fut jamais d'apparences ſi vraies.
Douter de ce forfait, c'eſt manquer de raiſon.
Derechef, ne prends ſoin que de ta guériſon.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

AH! que ce grand courroux ſenſiblement m'afflige!

CALISTE.

C'eſt ainſi que le roi te refuſant t'oblige;
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine,
Que contre Roſidor toute prière eſt vaine.
Ses violens tranſports ſont d'aſſurés témoins
Qu'il t'écouterait mieux, s'il te chériſſait moins.
Mais un plus long ſéjour pourrait ici te nuire.
Ne perdons plus de tems, laiſſe-moi te conduire
Juſques dans l'antichambre où Lyſarque t'attend,
Et montre déſormais un eſprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter....

CALISTE.

N'achève pas ta plainte.
Tous deux nous reſſentons cette commune atteinte;
Mais d'un fâcheux reſpect la tyrannique loi
M'appelle chez la reine, & m'éloigne de toi.

Il me lui faut conter comme l'on m'a ſurpriſe,
Excuſer mon abſence en accuſant Doriſe,
Et l'informer comment par un cruel deſtin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand ſon ame, après la choſe ſue,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçue,
Figure lui ſi bien Clitandre tel qu'il eſt,
Qu'elle n'oſe en ſes feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crains pas déſormais que mon amour s'oublie;
Répare ſeulement ta vigueur affaiblie:
Sache bien te ſervir de la faveur du roi;
Et, pour tout le ſurplus, repoſe-t-en ſur moi.

SCENE III.

CLITANDRE *en priſon.*

JE ne ſais ſi je veille, ou ſi ma rêverie
A mes ſens endormis fait quelque tromperie;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confuſion,
Que je ne prenne tout pour une illuſion.
Clitandre priſonnier! Je n'en fais pas croyable,
Ni l'air ſale & puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce faible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je ſuis arrêté;
Je les ſens, je les vois; mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil lui préſente,

Et, le déſavouant, défend à ma raiſon
De me perſuader que je ſois en priſon.
Jamais aucun forfait, aucun deſſein infame
N'a pu ſouiller ma main, ni gliſſer dans mon ame;
Et je ſuis retenu dans ces feneſtes lieux !
Non, cela ne ſe peut, vous vous trompez, mes yeux;
J'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, ſous un ſi juſte roi,
Qu'on peuple les priſons d'innocens comme moi.
Cependant je m'y trouve; & bien que ma penſée
Recherche à la rigueur ma conduite paſſée,
Mon exacte cenſure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne ſe peut deviner,
Et quelque grand effort que faſſe ma mémoire,
Elle ne me fournit que des ſujets de gloire.
Ah! prince, c'eſt quelqu'un de vos faveurs jaloux,
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous.
Le tems qu'on m'en ſépare, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter ſur ma vie.
Le cœur vous le diſait, & je ne ſais comment
Mon deſtin me pouſſa dans cet aveuglement,
De rejetter l'avis de mon dieu tutélaire,
C'eſt-là ma ſeule faute, & c'en eſt le ſalaire,
C'en eſt le châtiment que je reçois ici.
On vous venge, mon prince, en me traitant ainſi;
Mais vous ſaurez montrer, embraſſant ma défenſe,
Que qui vous venge ainſi, puiſſamment vous offenſe.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me perſécuter votre abſence enhardit,

A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préſervé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, & quelqu'un, dans cette ſombre horreur,
Par ſon viſage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, le géolier.

LE GÉOLIER.

PERMETTEZ que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déjà?

LE GÉOLIER.

Non encor, que je ſache.

CLITANDRE.

Quoi? ta ſeule pitié s'y haſarde pour moi?

LE GÉOLIER.

Non, c'eſt un ordre exprès de vous conduire au roi.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche impoſteur ainſi me perſécute?

LE GÉOLIER.

Deſcendons. Un prévôt qui vous attend là-bas,
Vous pourra mieux que moi contenter ſur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille que Doriſe avait laiſſée par mégarde dans ſes cheveux en ſe déguiſant.*

EN vain, pour m'éblouir, vous uſez de la ruſe,
Mon eſprit, quoique lourd, aiſément ne s'abuſe,
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux.
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux,
N'eſt-il pas vrai, monſieur? & même cette aiguille
Sent aſſez les faveurs de quelque belle fille,
Elle eſt, ou je me trompe, un gage de ſa foi.

DORISE.

O malheureuſe aiguille! Hélas! c'eſt fait de moi.

PYMANTE.

Sans doute votre plaie à ce mot s'eſt rouverte.
Monſieur, regrettez-vous ſon abſence, ou ſa perte?
Vous aurait-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point? Cette rougeur confuſe,
Quoique vous vous taiſiez, clairement vous accuſe.
Briſons-là. Ce diſcours vous fâcherait enfin;
Et c'était pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après pluſieurs diſcours, ne ſachant que vous dire,
J'ai touché ſur un point dont votre cœur ſoupire,
Et de quoi fort ſouvent on aime mieux parler,

Que de perdre ſon tems à des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la ſonde en mon courage;
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me laſſer, indifférent qu'il eſt;
Et ce n'eſt pas auſſi ſans ſujet qu'il me plaît.
Ta converſation eſt tellement civile,
Que pour un tel eſprit ta naiſſance eſt trop vile;
Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualités te font d'un autre ſang;
Même plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante; & ton air & ton port
Ont avec tous les ſiens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en ſuis tout glorieux, & de ma part je priſe
Votre rencontre autant que celle de Doriſe,
Autant que ſi le ciel appaiſant ſa rigueur,
Me faiſait maintenant un préſent de ſon cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu, Doriſe?

PYMANTE.

Une jeune cruelle,
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le berger Roſidor.

DORISE.

Ami, ce nom ſi beau

Chez vous donc ſe profane à garder un troupeau ?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguiſe
Que ſous ces faux habits il reconnaît Doriſe.
Je ne ſuis point ſurpris de me voir dans ces bois
Ne paſſer à vos yeux que pour un villageois.
Votre haine pour moi fut toujours aſſez forte,
Pour déférer ſans peine à l'habit que je porte ;
Cette fauſſe apparence aide & ſuit vos mépris :
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais ſurpris.
Je ſais trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretés qu'à votre ſeul viſage,
Si-tôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en ces lieux
Doriſe déguiſée, ou quelqu'un de nos dieux ;
Et ſi j'ai quelque tems feint de vous méconnaître,
En vous prenant pour tel que vous vouliez paraître,
Admirez mon amour dont la diſcrétion
Rendait à vos deſirs cette ſoumiſſion ;
Et diſpoſez de moi, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE.

Pymante, hé quoi, faut-il qu'en l'état où je ſuis,
Tes importunités augmentent mes ennuis ?
Faut-il que dans ces bois ta rencontre funeſte
Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reſte ?
Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
N'oſe plus eſpérer de n'être pas connu ?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes,

Nous réduiſant enſemble à ces déguiſemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de viſages;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages;
Et ces maſques trompeurs de nos conditions
Cachent, ſans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours! & pour qui vous néglige!

DORISE.

Que veux-tu? Son mépris plus que ton feu m'oblige;
J'y trouve malgré moi je ne ſais quel appas,
Par où l'ingrat me tue, & ne m'offenſe pas.

PYMANTE.

Qu'eſpérez-vous enfin d'un amour ſi frivole
Pour cet ingrat amant qui n'eſt plus qu'une idole?

DORISE.

Qu'une idole! Ah! ce mot me donne de l'effroi.
Roſidor une idole! Ah! perfide, c'eſt toi,
Ce ſont tes trahiſons qui l'empêchent de vivre.
Je t'ai vu dans ce bois moi-même le pourſuivre,
Avantagé du nombre, & vêtu de façon
Que ce ruſtique habit effaçait tout ſoupçon:
Ton embûche a ſurpris une valeur ſi rare.

PYMANTE.

Il eſt vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, ſi cruel envers vous,
Qui maintenant par terre & percé de mes coups,
Eprouve par ſa mort comme un amant fidelle,
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monſtre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuſe mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte!
Fuis, fuis, que deſſus toi ma vengeance n'éclate,
Ces mains, ces faibles mains, que vont armer les dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer ſur ce hideux viſage,
En mille traits de ſang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il oſe à ſon premier tranſport;
Mais, comme il n'a pour lui que ſa ſeule impuiſſance,
A force de groſſir il meurt en ſa naiſſance;
Ou, s'étouffant ſoi-même, à la fin ne produit
Que point, ou peu d'effet, après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prétends pas que le mien s'adouciſſe;
Il faut que ma fureur, ou l'enfer te puniſſe:
Le reſte des humains ne ſaurait inventer
De gêne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le ciel m'a départi de charmes,
Tu ſais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent;
Crains qu'elle ne m'aſſure un vengeur plus puiſſant.
Ce courroux dont tu ris en fera la conquête
De quiconque à ma haine expoſera ta tête,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, je perds le tems à crier dans ces bois,
Mais tu verras bientôt ſi je vaux quelque choſe,

Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE.

Traître, ne me ſuis point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite !
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite ;
Et d'ailleurs votre habit, ou je ne comprends rien,
Peut avoir du myſtère auſſi-bien que le mien.
L'aſyle dont tantôt vous faiſiez la demande,
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende ;
Et mon devoir vers vous ſerait mal acquitté,
S'il ne vous avait miſe en lieu de ſûreté
Vous penſez m'échapper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures loix,
Sait trop ce qu'il vous doit, & ce que je me dois.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

JE te le dis encor, tu perds tems à me ſuivre.
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre.
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tariſſez ce déluge de larmes,
Pour rappeller un mort ce ſont de faibles armes;
Et, quoi que vous conſeille un inutile ennui,
Vos cris & vos ſanglots ne vont point juſqu'à lui.

DORISE.

Si mes ſanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie;
S'il lui faut un paſſage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, ſus, mes ſanglots, redoublez vos ſecouſſes,
Pour un tel déſeſpoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puiſſans efforts.

PYMANTE.

Ne ſongez plus, madame, à rejoindre les morts:
Penſez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie

Que d'employer pour vous le reſte de leur vie :
Penſez plutôt à ceux dont le ſervice offert,
Accepté vous conſerve, & refuſé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, aſſaſſin, m'acquérir par ton crime,
Qu'innocent mépriſé, coupable je t'eſtime ?
A ce compte tes feux n'ayant pu m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir ?
Je chérirais en toi la qualité de traître ?
Et mon affection commencerait à naître,
Lorſque tout l'univers a droit de te haïr ?

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur juſques à le trahir,
Si, pour vous poſſéder, mon eſprit tout de flamme
N'a rien cru de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par-là, voyez l'excès de mon ardeur.
Par cet aveuglement jugez de ſa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté que j'y vois trop certaine,
N'a ſervi qu'à donner des raiſons à ma haine.
Ainſi ce que j'avais pour toi d'averſion,
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination ;
C'eſt la raiſon, c'eſt elle à préſent qui me guide
Aux mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne ſache raiſon qui s'oppoſe à mes vœux,
Puiſqu'ici la raiſon n'eſt que ce que je veux ;
Et, ployant deſſous moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir ſervie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

DORISE.

Exécrable, ainſi donc tes deſirs effrontés
Voudraient ſur ma faibleſſe uſer de violence?

PYMANTE.

Je ris de vos refus, & ſais trop la licence
Que me donne l'amour en cette occaſion.

DORISE *lui crevant l'œil de ſon aiguille.*

Traître, ce ne ſera qu'à ta confuſion.

PYMANTE *portant les mains à ſon œil crevé.*

Ah, cruelle!

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire?

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corſaire.

PYMANTE *prenant ſon épée dans la caverne où il l'avait jetée au ſecond acte.*

Ton ſang m'en répondra; tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE *à part.*

Fuis, Doriſe, & laiſſe le crier.

SCENE II.

PYMANTE *ſeul.*

OU s'eſt-elle cachée ? où l'emporte ſa fuite ?
Où faut-il que ma rage adreſſe ma pourſuite ?
La tigreſſe m'échappe, & telle qu'un éclair
En me frappant les yeux elle ſe perd en l'air ;
Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'eſt inutile,
L'un s'offuſque du ſang qui de l'autre diſtile.
Coule, coule, mon ſang, en de ſi grands malheurs ;
Tu dois avec raiſon me tenir lieu de pleurs ;
Ne verſer déſormais que des larmes communes,
C'eſt pleurer lâchement de telles infortunes.
Je vois de tous côtés mon ſupplice approcher :
N'oſant me découvrir, je ne me puis cacher.
Mon forfait avorté ſe lit dans ma diſgrace ;
Et ces gouttes de ſang me font ſuivre à la trace.
Miraculeux effet ! Pour traître que je ſois,
Mon ſang l'eſt encor plus, & ſert tout à la fois,
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma priſe,
De peine à mon forfait, de vengeance à Doriſe.
O toi qui ſecondant ſon courage inhumain,
Loin d'orner ſes cheveux ; déshonores ſa main,
Exécrable inſtrument de ſa brutale rage,
Tu devais pour le moins reſpecter ſon image :
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une ame ſi cruelle,

Devait être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux reſtes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoi, puis-je en ma maîtreſſe adorer mon bourreau ?
Remettez-vous, mes ſens, raſſure-toi, ma rage,
Reviens, mais reviens ſeul animer mon courage;
Tu n'as plus à débattre avec mes paſſions,
L'empire ſouverain deſſous mes actions ;
L'amour vient d'expirer, & ſes flammes éteintes
Ne t'impoſeront plus leurs infames contraintes.
Doriſe ne tient plus dedans mon ſouvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir.
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à ſa vie.
Sus donc, qui me la rend ? Deſtins, ſi votre envie,
Si votre haine encor s'obſtine à mes tourmens,
Juſqu'à me réſerver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait, une nouvelle peine ;
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ni mon fer ne touche point ſon cœur.
Mais ma fureur ſe joue, & demi languiſſante,
S'amuſe au vain éclat d'une voix impuiſſante.
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons dorénavant pour guides les haſards.
Quiconque ne pourra me montrer la crueile,
Que ſon ſang auſſi-tôt me réponde pour elle :
Et ne ſuivant ainſi qu'une incertaine erreur,
Rempliſſons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

(*Une tempête ſurvient.*)

Mes menaces déjà font trembler tout le monde :
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde :
L'œil du ciel s'en retire, & par un voile noir,

N'y pouvant réſiſter, ſe défend d'en rien voir.
Cent nuages épais ſe diſtillant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes.
La nature étonnée embraſſe mon courroux,
Et veut m'offrir Doriſe, ou dévancer mes coups.
Tout eſt de mon parti, le ciel même n'envoie
Tant d'éclairs redoublés, qu'afin que je la voie.
Quelques lieux où l'effroi porte ſes pas errans,
Ils ſont entrecoupés de mille gros torrens.
Que je ſerais heureux, ſi cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raiſon, l'avait réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, & déſarmer nos mains,
Si le ciel a daigné prévenir nos deſſeins.
Deſtins, ſoyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou ſouffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN *ſeul.*

QUEL bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a ſous moi foudroyé mon cheval,
Et conſumant ſur lui toute ſa violence,
Il m'a porté reſpect parmi ſon inſolence.
Tous mes gens écartés par un ſubit effroi,
Loin d'être à mon ſecours ont fui autour de moi;
Ou déjà diſperſés par l'ardeur de la chaſſe,
Ont dérobé leur tête à ſa fière menace.
Cependant ſeul à pied je penſe à tous momens

Voir le dernier débris de tous les élémens,
Dont l'obſtination à ſe faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! ſi vous témoignez par-là votre courroux,
De Clitandre, ou de moi, lequel menacez-vous?
La perte m'eſt égale, & la même tempête,
Qui l'aurait accablé, tomberait ſur ma tête.
Pour le moins, juſtes dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puiſſe avec lui partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur préſage;
L'haleine manque aux vents, & la force à l'orage;
Les éclairs indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la ſource & ſéché les ruiſſeaux;
Et déjà le ſoleil de ſes rayons eſſuie
Sur ces moites rameaux le reſte de la pluie.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oiſillons encor demi cachés...
Mais je verrai bientôt quelques-uns de ma ſuite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *ſaiſit Doriſe qui le fuyait.*

ENFIN, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir;
Tout l'univers ici ne te peut ſecourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma vue! O l'indigne ſpectacle!
Sus, ſus, à ce brigand oppoſons un obſtacle.
Arrête, ſcélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE *à Pymante.*

Traître, n'avance pas, c'eſt le prince.

PYMANTE *tenant Doriſe d'une main, & ſe battant de l'autre.*

N'importe,
Il m'oblige à ſa mort m'ayant vu de la ſorte.

FLORIDAN.

Eſt-ce là le reſpect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connais ici ni qualité, ni ſang.
Quelque reſpect ailleurs que ta naiſſance obtienne,
Pour appaiſer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, miſérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher?

FLORIDAN.

Par une heureuſe adreſſe il l'a fait trébucher.
Aſſaſſin, rends l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE, trois veneurs *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaſte & Doriſe.*

1. VENEUR.

ECOUTE, il eſt fort proche,
C'eſt ſa voix qui réſonne au creux de cette roche,
Et c'eſt lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *déſarme Pymante, & en donne l'épée à garder à Doriſe.*

Prends ce fer à ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! je ſuis perdu.

2. VENEUR.

Oui, je le vois, ſeigneur, quelle aventure étrange!
Quel malheureux deſtin en cet état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraud, les couples de vos chiens
Vous y pourront ſervir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte juſtice
Lui faſſe reſſentir, par l'éclat d'un ſupplice,
Sans armer contre lui que les loix de l'état,
Que m'attaquer n'eſt pas un léger attentat.
Sachez que s'il échappe, il y va de vos têtes.

1. VENEUR.

Si nous manquons, ſeigneur, les voilà toutes prêtes.

Admirez cependant le foudre & ſes efforts,
Qui dans cette forrêt ont conſumé trois corps;
En voici les habits, qui ſans aucun dommage,
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la terre.
Connaiſſez-les, grand prince, & voyez devant vous
Pymante priſonnier, & Doriſe à genoux.

FLORIDAN.

Que ce ſoit là Pymante, & que tu ſois Doriſe!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle ſurpriſe
Jette dans votre eſprit que vos yeux ont déçu,
D'autres le ſaiſiront quand vous aurez tout ſu.
La honte de paraître en un tel équipage
Coupe ici ma parole, & l'étouffe au paſſage.
Souffrez que je reprenne en un coin de ces bois
Avec mes vêtemens l'uſage de la voix,
Pour vous conter le reſte en habit plus ſortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît, ta prière équitable,
En faveur de ton ſexe, & du ſecours prêté,
Suſpendra juſqu'alors ma curioſité.
Tandis ſans m'éloigner beaucoup de cette place,

Je vais ſur ce côteau pour découvrir la chaſſe.
(*à un veneur.*) (*aux autres veneurs.*)
Tu l'y ramèneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.
(*Le prince ſort, & un des veneurs s'en va avec Doriſe, & les autres mènent Pymante d'un autre côté.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, le geolier.

CLITANDRE *en priſon.*
DANS ces funeſtes lieux où la ſeule inclémence
D'un rigoureux deſtin réduit mon innocence,
Je n'attends déſormais du reſte des humains
Ni faveurs, ni ſecours, ſi ce n'eſt par tes mains.

LE GEOLIER.
Je ne connais que trop où tend ce préambule.
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette priſon, dont je porte les clés,
Se diſent comme vous du malheur accablés;
Et la juſtice à tous eſt injuſte de ſorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien ſavoir;
Le roi, quoi qu'il en ſoit, vous a mis en ma garde.
Il me ſuffit, le reſte en rien ne me regarde.

CLITANDRE.
Tu juges mes deſſeins autres qu'ils ne ſont pas.

Je tiens l'éloignement pire que le trépas ;
Et la terre n'a point de ſi douce province,
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon prince.
Hélas ! ſi tu voulais l'envoyer avertir
Du péril dont ſans lui je ne ſaurais ſortir,
Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre,
De la ſienne en ce cas je t'oſe bien promettre
Que ſon retour ſoudain des plus riches te rend.
Que cet anneau t'en ſerve & d'arrhe & de garant.
Tends la main & l'eſprit vers un bonheur ſi proche.

LE GEOLIER.

Monſieur, juſqu'à préſent j'ai vécu ſans reproche;
Et pour me ſuborner, promeſſes ni préſens,
N'ont, & n'auront jamais de charmes ſuffiſans;
C'eſt de quoi je vous donne une entière aſſurance;
Perdez-en le deſſein avecque l'eſpérance;
Et puiſque vous dreſſez des piéges à ma foi,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCENE VII.

CLITANDRE *ſeul.*

VA, tigre, va, cruel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable.
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut ſeule aux innocens imprimer la terreur.
Ton viſage déjà commençait mon ſupplice;
Et mon injuſte ſort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyait ici que pour m'épouvanter

Ne t'envoyait ici que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accuſation que je ne puis comprendre ?
A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?
Mes gens aſſaſſinés me rendent criminel.
L'auteur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie ;
On le comble d'honneur, & moi d'ignominie.
L'échaffaut qu'on m'apprête au ſortir de priſon,
C'eſt par où de ce meurtre on me fait la raiſon.
Mais leur déguiſement d'autre côté m'étonne.
Jamais un bon deſſein ne déguiſa perſonne ;
Leur maſque les condamne, & mon ſeing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me ſens bien trahi, mais par qui ? je l'ignore :
Et mon eſprit troublé dans ce confus rapport,
Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.

Traître, qui que tu ſois, rival, ou domeſtique,
Le ciel te garde encor un deſtin plus tragique.
N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
Auront pour ton ſupplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes.
Moins les corps ſont punis, plus ils gênent les ames ;
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-delà de l'eſpoir.
Et vous que déſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action ſi noire

Ne laiſſe plus de moi qu'une ſale mémoire,
Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir,
Dure ſans infamie en votre ſouvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées,
Comme chez un perfide indignement placées.
J'oſe, j'oſe eſpérer qu'un jour la vérité
Paraîtra toute nue à la poſtérité ;
Et je tiens d'un tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma peine.
Mon ame s'en chatouille, & ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLEON, DORISE, *en habit de femme*, trois veneurs.

FORIDAN *à Doriſe & à Cléon.*

VOus m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah Clitandre ! ainſi donc de fauſſes conjectures
T'accablent, malheureux, ſous le courroux du roi !
Ce funeſte récit me met tout hors de moi.

CLEON.

Hâtant un peu le pas, quelqu'eſpoir me demeure,
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à tems, ce perfide en ce cas
A ſon ombre immolé ne me ſuffira pas.
C'eſt trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes.

Innocent, il aura d'innocentes victimes:
Où que ſoit Roſidor, il le ſuivra de près;
Et je ſaurai changer ſes myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainſi vos mains du ſang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaiſir m'en donne une entière licence.
J'en veux comme le roi, faire autant à mon tour;
Et, puiſqu'en ſa faveur on prévient mon retour,
Il eſt trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens preſque ſûr de ſauver mon Clitandre;
La chaſſe n'eſt pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendrai le coup de ſon malheur fatal.
Il ſuffit de Cléon pour ramener Doriſe.
(*montrant Pymante.*)
Vous autres, gardez bien de lâcher votre priſe.
Un ſupplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque déſormais voudrait lui reſſembler.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, un prévôt.

FLORIDAN *parlant au prévôt.*

DITES vous-même au roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma déſobéiſſance ;
Et qu'un homme ſans crime avait bien mérité
Que j'uſaſſe pour lui de quelque autorité.
Je vous ſuis. Cependant que mon heur eſt extrême,
Ami, que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir ſu juſtement venir à ton ſecours,
Lorſqu'un infame glaive allait trancher tes jours!
Et qu'un injuſte ſort ne trouvant point d'obſtacle,
Apprêtait de ta tête un indigne ſpectacle!

CLITANDRE.

Ainſi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers ;
Et moi dorénavant j'arrête mon envie
A ne ſervir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réſerve pour Caliſte une part de tes ſoins.

CLITANDRE.

C'eſt à quoi, déſormais je veux penſer le moins.

FLORIDAN.

Le moins ! Quoi déſormais Caliſte en ta penſée
N'aurait plus que le rang d'une image effacée ?

CLITANDRE

J'ai honte que mon cœur auprès d'elle attaché,
De ſon ardeur pour vous ait ſouvent relaché,
Ait ſouvent pour le ſien quitté votre ſervice :
C'eſt par-là que j'avais mérité mon ſupplice ;
Et pour m'en faire naître un juſte repentir,
Il ſemble que les dieux y voulaient conſentir ;
Mais votre heureux retour à calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais aſſez lire au fond de ton courage ;
La crainte de la mort en chaſſe des appas
Qui t'ont mis au péril d'un ſi honteux trépas ;
Puiſque ſans cet amour la fourbe mal conçue
Eût manqué contre toi de prétexte & d'iſſue ;
Ou peut-être à préſent tes deſirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou cruels, aucun déſormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'amour dompte aiſément l'eſprit le plus farouche.
C'eſt à ceux de notre âge un puiſſant ennemi ;
Tu ne connais encor ſes forces qu'à demi ;
Ta réſolution un peu trop violente
N'a pas bien conſulté ta jeuneſſe bouillante.

SCENE II.

FLORIDAN, CLITANDRE, un prévôt, CLEON.

FLORIDAN.

MAIS que veux-tu, Cléon? & qu'eſt-il arrivé?
Pymante de vos mains ſe ſerait-il ſauvé?

CLEON.

Non, ſeigneur, acquittés de la charge commiſe,
Nos veneurs ont conduit Pymante, & moi Doriſe;
Et je viens ſeulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au roi montrer ton innocence;
Les auteurs des forfaits ſont en notre puiſſance,
Et l'un d'eux convaincu, dès le premier aſpect,
Ne te laiſſera plus aucunement ſuſpect.

SCENE III.

ROSIDOR *ſur ſon lit.*

AMANS les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'eſpérance eſt la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit ſur les corps dont vous tenez les cœurs,
En eſt-il parmi vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaiſir que moi dans ſon attente?
En eſt-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un eſpoir mieux fondé ſe puiſſe entretenir?
Mon eſprit que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable.
J'ignorerais encor ce que c'eſt que mépris,
Si le ſort d'un rival ne me l'avait appris.
Je te plains toutefois, Clitandre, & la colère
D'un grand roi qui te perd me ſemble trop ſévère.
Tes deſſeins par l'effet n'étaient que trop punis.
Nous voulant ſéparer, tu nous as réunis.
Il ne te fallait point de plus cruels ſupplices,
Que de te voir toi-même auteur de nos délices;
Puiſqu'il n'eſt pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince oſe plus traverſer notre amour.
Ton crime t'a rendu déſormais trop infame,
Pour tenir ton parti ſans s'expoſer au blâme:
On devient ton complice à te favoriſer.
Mais, hélas, mes penſers, qui vous vient diviſer?

Quel plaiſir de vengeance à préſent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliſte un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que ſeul dorénavant il ſoit votre entretien ;
Ne vous repaiſſez plus que de ſa ſeule idée,
Faites-moi voir la mienne en ſon ame gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre ſa beauté,
C'eſt par où mon eſprit eſt le moins enchanté :
Elle ſervit d'amorce à mes deſirs avides,
Mais ils ont ſu trouver des objets plus ſolides :
Mon feu qu'elle alluma fut mort au premier jour,
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliſte, & je veux toujours qu'il m'en ſouvienne,
J'apperçus auſſi-tôt ta flamme que la mienne :
L'amour apprit enſemble à nos cœurs à brûler ;
L'amour apprit enſemble à nos yeux à parler ;
Et ſa timidité lui donna la prudence
De n'admettre que nous en notre confidence :
Ainſi nos paſſions ſe dérobaient à tous,
Ainſi nos feux ſecrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient juſqu'ici troubler mes rêveries ?

SCENE IV.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

CELLE qui voudrait voir tes bleſſures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrais ſur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naiſſant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupaient ma mémoire;
Je flattais ton image, elle me reflattait;
Je lui faiſais des vœux, elle les acceptait;
Je formais des deſirs, elle en aimait l'hommage.
La déſavoueras-tu, cette flatteuſe image?
Voudras-tu démentir notre entretien ſecret?
Seras-tu plus mauvaiſe enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrais de ſa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrais pas tout-à-fait m'y remettre:
Quoiqu'à dire le vrai, je ne ſais pas trop bien
En quoi je dédirais ce ſecret entretien,
Si ta pleine ſanté me donnait lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & dois preſcrire.
Prends ſoin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le dirai quand il en ſera tems.

ROSIDOR.

Cet énigme enjoué n'a point d'incertitude

Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquiétude ;
Et ſi j'oſe entrevoir dans ſon obſcurité,
Ma guériſon importe à plus qu'à ma ſanté.
Mais dis tout, ou du moins ſouffre que je devine,
Et te diſe à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois, par complaiſance au peu que j'ai d'appas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices,
Que fait goûter l'amour en ces petits ſupplices.
Doute donc, ſois en peine, & montre un cœur gêné
D'une amoureuſe peur d'avoir mal deviné,
Eſpère, mais héſite ; héſite, mais aſpire ;
Attends de ma bonté qu'il me plaiſe tout dire ;
Et ſans en concevoir d'eſpoir trop affermi,
N'eſpère qu'à demi quand je parle à demi.

ROSIDOR.

Tu parles à demi, mais un ſecret langage,
Qui va juſques au cœur m'en dit bien davantage ;
Et tes yeux ſont du tien de mauvais truchemens,
Où rien plus ne s'oppoſe à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avais bien prévu, que ton impatience
Porterait ton eſpoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerais mal.

ROSIDOR.

Quoi, la reine oſe encor ſoutenir mon rival ?
Et ſans avoir d'horreur d'une action ſi noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,

Pour ne pas s'accorder aux volontés du roi,
Qui d'un heureux hymen récompenſe ta foi.

ROSIDOR.

Si notre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos deſirs mettre encor quelque obſtacle ?

CALISTE.

Tes bleſſures.

ROSIDOR.

Allons, je ſuis déjà guéri.

CALISTE.

Ce n'eſt pas pour un jour que je veux un mari;
Et je ne puis ſouffrir que ton ardeur haſarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.
Prends ſoin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et crois que tes deſirs ...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet ! qui te le perſuade ?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur eſt malade ?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur ;
Mais je ſais le remède aux bleſſures du cœur.
Les tiens, en attendant le jour que tu ſouhaites,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites.
Je me rends déſormais aſſidue à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère ame, il eſt de mon devoir
Que ſans perdre de tems j'aille rendre en perſonne

D'humbles graces au roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toi de ce remerciement.
Toutefois qui ſaurait que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrais en ce cas moi-même t'y conduire;
Et j'aimerais mieux être un peu plus tard à toi,
Que tes juſtes devoirs manquaſſent vers ton roi.

ROSIDOR.

Mes bleſſures n'ont point dans leurs faibles atteintes
Sur quoi ton amitié puiſſe fonder ſes craintes.

CALISTE.

Viens donc, & puiſqu'enfin nous faiſons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLEON, le prévôt, trois veneurs.

ALCANDRE *à Clitandre.*

QUE ſouvent notre eſprit trompé par l'apparence
Règle ſes mouvemens avec peu d'aſſurance!
Qu'il eſt peu de lumière en nos endemens!
Et que d'incertitude en nos raiſonnemens!
Qui voudra déſormais ſe fier aux impoſtures
Qu'en notre jugement forment les conjectures?
Tu ſuffis pour apprendre à la poſtérité
Combien la vraiſemblance a peu de vérité.

Jamais juſqu'à ce jour la raiſon en déroute
N'a conçu tant d'erreur avec ſi peu de doute.
Jamais par des ſoupçons ſi faux & ſi preſſans
On n'a juſqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en ſuis honteux, Clitandre, & mon ame confuſe
De trop de promptitude en ſoi-même s'accuſe.
Un roi doit ſe donner, quand il eſt irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le ſouvenir; & pour moi, je te jure.
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que votre majeſté, ſire, n'eſtime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas :
L'honneur de vous ſervir m'apporte aſſez de gloire;
Et je perdrais le mien ſi quelqu'un pouvait croire
Que mon devoir penchât au refroidiſſement,
Sans le flatteur eſpoir d'un agrandiſſement.
Vous n'avez exercé qu'une juſte colère;
On eſt trop criminel quand on peut vous déplaire;
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en oſa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moi qui connais le fond de ſon courage,
Et qui n'ai jamais vu de fard en ſon langage,
Je tiendrais à bonheur que votre majeſté
M'acceptât pour garant de ſa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons point ſur la reconnaiſſance
Et de mon injuſtice, & de ſon innocence;
(*à Phimante.*)
Paſſons aux criminels. Toi, dont la trahiſon

A fait ſi lourdement trébucher ma raiſon,
Approche, ſcélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage;
Attaque le plus fort, un rival plus heureux;
Et préſumant encor cet exploit dangereux,
A force de préſens & d'infames pratiques,
D'un autre cavalier corromps les domeſtiques,
Prends d'un autre le nom, & contrefais ſon ſeing,
Afin qu'exécutant ſon perfide deſſein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confeſſe, & préviens les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Votre ſeule faveur a fait ma lâcheté.
(*montrant Doriſe.*)
Vous, dis-je, & cet objet dont l'amour me tranſporte,
L'honneur doit pouvoir tout ſur les gens de ma ſorte:
Mais recherchant la mort de qui vous eſt ſi cher,
Pour en avoir le fruit il me fallait cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle ſurpriſe,
Le moyen d'approcher de vous ou de Doriſe?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat ſur mon fils, comme ſur Roſidor:
Car je ne touche point à Doriſe outragée;
Chacun en te voyant, la voit aſſez vengée;
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un ſupplice,

On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paraître innocent à force de forfaits.
Je ne ſuis criminel ſinon manque d'effets;
Et ſans l'âpre rigueur du ſort qui me tourmente,
Vous pleureriez le prince, & ſouffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? J'ai tout dit, puniſſez.

ALCANDRE.

Eſt-ce là le regret de tes crimes paſſés?
Otez-le-moi d'ici, je ne puis voir ſans honte
Que de tant de forfaits il tient ſi peu de compte.
Dites à mon conſeil, que pour le châtiment
J'en laiſſe à ſes avis le libre jugement;
Mais qu'après ſon arrêt je ſaurai reconnaître
L'amour que vers ſon prince il aura fait paraître.

SCENE VI.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, DORISE.

ALCANDRE *à Doriſe.*

VIENS çà, toi, maintenant, monſtre de cruauté,
Qui veux joindre le meurtre à la déloyauté,
Déteſtable Alecton, que la reine déçue
Avait n'aguère au rang de ſes filles reçue.
Quel barbare, ou plutôt quelle peſte d'enfer
Se rendit ton complice & te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour dans ces bois trouvé par aventure,
Sire, il donna ſujet à toute l'impoſture.

Mille jaloux ſerpens qui me rongeaient le ſein,
Sur cette occaſion formèrent mon deſſein;
Je le cachai dès-lors.

FLORIDAN.

Il eſt tout manifeſte,
Que ce fer n'eſt enfin qu'un miſérable reſte
Du malheureux duel où le triſte Arimant
Laiſſa ſon corps ſans ame, & Daphné ſans amant.
Mais quant à ſon forfait, un ver de jalouſie
Jette ſouvent notre ame en telle frénéſie,
Que la raiſon qu'aveugle un plein emportement,
Laiſſe notre conduite à ſon déréglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuſe.

ALCANDRE.

De ſi faibles raiſons mon eſprit ne s'abuſe.

FLORIDAN.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, un fils qu'elle vous rend,
Sous votre bon plaiſir ſa défenſe entreprend;
Innocente, ou coupable, elle aſſura ma vie.

ALCANDRE.

Ma juſtice en ce cas la donne à ton envie;
Ta prière obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raiſon ne pouvait t'accorder.
Le pardon t'eſt acquis; relève-toi, Doriſe,
Et va dire partout, en liberté remiſe,
Que le prince aujourd'hui te préſerve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté, tellement exceſſive,
Puiſque votre clémence ordonne que je vive,
Permettez déſormais, ſire, que mes deſſeins

Prennent des mouvemens plus réglés & plus ſains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je faſſe ma retraite avecque les veſtales;
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour,
Se puiſſe renfermer en leur ſacré ſéjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après t'être obligée,
Ce ſerait trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d horreur détournerait les yeux.

FLORIDAN.

Fuſſes-tu mille fois encor plus mépriſable,
Ma faveur te va rendre aſſez conſidérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puiſſant de tes perfections,
Mon reſpect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fais-le voir, cher Clitandre, & tourne ton deſir
Du côté que ton prince a voulu te choiſir;
Réunis mes faveurs t'uniſſant à Doriſe.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon eſprit ſe diviſe,
Puiſqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penſers qui ne ſont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes penſées
Vers un ſi beau ſujet d'autant mieux adreſſées,
Que je lui veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taiſez-vous, j'apperçois notre belle qui vient.

SCENE DERNIÈRE.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE *à Roſidor.*

AU comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'es-tu point ſatisfait ? que veux-tu davantage ?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, ſire, & pour remerciemens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut ſur toi quelque choſe,
Et ſi ma volonté de la tienne diſpoſe,
Embraſſe un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahiſon des ſiens.
Le prince heureuſement l'a ſauvé du ſupplice ;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma juſtice,
Corrompus par Pymante, avaient juré ta mort :
Le ſuborneur depuis n'a pas eu meilleur ſort ;
Et ce traître à préſent tombé ſous ma puiſſance,
Clitandre fait trop voir quelle eſt ſon innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le ſavez, le cœur me l'avait dit ;
Et ſi peu que j'avais envers vous de crédit,
Je l'employai dès-lors contre votre colère.
(*à Clitandre.*)
En moi dorénavant faites état d'un frère.

CLITANDRE *à Roſidor.*

Et moi d'un ſerviteur dont l'amour éperdu

Ne vous conteſte plus un prix qui vous eſt dû.

DORISE *à Caliſte.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,
Si mon crime....

CALISTE.

Ah! ma ſœur, tu me prens pour une autre,
Si tu crois que je puiſſe encor m'en ſouvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus ſonger qu'à ce jour à venir,
Où Roſidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuſe journée,
Tâchera d'allumer en ſon ame des feux
Pour celle que mon fils deſire, & que je veux,
A qui, pour réparer ſa faute criminelle,
Je défends déſormais de ſe montrer cruelle;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN
DE CLITANDRE.

UN voyage que je fis à Paris pour voir le ſuccès de Mélite, m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt-quatre heures. C'était l'unique règle que l'on connût en ce tems-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effets, & de ce que le ſtyle en était trop familier. Pour la juſtifier contre cette cenſure par une eſpèce de bravade, & montrer que ce genre de piéces avait les vraies beautés de théatre, j'entrepris d'en faire une régulière, c'eſt-à-dire, dans ces vingt-quatre heures, pleine d'incidens, & d'un ſtyle plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout; en quoi je réuſſis parfaitement. Le ſtyle en eſt véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'eſt tout ce qu'on y peut trouver de ſupportable. Il eſt mêlé de pointes; comme dans cette première; mais ce n'était pas alors un ſi grand vice dans le choix des penſées, que la ſcène en dût être entiérement purgée. Pour la conſtitution, elle eſt ſi déſordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui ſont les premiers acteurs. Roſidor & Caliſte ſont ceux qui le paraiſſent le plus par l'avantage

de leur caractère & de leur amour mutuel ; mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril ; & ce qu'ils disent au troisième & au cinquième, ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. Pymante & Dorise y ont le plus grand emploi ; mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont même le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la piéce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, & les dernières à le justifier, n'est peut-être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, & ne parle pas même à cette maîtresse, dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième acte languit comme celui de Mélite après la conclusion des épisodes, & n'a rien de surprenant, puisque dès le quatrième on devine tout ce qui doit y arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encore plus étrange que celui d'Eraste, & dont on n'a garde de se défier.

Le roi & le prince son fils y paraissent dans un emploi fort au-dessous de leur dignité. L'un n'y est que comme juge, & l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de

passer

paſſer pour défaut ; auſſi n'eſt-ce qu'un ſentiment particulier dont je me fais une règle, qui peut-être ne ſemblera pas déraiſonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, & généralement un homme d'autorité, peut paraître ſur le théatre en trois façons : comme roi, comme homme & comme juge ; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois enſemble. Il paraît comme roi ſeulement, quand il n'a intérêt qu'à la conſervation de ſon trône, ou de ſa vie qu'on attaque pour changer l'état, ſans avoir l'eſprit agité d'aucune paſſion particulière ; & c'eſt ainſi qu'Auguſte agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paraît comme homme ſeulement, quand il n'a que l'intérêt d'une paſſion à ſuivre ou à vaincre, ſans aucun péril pour ſon état ; & tel eſt Grimoald dans les trois premiers actes de Pertharite, & les deux reines dans Dom Sanche. Il ne paraît enfin que comme juge, quand il eſt introduit ſans aucun intérêt pour ſon état, ni pour ſa perſonne, ni pour ſes affections, mais ſeulement pour régler celui des autres ; comme dans ce poëme & dans le Cid ; & on ne peut pas déſavouer qu'en cette dernière poſture il remplit aſſez mal la dignité d'un ſi grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut pren-

dre pour d'autres, & demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Auſſi l'on ne le donne jamais à repréſenter aux meilleurs acteurs; mais il faut qu'il ſe contente de paſſer par la bouche de ceux du ſecond ou du troiſième ordre. Il peut paraître comme roi & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'état, & une forte paſſion tout enſemble à ſoutenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicomède dans la tragédie qui porte ſon nom; & c'eſt, à mon avis, la plus digne manière, & la plus avantageuſe de mettre ſur la ſcène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être repréſentés par les premiers acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un roi paraiſſe comme homme & comme juge, avec un intérêt de paſſion pour lui, & un ſoin de régler ceux des autres, ſans aucun péril pour ſon état; mais pour voir les trois manières enſemble, on ne les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie & de Syrie que j'ai introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendreſſe que l'un a pour ſon gendre, & l'autre pour ſon fils, qui eſt ce qui les fait paraître comme hommes, agit ſi faiblement qu'elle ſemble étouffée ſous le ſoin qu'a l'un & l'autre de conſerver ſa dignité, dont ils ſont tous

deux leur capital ; & qu'ainſi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paraiſſent que comme gouverneurs qui craignent de ſe perdre, & comme juges qui par cette crainte dominante condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudraient conſerver.

Les monologues ſont trop longs & trop fréquens en cette piéce ; c'était une beauté en ce tems-là; les comédiens les ſouhaitaient, & croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a ſi bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun ; & vous n'en trouvez point dans Pompée, la ſuite du Menteur, Théodore & Pertharite, ni dans Héraclius, Andromède, Œdipe & la Toiſon d'or, à la réſerve des ſtances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, ſi vous voulez ſouffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans Mélite ; il comprend un château d'un roi avec une forêt voiſine, comme pourrait être celui de Saint Germain, & bien éloigné de l'exactitude que les ſévères critiques y demandent.

LA VEUVE,

OU

LE TRAITRE TRAHI,

COMÉDIE.

A MADAME

DE LA

MAISON-FORT.

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette veuve a reçu de vous, l'oblige à vous en remercier, & l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Etant exposée aux coups de l'envie & de la médisance, elle n'en put trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espère que vous ne le méconnaîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornemens que les siens, & que vous la traiterez aussi-bien qu'alors que la grace de la représentation la mettait en son jour. Pourvu qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle est trop contente, & se bannira sans regret du théatre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, & a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paraître d'autant plus im-

parfaite ; mais quand elle conſidère qu'elles ſont en un ſi haut point, qu'on n'en peut avoir de légères teintures ſans des privilèges tout particuliers du ciel, elle ſe raſſure entièrement, & n'oſe plus craindre qu'il ſe rencontre des eſprits aſſez injuſtes pour lui imputer à défaut le manque des choſes qui ſont au-deſſus des forces de la nature : En effet, MADAME, *quelque difficulté que vous faſſiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnaiſſiez en vous-même, ou que vous ne vous connaiſſiez pas, puiſqu'il eſt tout vrai que des vertus & des qualités ſi peu communes que les vôtres ne ſauraient avoir d'autre nom. Ce n'eſt pas mon deſſein d'en faire ici les éloges ; outre qu'il ſerait ſuperflu de particulariſer ce que tout le monde ſait, la baſſeſſe de mon diſcours profanerait des choſes ſi relevées. Ma plume eſt trop faible pour entreprendre de voler ſi haut ; c'eſt aſſez pour elle de vous rendre mes devoirs, & de vous proteſter avec plus de vérité que d'éloquence, que je ſerai toute ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.

AU LECTEUR.

SI tu n'es pas homme à te contenter de la naïveté du ſtyle & de la ſubtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette piéce ; ſon ornement n'eſt pas dans l'éclat des vers. C'eſt une belle choſe que de les faire puiſſans & majeſtueux ; cette pompe ravit d'ordinaire les eſprits, & pour le moins les éblouit ; mais il faut que les ſujets en faſſent naître les occaſions, autrement c'eſt en faire parade mal-à-propos, & pour gagner le nom de poëte perdre celui de judicieux. La comédie n'eſt qu'un portrait de nos actions & de nos diſcours, & la perfection des portraits conſiſte en la reſſemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraiſemblablement en leur place ceux qu'ils repréſentent, & de les faire diſcourir en honnêtes gens, & non pas en auteurs. Ce n'eſt qu'aux ouvrages où le poëte parle, qu'il faut parler en poëte. Plaute n'a pas écrit comme Virgile, & ne laiſſe pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une proſe rimée, peu de ſcènes toutefois ſans quelque raiſonnement aſſez véritable, & partout une con-

duite aſſez induſtrieuſe. Tu y reconnaîtras trois ſortes d'amours auſſi extraordinaires au théatre, qu'ordinaires dans le monde; celle de Philiſte & Clarice, d'Alcidon & Doris, & celle de la même Doris avec Florange qui ne paraît point. Le plus beau de leurs entretiens eſt en équivoques, & en propoſitions dont ils te laiſſent les conſéquences à tirer; ſi tu en pénètres bien le ſens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la piéce, je ne l'ai mis ni dans la ſévérité des règles, ni dans la liberté qui n'eſt que trop ordinaire ſur le théatre français: l'une eſt trop rarement capable de beaux effets, & on les trouve à trop bon marché dans l'autre qui comprend quelquefois tout un ſiècle pour la durée de ſon action, & toute la terre habitable pour le lieu de la ſcène. Cela ſent un peu trop ſon abandon, meſſéant à toute ſorte de poëme, & particuliérement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la règle du tems, & me ſuis perſuadé que la comédie étant diſpoſée en cinq actes, cinq jours conſécutifs n'y ſeraient point mal employés. Ce n'eſt pas que je mépriſe l'antiquité; mais comme on épouſe mal-aiſément des beautés ſi vieilles, j'ai cru lui rendre aſſez de reſpect de lui partager mes ouvrages; & de ſix piéces de théatre qui me ſont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous

a preſcrite, je n'ai point fait de conſcience d'allonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu & d'action, ce ſont deux règles que j'obſerve inviolablement; mais j'interprète la dernière à la mode, & la première, tantôt je la reſſerre à la ſeule grandeur du théatre, & tantôt je l'étends juſqu'à toute une ville, comme en cette piéce. Je l'ai pouſſée dans le *Clitandre* juſques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt-quatre heures; mais bien que j'en puſſe trouver de bons garans, & de grands exemples dans les vieux & nouveaux ſiècles, j'eſtime qu'il n'eſt que meilleur de ſe paſſer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage ſur ces matières; mais il faut attendre l'occaſion d'un plus grand volume; cette préface n'eſt déjà que trop longue pour une comédie.

ARGUMENT DE LA VEUVE, COMÉDIE.

ALCIDON, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre, & maîtreſſe de Philiſte, ſon particulier ami, de peur qu'il ne s'en apperçût, feint d'aimer ſa ſœur Doris, qui ne s'abuſant point par ſes careſſes, conſent au mariage de Florange que ſa mère lui propoſe. Ce faux ami, ſous prétexte de ſe venger de l'affront que lui faiſait ce mariage, fait conſentir Célidan à enlever Clarice en ſa faveur, & ils la mènent enſemble à un château de Célidan. Philiſte abuſé des faux reſſentimens de ſon ami, fait rompre le mariage de Florange; ſur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, & de rendre Clarice à ſon amant. Ne l'y pouvant réſoudre, il ſoupçonne quelque fourbe de ſa part, & fait ſi bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avait toujours eu une intelligence avec Alcidon, & lui avait même facilité l'enlèvement de ſa maîtreſſe; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide, de ſorte que ramenant Clarice à Philiſte, il obtient de lui en récompenſe ſa ſœur Doris.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, ami de Philiſte, & amant de Doris.

CÉLIDAN, ami d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICÉ, veuve d'Alcandre, & maîtreſſe de Philiſte.

CHRYSANTE, mère de Doris.

DORIS, ſœur de Philiſte.

La nourrice de Clarice.

GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris, qui ne paraît point.

LYCASTE, domeſtique de Philiſte.

POLYMAS,
DORASTE,
LISTOR, } domeſtiques de Clarice.

La ſcène eſt à Paris.

Au voleur, au fecours.

Bibl. Nationale
NAPOLI

LA VEUVE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'En demeure d'accord, chacun a ſa méthode,
Mais la tienne pour moi ſerait fort incommode;
Mon cœur ne pourrait pas conſerver tant de feu,
S'il fallait que ma bouche en témoignât ſi peu.
Depuis près de deux ans tu brûles pour Clarice,
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice.
Il ſemble qu'à languir tes deſirs ſont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton tems.
Quel fruit eſpères-tu de ta perſévérance
A la traiter toujours avec indifférence?
Auprès d'elle aſſidu, ſans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton eſpoir qui te flatte envain ſe l'imagine.
Clarice avec raiſon prend pour ſtupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être. Mais enfin, vois-tu qu'elle me fuie,
Qu'indifférent qu'il eſt mon entretien l'ennuie,
Que je lui ſois à charge, & lorſque je la voi,
Qu'elle uſe d'artifice à s'échapper de moi?
Sans te mettre en ſouci quelle en ſera la ſuite,
Apprends comme l'amour doit régler ſa conduite.
Auſſi-tôt qu'une dame a charmé nos eſprits,
Offrir notre ſervice au haſard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos bruſques ſaillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies,
Nous attirer ſur l'heure un dédain éclatant,
Il n'eſt ſi mal-adroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on ſe déclare.
Notre ſoumiſſion à l'orgueil la prépare.
Lui dire incontinent ſon pouvoir ſouverain,
C'eſt mettre à ſa rigueur les armes à la main.
Uſons pour être aimés d'un meilleur artifice,
Et ſans lui rien offrir, rendons lui du ſervice,
Réglons ſur ſon humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos deſſeins ſur ſes intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantiſe,
Comme inſenſiblement elle ſe trouve priſe.
C'eſt par-là que l'on ſème aux dames des appas,
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.
Leur haine envers l'amour pourrait être un prodige,

Que le ſeul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive, qui le voudra, ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairait caché ſous ce rideau.
Ne parler point d'amour! Pour moi je me défie
Des fantaſques raiſons de ta philoſophie,
Ce n'eſt pas là mon jeu. Le joli paſſe-tems,
D'être auprès d'une dame, & cauſer du beau tems,
Lui jurer que Paris eſt toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'aſſez bons vers,
Qu'Aglante avec Phylis dans un mois ſe marie!
Change, pauvre abuſé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, & ne t'amuſe pas
A perdre innocemment tes diſcours & tes pas.

PHILISTE.

Je les aurais perdus auprès de ma maîtreſſe,
Si je n'euſſe employé que la commune adreſſe,
Puiſqu'inégal de bien & de condition,
Je ne pouvais prétendre à ſon affection.

ALCIDON.

Mais ſi tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puiſqu'ainſi ton amour rencontre un double obſtacle,
Et que ton froid ſilence & l'inégalité
S'oppoſent tout enſemble à ta témérité.

PHILISTE.

Crois que de la façon dont j'ai ſu me conduire,
Mon ſilence n'eſt pas en état de me nuire:
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,

Qu'il ne m'eſt plus permis de douter de ſa foi.
Mes ſoupirs & les ſiens ſont un ſecret langage,
Par où ſon cœur au mien à tous momens s'engage;
Des coups d'œil languiſſans, des ſouris ajuſtés,
Des penchemens de tête à demis concertés
Et mille autres douceurs aux ſeuls amans connues,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues;
Nous ſont de bons garans d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant ſans lui parler d'amour?

PHILISTE.

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON.

J'eſtime ta ſcience;
Mais j'aurais à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel qui nous choiſit lui-même des partis,
A tes feux & les miens prudemment aſſortis;
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma ſœur un naturel facile;
Ainſi pour cette veuve il a ſu m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut lui parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'eſt ce qu'en ma faveur ſa nourrice ménage.
Cette vieille ſubtile a mille inventions;
Elle m'avertira du tems que je dois prendre;
Le reſte un autre fois ſe pourra mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais, ſans l'offencer, ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me preſcrit ces limites.
Ma maîtreſſe m'attend pour faire des viſites,
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiſte.

PHILISTE.

Adieu, juſqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON *ſeul.*

VIT-on jamais amant de pareille imprudence,
Faire avec ſon rival entière confidence?
Simples, apprend que ta ſœur n'aura jamais de quoi
Aſſervir ſous ſes loix des gens faits comme moi,
Qu'Alcidon feint pour elle, & brûle pour Clarice.
Ton agente eſt à moi

SCENE III.

ALCIDON, la nourrice.

ALCIDON.

N'Es-t-il pas vrai, nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et notre ami rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit, ſon affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu lui promets pourtant...

LA NOURRICE.

C'eſt par où je l'amuſe,
Tant que tes bons ſuccès lui découvrent ma ruſe.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Hé bien, que t'a-t-il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit ſervice,
Il s'eſt fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne préſume. Et toi?

ALCIDON.

Je l'ai pouſſé
A s'enhardir un peu plus que par le paſſé,
Et découvrir ſon mal à celle qui le cauſe.

LA NOURRICE.

Pourquoi ?

ALCIDON.

Pour deux raiſons ; l'une, qu'il me propoſe
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement ;
L'autre, que ta maîtreſſe, après ce compliment,
Le chaſſera peut-être ainſi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardis pas tant, j'aurais peur au contraire
Que malgré tes raiſons quelque mal ne t'en prît ;
Car enfin ce rival eſt bien dans ſon eſprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois paſſe
Notre adreſſe ſous main ne le mette en diſgrace.

ALCIDON.

Et lors ?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu chéris.
Cependant continue à careſſer Doris ;
Que ſon frère ébloui par cette accorte feinte,
De nos prétentions n'ait ni ſoupçon, ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouir conter, l'amour de Céladon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon.
Tu rirais trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle eſt croit tout ſur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie eſt ſi folle de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi;
Et ſon frère, pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je ſoupire après ſon mariage,
Penſant bien m'obliger, m'en parle tous les jours;
Mais, quand il en vient là, je ſais bien mes détours.
Tantôt, vu l'amitié qui tous deux nous aſſemble,
J'attendrai ſon hymen pour être heureux enſemble;
Tantôt, il faut du tems pour le conſentement
D'un oncle dont j'eſpère un haut avancement;
Tantôt, je ſais trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entrât en cervelle,
S'il avait découvert un ſi long entretien.
Joue auſſi-bien ton jeu que je jouerai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe ſépare.

LA NOURRICE.

Monſieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moi d'un ſoin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce ſera donc pour vous, plus que pour votre argent.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'Est trop désavouer une si belle flamme,
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur;
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur.
Ne vous entr'appeller que *mon ame & ma vie*,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessés.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
Mon frère aime Alcidon, & sa prière expresse
M'oblige à lui répondre en termes de maîtresse
Je me fais, comme lui, souvent toute de feux;
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux.
Toujours libre, & qui garde une amitié sincère
A celui que voudra me prescrire une mère.

CHRYSANTE.

Oui pourvu qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, puissiez-vous lire dans mon esprit!
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance;
Je croirais en produire un trop cruel effet,
Si je te séparais d'un amant si parfait.

DORIS.

Vous le connaiſſez mal, ſon ame a deux viſages,
Et ce diſſimulé n'eſt qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de proteſtations,
Je démêle aiſément toutes ſes fictions;
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie;
Nous nous entre payons de la même monnoie;
Et malgré nos diſcours, mon vertueux deſir
Attend toujours celui que vous voudrez choiſir;
Votre vouloir du mien abſolument diſpoſe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foi; mais parlons d'autre choſe.
Nous vîmes hier au bal, entr'autres nouveautés,
Tout plein d'honnêtes gens careſſer les beautés.

DORIS.

Oui, madame, Alindor en voulait à Célie,
Lyſandre à Célidée, Oronte à Roſélie.

CHRYSANTE.

Et nommant celles-ci tu caches finement
Qu'un certain t'entretint aſſez paiſiblement.

DORIS.

Ce viſage inconnu qu'on appellait Florange?

CHRYSANTE.

Lui-même.

DORIS.

Ah Dieu! que c'eſt un cajoleur étrange!
Ce fut paiſiblement de vrai qu'il m'entretint;
Soit que quelque raiſon en ſecret le retînt,
Soit que ſon bel eſprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien ſortable,

Il m'épargna ſi bien que ſes plus longs propos
A peine en plus d'une heure étaient de quatre mots:
Il me mena danſer deux fois ſans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais enſuite ?

DORIS.

Le reſte eſt digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet ſe retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin:
Après m'avoir de là long-tems conſidérée,
Après m'avoir des yeux mille fois meſurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainſi que fait l'aimant.
Il penſait m'avoir dit le meilleur mot du monde.
Entendant ce haut ſtyle auſſi-tôt je ſeconde,
Et réponds bruſquement ſans beaucoup m'émouvoir,
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il voulait dire;
Et pour toute replique,, il ſe mit à ſourire.
Depuis il s'aviſa de me ſerrer les doigts;
Et retrouvant un peu l'uſage de la voix,
Il prit un de mes gants. *La mode en eſt nouvelle,*
Me dit-il, *& jamais je n'en vis de ſi belle;*
Vous portez ſur la gorge un mouchoir fort quarré;
Votre évantail me plait d'être ainſi bigarré:
L'amour, je vous aſſure, eſt une belle choſe;
Vraiment vous aimez fort cette couleur de roſe:
La ville eſt en hyver toute autre que les champs:
Les charges à préſent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE

Mais enfin que t'en ſemble ?

DORIS.

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui reſſemble,
Ni qui mêle en diſcours tant de diverſités.

CHRYSANTE.

Il eſt nouveau venu des univerſités,
Mais après tout fort riche, & que la mort d'un père,
Sans deux ſucceſſions que de plus il eſpère,
Comble de tant de biens, qu'il n'eſt fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez, & n'ait deſſein ſur lui.

DORIS.

Auſſi me contez-vous de beaux traits de viſage.

CHRYSANTE.

Hé bien, avec ce traits eſt-il à ton uſage ?

DORIS.

Je douterais plutôt ſi je ſerais au ſien.

CHRYSANTE.

Je ſais qu'aſſurément il te veut force bien ;
Mais il te le faudrait en fille plus accorte
Recevoir déſormais un peu d'une autre ſorte.

DORIS.

Commandez ſeulement, madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui ſoit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je ſouhaite.
Pour ne te rien céler, c'eſt choſe qui vaut faite.
Géron qui depuis peu fait ici tant de tour,
Au deçu d'un chacun a traité ces amours ;
Et puiſqu'à mes deſirs je te vois réſolue,

Je veux qu'avant deux jours l'affaire ſoit conclue.
Au régard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau ſemblant ne rien diminuer.
Il faut jouer au fin contre un eſprit ſi double.

DORIS.

Mon frère en ſa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'eſt pas ſi mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, aviſez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voici Géron, de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entière aſſurance.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

ILS ſe ſont vu enfin.

GERON.

Je l'avais déjà ſu,
Madame, & les effets ne m'en ont point déçu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Hé bien? mais qu'eſt-ce encore?
Que dit-il de me fille?

GERON.

Ah, madame, il l'adore;
Il n'a point encor vu de miracles pareils;

Ses yeux à ſon avis ſont autant de ſoleils,
L'enflure de ſon ſein un double petit monde,
C'eſt le ſeule ornement de la machine ronde.
L'amour à ſes regards allume ſon flambeau,
Et ſouvent pour la voir, il ôte ſon bandeau.
Diane n'eut jamais une ſi belle taille;
Auprès d'elle Vénus ne ſerait rien qui vaille:
Ce ne ſont rien que lys & roſes que ſon teint.
Enfin de ſes beautés il eſt ſi fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! Ah, mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GERON.

Madame, je vous jure, il péche innocemment,
Et s'il ſavait mieux dire, il dirait autrement.
C'eſt un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il faſſe?
Il dit ce qu'il a lu. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de ſon intention;
Et pour mieux vous montrer où va ſa paſſion,
Vous ſavez les deux points; mais auſſi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette ſupercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GERON.

Vous ſavez donc les deux difficultés
Qui juſqu'à maintenant vous tiennent arrêtés?

CHRYSANTE.

Il veut ſon avantage, & nous cherchons le nôtre.

GERON.

Va, Géron, m'a-t-il dit, *& pour l'une & pour l'autre*,

Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plutôt que de plus différer :
Doris eſt à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vue.
Mais qu'en dit votre fille ?

CHRYSANTE.

Ainſi que je voulais,
Elle ſe montre prête à recevoir mes loix ;
Non qu'elle en faſſe état plus que de bonne ſorte,
Il ſuffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux ſolides raiſons
Qui forment à préſent les meilleures maiſons.

GERON.

A ce compte c'eſt fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la ſienne ?

CHRYSANTE.

Deux jours me ſuffiront ménagés dextrement.
Pour diſpoſer mon fils à ſon contentement.
Durant ce peu de tems, ſi ſon ardeur le preſſe,
Il peut hors du logis rencontrer ſa maîtreſſe.
Aſſez d'occaſions s'offrent aux amoureux.

GERON.

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux ?

SCENE VI.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

LE bonheur aujourd'hui conduiſait vos viſites,
Et ſemblait rendre hommage à vos rares mérites.
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Oui, mais n'eſtimez pas qu'ainſi vous m'empêchiez
De vous dire, à préſent que nous faiſons retraite,
Combien de chez Daphnis je ſors mal ſatisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait ſon pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne penſez pas auſſi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie était, ce même ſemble, aſſez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, & que je penſe au tien
Deux filles poſſédaient ſeules ton entretien;
Et leur orgueil enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valaient tirait pleine aſſurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laiſſe tout ſurpris.
Avec tant de beautés, & tant de bons eſprits,
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons eſprits je n'étais qu'en martyre;

Leur diſcours m'aſſaſſine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plait fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaiſait à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaiſaient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puiſqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux ſe portait à tous coups,
Et s'en allaient chercher ſur un ſi beau viſage
Mille & mille raiſons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la ſubtile ruſe! ô l'excellent détour!
Sans doute une des deux te donne de l'amour;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, madame?
Un de ces deux objets captiverait mon ame!
Jugez-en mieux, de grace, & croyez que mon cœur
Choiſirait pour ſe rendre un plus puiſſant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux. Celinde & Chryſolyte
Manquent donc a ton gré d'attraits & de mérite,
Elles dont les beautés captivent mille amans?

PHILISTE.

Tout autre trouverait leurs viſages charmans,
Et j'en ferais état, ſi le ciel m'eût fait naître
D'un malheur aſſez grand pour ne vous pas connaître.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez,
Fait que je n'y remarque aucunes raretés;

Et plein de votre idée il ne m'eſt pas poſſible,
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs ſenſible.

CLARICE

On ne m'éblouit pas à force de flatter.
Revenons au propos que tu veux éviter.
Je veux ſavoir des deux laquelle eſt ta maîtreſſe.
Ne diſſimule plus, Philiſte, & me confeſſe ....

PHILISTE.

Que Cryſolyte & l'autre égales toutes deux,
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage,
Mon cœur de ſa franchiſe avait perdu l'uſage...

CLARICE.

Tu ſerais aſſez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'eſt ce qui ne ſe peut. L'amour eſt tout de feu,
Il éclaire en brûlant, & ſe trahit ſoi-même.
Un eſprit amoureux, abſent de ce qu'il aime,
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt:
Toujours morne, rêveur, triſte, tout lui déplait.
A tout autre propos qu'à celui de ſa flamme,
Le ſilence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts;
Qu'ainſi ſa fonction confuſe, ou mal guidée,
Se ramène en ſoi-même, & ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui poſsède ſon cœur,
Ses eſprits ranimés reprennent leur vigueur:
Gai, complaiſant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire,
Vous de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a ſu toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudrait plus de tems. Adieu. La nuit s'avance.
Te verra-t-on demain ?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous ?
Jamais commandemens ne me furent ſi doux.
Eloigné de vos yeux, je n'ai rien qui me plaiſe ;
Tout me devient fâcheux, tout s'oppoſe à mon aiſe ;
Un chagrin invincible accable tous mes ſens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des abſens
C'eſt l'amour qui fait naître une telle triſteſſe,
Ce compliment n'eſt bon qu'auprès d'une maîtreſſe.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un reſpect, qui produit chaque jour
Pour un ſujet ſi haut les effets de l'amour.

SCENE VII.

CLARICE *seule.*

LAs ! il m'en dit assez, si je l'osais entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre.
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte ; & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune !
Egale à mon Philiste, il m'offrirait ses vœux,
Je m'entendrais nommer le sujet de ses feux ;
Et ses discours pourraient forcer ma modestie
A l'assurer bientôt de notre sympathie ;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses soumissions ;
Et sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remède me manque, & mon mal continue.
Il me sert en esclave, & non pas en amant,
Tant mon grade s'oppose à mon contentement.
Ah ! que ne devient-il un peu plus téméraire !
Que ne s'expose-t-il au hasard de me plaire !
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

SECRETS tyrans de ma penſée,
Reſpect, amour, de qui les loix
D'un juſte & fâcheux contrepoids
La tiennent toujours balancée ;
Que vos mouvemens oppoſés,
Vos traits l'un par l'autre briſés,
Sont puiſſans à s'entre-détruire !
Que l'un m'offre d'eſpoir ! que l'autre a de rigueur !
Et tandis que tous deux tâchent à me ſéduire,
Que leur combat eſt rude au milieu de mon cœur !

Moi-même je fais mon ſupplice,
A force de leur obéir ;
Mais le moyen de les haïr ?
Ils viennent tous deux de Clarice,
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître ;
Et de deux flots divers mon eſprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oſerait paraître ;
Blâme ſa retenue & ſa témérité.

Mon ame dans cet eſclavage
Fait des vœux qu'elle n'oſe offrir,
J'aime ſeulement pour ſouffrir ?
J'ai trop, & trop peu de courage :
Je vois bien que je ſuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes.
Mon ſilence à ſes feux fait tant de trahiſon,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître ſon mal, je fuis ma guériſon.

Elle brûle, & par quelque ſigne
Que ſon cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je vois,
Parce que je m'en trouve indigne.
Eſpoir, adieu, c'eſt trop flatté;
Ne crois pas que cette beauté
Avouât de ſi baſſes flammes ;
Et dans le juſte ſoin qu'elle a de les cacher,
Vois que ſi même ardeur embraſe nos deux ames,
Sa bouche à ſon eſprit n'oſe le reprocher.

Pauvre amant, vois par ſon ſilence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincrait d'une inſolence.
Quel fantaſque raiſonnement !
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens ſubtil à ma peine !
Pourquoi m'imaginer qu'un diſcours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,

Et malgré mon bonheur, me rende malheureux ?
Mais j'apperçois Clarice. O dieux ! ſi cette belle
Parlait autant de moi que je m'entretiens d'elle !
Du moins ſi ſa nourrice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moi qu'à préſent doit être leur diſcours.
Je ne ſais quelle humeur curieuſe m'emporte
A me couler ſans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de là ſans en être apperçu,
En quoi mon fol eſpoir me peut avoir déçu.
Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure.
Jamais l'occaſion ne s'offrira meilleure,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, la nourrice

CLARICE.

TU me veux détourner d'une ſeconde flamme,
Dont je ne penſe pas qu'autre que toi me blâme.
Etre veuve à mon âge, & toujours déplorer
La perte d'un mari que je puis réparer !
Refuſer d'un amant ce doux nom de maîtreſſe !
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adreſſe !
Le voir toujours languir ſous une dure loi !
Cette vertu, nourrice, eſt trop haute pour moi.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne réſiſte,
Qu'alors que votre ardeur ſe porte vers Philiſte.

Aimez, aimez quelqu'un ; mais comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arrête votre choix.

CLARICE.

Briſe là ce diſcours dont mon amour s'irrite ;
Philiſte n'en voit point qui le paſſe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il ſe rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point eſt extrême !
Et que tu connais mal & Philiſte, & moi-même,
Si tu crois que l'excès de ſa civilité
Paſſe jamais chez moi pour importunité !

LA NOURRICE.

Ce cajoleur ruſé, qui toujours nous aſſiége,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans ſon piége.

CLARICE.

Ce cavalier parfait de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'eſt rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime votre bien, & non votre perſonne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre lui donne.
Ce m'eſt trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ai ſupplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, & le rang qu'il vous laiſſe,
Voudraient un ſucceſſeur de plus haute nobleſſe.

CLARICE.

S'il précéda Philiſte en vaines dignités,

Philiſte le dévance en rares qualités.
Il eſt né gentilhomme, & ſa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare :
Nous avons, elle & moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, madame, un peu vous refroidir,
Pour le conſidérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fauſſe apparence,
La raiſon ferait voir à vos yeux inſenſées
Que Philiſte n'eſt pas tout ce que vous penſez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, & c'eſt où je me fonde.
Eloignez quelque tems ce dangereux charmeur,
Faites en ſon abſence eſſai d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, & déſintéreſſée
Comparez-lui l'objet dont vous êtes bleſſée,
Comparez-en l'eſprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moi de ſi noirs artifices !
Donner à mon amour de ſi cruels ſupplices !
Trahir tous mes deſirs ! éteindre un feu ſi beau !
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
Va querir mon amant, duſſé-je la première
Lui faire de mon cœur une ouverture entière.
Je ne permettrai point qu'il ſorte d'avec moi,
Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le tems ménage ;
Vous pourrez à loiſir éprouver ſon courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conſeils maudits,
Et, ſans me repliquer, fais ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

JE te ferai cracher cette langue traîtreſſe.
Eſt-ce ainſi qu'on me ſert auprès de ma maîtreſſe,
Déteſtable ſorcière ?

LA NOURRICE.

Hé bien ? quoi ? qu'ai-je fait ?

PHILISTE.

Et tu doutes encor ſi j'ai vu ton forfait ?

LA NOURRICE.

Quel forfait ?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie ?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet eſt-ce une trahiſon ?

PHILISTE.

Eſt-ce ainſi qu'on le tient ?

LA NOURRICE.

Parlons avec raiſon ;
Que t'avais-je promis ?

PHILISTE.

Que de tout ton poſſible
Tu rendrais ta maîtreſſe à mes deſirs ſenſible,
Et la diſpoſerais à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu point au point où tu la veux ?

PHILISTE.

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma ſage conduite,
Jeune & ſimple novice en matière d'amour,
Qui ne ſaurais comprendre encor un ſi bon tour.
Flatter de nos diſcours les paſſions des dames,
C'eſt aider lâchement à leurs naiſſantes flammes,
C'eſt traiter lourdement un délicat effet,
C'eſt n'y ſavoir enfin que ce que chacun ſait.
Moi, qui de ce métier ai la haute ſcience,
Et qui, pour te ſervir, brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaiſant,
J'ai ſu croître ſa flamme en la contrediſant ;
J'ai ſu faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé ſous un honteux ſilence ;
Et n'ai pas tant choqué que piqué ſes deſirs,
Dont la ſoif irritée avance tes plaiſirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruſe eſt merveilleuſe ;
Mais l'épreuve, à mon goût, en eſt fort périlleuſe.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'eſt vu de tours plus aſſurés.
La raiſon & l'amour ſont ennemis jurés ;

Et lorſque ce dernier dans un eſprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande.
Plus la raiſon l'attaque, & plus il ſe roidit;
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Je le dis ſans beſoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
Vous-même avez tout vu, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend, ces diſcours ſuperflus
Reculent votre bien, & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon ſervice.
Uſez bien de votre heur & de l'occaſion.

PHILISTE.

Soit une vérité, ſoit une illuſion,
Que ton eſprit adroit emploie à ta défenſe,
Le mien de tes diſcours plus outre ne s'offenſe;
Et j'en eſtimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais deſſein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus ſouffrir une ſi longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, la nourrice.

CLARICE.

PARESSEUX, qui tardez ſi long-tems à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vue?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de ſens fort dépourvue.
Vous bannir de mes yeux! une ſi dure loi
Ferait trop retomber le châtiment ſur moi;
Et je n'ai pas failli pour me punir moi-même.

PHILISTE.

L'abſence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Auſſi, que ſavez-vous ſi vos perfections
Ne vous ont rien acquis ſur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excuſez-moi, je ſais mieux reconnaître
Mes défauts, & le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublierez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vour priſer de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites;
Laiſſez-moi me flatter de cette vanité,
Que j'ai quelque pouvoir ſur votre liberté,

Et qu'une humeur ſi froide, à tout autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'inſenſible.
Une ſi douce erreur tâche à s'autoriſer.
Quel plaiſir prenez-vous à m'en déſabuſer ?

PHILISTE.

Ce n'eſt point une erreur, pardonnez-moi, madame,
Ce ſont les mouvemens les plus ſains de mon ame.
Il eſt vrai, je vous aime, & mes feux indiſcrets
Se donnent leur ſupplice en demeurant ſecrets.
Je reçois ſans contrainte une ardeur téméraire ;
Mais, ſi j'oſe brûler, je ſais auſſi me taire ;
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout ſur ma langue, & rien deſſus mon cœur.
En vain j'avais appris que la ſeule eſpérance
Entretenait l'amour dans la perſévérance ;
J'aime ſans eſpérer, & mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, & non pas d'être aimé.
L'amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe.
Ma flamme eſt toute pure, &, ſans rien préſumer,
Je ne cherche en aimant que le ſeul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'être aimé, ſans que tu le prétendes,
Préviendra tes deſirs & tes juſtes demandes.
Ne déguiſons plus rien, cher Philiſte, il eſt tems
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
Donnons leur, je te prie, une entière aſſurance ;
Vengeons-nous à loiſir de notre indifférence ;
Vengeons-nous à loiſir de toutes ces langueurs,
Où ſa fauſſe couleur avait réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouez, madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mes amours qu'une railleuſe atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! En me voyant brûler,
Tu t'obſtine encor à le diſſimuler;
Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte,
De te dire à quel point l'amour pour toi me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité.

PHILISTE.

Oui, j'en doute; & l'excès du bonheur qui m'accable
Me ſurprend, me confond, me paraît incroyable.
Madame, eſt-il poſſible? & me puis-je aſſurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oſeraient aſpirer?

CLARICE.

Ceſſe de me tuer par cette défiance.
Qui pourrait des mortels troubler notre alliance?
Quelqu'un a-t-il à voir deſſus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Veuve, & qui ne dois plus de reſpect à perſonne,
Ne puis-je diſpoſer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encor à croire mon bonheur,

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne ſuffit, que je te donne en gage,
Un braſſelet exprès tiſſu de mes cheveux,
T'attend pour enchaîner & ton bras & tes vœux.

Viens le querir, & prendre avec moi la journée
Qui termine bientôt notre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'eſt dont vos ſeuls avis doivent ſe conſulter,
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter.

SCENE V.

LA NOURRICE *ſeule.*

VOus comptez ſans votre hôte, & vous pourrez apprendre
Que ce n'eſt pas ſans moi que ce jour ſe doit prendre
De vos prétentions Alcidon averti,
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus ſûres adreſſes,
Que d'amuſer Doris par de fauſſes careſſes;
Auſſi-bien, m'a-t-on dit, à beau jeu, beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour
Elle-même le dupe, & lui rendant ſon change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange;
Ainſi de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires ſans moi ſe porteraient fort mal.

SCENE VI.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

ADIEU, mon cher ſouci, ſois sûre que mon ame
Juſqu'au dernier ſoupir conſerva ſa flamme.

DORIS.

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvu :
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ai-je vu ;
C'eſt m'envier trop tôt le bien de ta préſence ;
De grace, oblige-moi d'un peu de complaiſance ;
Et puiſque je te tiens, ſouffre qu'avec loiſir
Je puiſſe m'en donner un peu plus de plaiſir.

ALCIDON.

Je t'explique ſi mal le feu qui me conſume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume.
Mon diſcours s'en confond, j'en demeure interdit ;
Ce que je ne puis dire, eſt plus que je n'ai dit :
J'en hais les vains efforts de ma langue groſſière,
Qui manque de juſteſſe en ſi belle matière ;
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent ſi peu le fond de ma langueur.
Doris, ſi tu pouvais lire dans ma penſée,
Et voir juſqu'au milieu de mon ame bleſſée,
Tu verrais un braſier bien autre & bien plus grand,
Qu'en ces faibles devoirs que ma bouche te tend.

DORIS.

Si tu pouvais auſſi pénétrer mon courage,

Et voir juſqu'à quel point ma paſſion m'engage,
Ce que dans mes diſcours tu prends pour des ardeurs,
Ne te ſemblerait plus que de triſtes froideurs.
Ton amour & le mien ont faute de paroles.
Par un malheur égal ainſi tu me conſoles;
Et de mille défauts me ſentant accabler,
Ce m'eſt trop d'heur qu'un d'eux me fait te reſſembler.

ALCIDON.

Mais, quelque reſſemblance entre nous qui ſurvienne,
Ta paſſion n'a rien qui reſſemble à la mienne;
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un ſi faux ſoupçon;
Tu douterais à tort d'une choſe trop claire;
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel eſt envers toi mon amour;
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté ſous une autre aſſervie,
Dont je ne puis encor à mon gré diſpoſer,
Fait que d'un tel bonheur je ne ſaurais uſer.
Je dépens d'un vieil oncle, & s'il ne m'autoriſe,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchiſe:
Tu ſais que tout ſon bien ne regarde que moi,
Et qu'attendant ſa mort je vis deſſous ſa loi.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de ſa ſorte.
Un peu de tems fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.

Je connais ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien.
Conſerve ce vieillard; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir ſa haine?
Ce qui te plait m'agrée; & ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moi! C'eſt offenſer une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'eſt pas en ma puiſſance.
Leur obſtacle me gêne autant, ou plus que toi.

DORIS.

C'eſt prendre mal mon ſens, je ſais quelle eſt ta foi.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière aſſurance?

DORIS.

Elle m'aſſure aſſez de ta perſévérance;
Et je lui ferais tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garans meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connaître...

DORIS.

J'en crois ſi fortement ce que j'en vois paraître,
Que c'eſt perdre du tems que de plus en parler.
Adieu. Va déſormais où tu voulais aller.
Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souviens-toi pour le moins que c'eſt moi qui te quitte.

ALCIDON.

Ce bruſque adieu m'étonne, & je n'entends pas bien....

SCENE VII.

ALCIDON, la nourrice.

LA NOURRICE.

JE te prends au ſortir d'un plaiſant entretien.

ALCIDON.

Plaiſant de vérité, vu que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoie à Clarice ;
Et de tous mes ſoupirs qui ſe portent plus loin,
Elle ſe croit l'objet, & n'en eſt que témoin.

LA NOURRICE.

Ainſi ton feu ſe joue ?

ALCIDON.

Ainſi quand je ſoupire,
Je la prends pour un autre, & lui dis mon martyre;
Et ſa réponſe au point que je puis ſouhaiter,
Dans cette illuſion a droit de me flatter.

LA NOURRICE.

Elle t'aime ?

ALCIDON.

Et de plus, un diſcours équivoque
Lui fait aiſément croire un amour réciproque.
Elle ſe penſe belle, & cette vanité
L'aſſure imprudemment de ma captivité ;
Et, comme ſi j'étais des amans ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires ;
Cependant que le ſien ſent tout ce que je feins ;
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Je te réponds que non. Si tu n'y mets remède.
Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſsède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté;
C'eſt lui qui ſourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'eſt ce qu'en mots obſcurs ſon adieu voulait dire.
Elle a cru me braver, mais je n'en fais que rire;
Et comme j'étais las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle eſt m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtreſſe?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de ſa fineſſe.
Philiſte aſſurément tient ſon eſprit charmé:
Je n'aurais jamais cru qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'eſt à faire à du tems.

LA NOURRICE.

Quitte cette eſpérance;
Ils ont pris l'un de l'autre une entière aſſurance;
Juſqu'à s'entredonner la parole & la foi.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moi!

LA NOURRICE.

Il n'eſt rien de ſi vrai, ce n'eſt point raillerie.

ALCIDON.

C'eſt donc fait d'Alcidon? Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne ſert de prier, mon eſprit épuiſé
Pour divertir ce coup n'eſt point aſſez ruſé ;
Je n'en ſais qu'un moyen, mais je n'oſe le dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'eſt un ſecond martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les ſoirs, rêvant à ſes amours,
Seule dans ſon jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fauſſe porte ouverte.
Aurais-tu du courage aſſez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Oui, mais il faut retraite après où me ſauver ;
Et je n'ai point d'ami ſi peu jaloux de gloire,
Que d'être partiſan d'une action ſi noire.
Si j'avais un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abuſé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris ; & ta feinte colère
Manquerait de prétexte à quereller ſon frère !
Fais-en ſonner partout un faux reſſentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, &, ſans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçu ta flamme.
Sers-toi de leur erreur, & dupes-les ſi bien...

ALCIDON.

Ce prétexte eſt ſi beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout ſoupçon de notre intelligence,
Ne faiſons plus enſemble aucune conférence ;
Et viens quand tu pourras, je t'attends dès demain.

ALCIDON.

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

CE n'eſt pas que j'excuſe ou la ſœur, ou le frère;
Dont l'infidélité fait naître ta colère;
Mais, à ne point mentir, ton deſſein à l'abord
N'a gagné mon eſprit qu'avec un peu d'effort.
Lorſque tu m'as parlé d'enlever ſa maîtreſſe,
L'honneur a quelque tems combattu ma promeſſe :
Ce mot d'enlévement me faiſait de l'horreur ;
Mes ſens embarraſſés dans cette vaine erreur,
N'avaient plus la raiſon de leur intelligence ;
En plaignant ton malheur je blâmais ta vengeance;
Et l'ombre d'un forfait, amuſant ma pitié,
Retardait les effets dûs à notre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiète ;
Prends mon bras pour ſecond, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiſte, en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du ſien :
Après ſon action la tienne eſt légitime ;
Et l'on venge ſans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, & me promet ſa ſœur,

Pour en faire ſous main Florange poſſeſſeur.
Ah ciel ! fut-il jamais un ſi noir artifice ?
Il lui fait recevoir mes offres de ſervice ;
Cette belle m'accepte, & fier de ſon aveu,
Je me vante par-tout du bonheur de mon feu :
Cependant il me l'ôte, & par cette pratique,
Plus mon amour eſt ſu, plus ma honte eſt publique.

CELIDAN.

Après ſa trahiſon vois ma fidélité ;
Il t'enlève un objet que je t'avais quitté.
Ta Doris fut toujours la reine de mon ame ;
J'ai toujours eu pour elle une ſecrète flamme,
Sans jamais témoigner que j'en étais pris,
Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix.
Mais je te l'ai quittée, & non pas à Florange.
Quand je t'aurai vengé, comme lui je me venge ;
Et lui ferai ſavoir, que, juſqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moi donc à ce point ta contrainte eſt venue.
Que je te veux de mal de cette retenue !
Eſt-ce ainſi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offenſait eſt demeuré couvert ;
Et, ſi cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai ſu pour ton reſpect l'empêcher de paraître.

ALCIDON.

Hélas ! tu m'as perdu, me voulant obliger,
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager.
Je ſouffre maintenant la honte de ſa perte,

Et j'aurais eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée ; & réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, dieux tout-puissans, que Philiste se change,
Et l'inspirant bientôt de rompre avec Florange,
Donnez-moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sais pour un ami contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrions dédire :
Doris sur ton esprit reprendrait son empire.
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquais, grands dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CELIDAN.

Un ami tel que toi m'est plus que cent maîtresses ;
Il n'y va pas de tant : résolvons seulement
Du jour & des moyens de cet enlévement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune résistance.
La beauté dont mon traître adore les attraits,
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais ;
J'en ai su de lui-même ouvrir la fausse porte ;
Etant seule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir, le plus tôt vaut le mieux ;
Et surtout déguisés dérobons à ses yeux,
Et de nous, & du coup l'entière connaissance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois est en notre puissance,

Crois que c'eſt un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faiſant ton parti le plus fort.
Mais pour la ſûreté d'une telle entrepriſe,
Auſſi-tôt que chez moi nous pourrons l'avoir miſe,
Retournons ſur nos pas, & ſoudain effaçons
Ce que pourrait l'abſence engendrer de ſoupçons.

ALCIDON.

Ton ſalutaire avis eſt la même prudence,
Et déjà ſe prépare une froide impudence,
A m'informer demain, avec étonnement,
De l'heure & de l'auteur de cet enlévement.

CELIDAN.

Adieu, j'y vais mettre ordre.

ALCIDON.

Eſtime qu'en revanche,
Je n'ai goutte de ſang pour toi que je n'épanche.

SCENE II.

ALCIDON *ſeul.*

BONS dieux! que d'innocence & de ſimplicité!
Ou pour la mieux nommer, que de ſtupidité,
Dont le manque de ſens ſe cache & ſe déguiſe
Sous le front ſpécieux d'une ſotte franchiſe!
Que Célidan eſt bon! que j'aime ſa candeur!
Et que ſon peu d'adreſſe oblige mon ardeur!
Oh, qu'il n'eſt pas de ceux dont l'eſprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode,

Et qui nous font ſouvent cent proteſtations,
Et contre les effets ont mille inventions !
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue,
Et l'attente déjà de me ſervir le tue.
J'admire cependant par quel ſecret reſſort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un ami nomme, ou tient ſa maîtreſſe,
Eſt l'objet qui tous deux au fond du cœur nous bleſſe,
Et qu'ayant comme moi caché ſa paſſion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puiſqu'il met pour autrui ſon bonheur en arrière,
Et pour moi . . .

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

JE t'y prends, rêveur.

ALCIDON.

Oui, par derrière,
C'eſt d'ordinaire ainſi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin ſi profond,
Que j'excuſe aiſément ta réponſe un peu crue.
Mais que fais-tu ſi triſte au milieu d'une rue ?
Quelque penſer fâcheux te ſervait d'entretien ?

ALCIDON.

Je rêvais que le monde en l'ame ne vaut rien,

Du moins pour la plupart, que le ſiècle où nous ſommes,
A bien diſſimuler met la vertu des hommes;
Qu'à peine quatre mots ſe peuvent échapper,
Sans quelque double ſens afin de vous tromper;
Et que ſouvent de bouche un deſſein ſe propoſe,
Cependant que l'eſprit ſonge à toute autre choſe.

PHILISTE.

Et cela t'affligeait? Laiſſons courir le tems,
Et, malgré ſes abus, vivons toujours contens.
Le monde eſt un chaos, & ſon déſordre excède
Tout ce qu'on y voudrait apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher ami, que ſur nos actions;
Auſſi-bien s'offenſer de ſes corruptions,
A des gens comme nous ce n'eſt qu'une folie.
Mais pour te retirer de la mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'aſſurer aux ſermens,
Dans trois jours au plus tard, par un bonheur étrange,
Clarice eſt à Philiſte.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque ſoupçon frivole en ce point te déçoit;
J'aurai perdu la vie avant que cela ſoit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaiſe grace:.
Philiſte, vois-tu bien, je ſais ce qui ſe paſſe.

PHILISTE.

Ma mère en a reçu, de vrai, quelque propos,
Et voulut hier au ſoir m'en toucher quelques mots;

Les femmes de ſon âge ont ce mal ordinaire
De régler ſur les biens une pareille affaire;
Un ſi honteux motif leur fait tout décider;
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais, comme ſon éclat n'éblouit point mon ame,
Que je vois d'un autre œil ton mérite & ta flamme,
Je lui fis bien ſavoir que mon conſentement
Ne dépendrait jamais de ſon aveuglement;
Et que, juſqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrais la foi que je t'avais donnée.
Ma ſœur accortement feignait de l'écouter;
Non pas que ſon amour n'osât lui réſiſter,
Mais elle voulait bien qu'un peu de jalouſie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaiſie,
Ce petit aiguillon, quelquefois en paſſant,
Réveille puiſſamment un amour languiſſant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule.
Soit que ta ſœur l'accepte, ou qu'elle diſſimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes ſentimens ne ſaurait approcher,
Comme alors qu'au théatre on nous fait voir Mélite,
Le diſcours de Cloris quand Philandre la quitte;
Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta ſœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contr'elle? En cet indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit, & me venge;
Et ce ſexe imparfait, de ſoi-même ennemi,
Ne poſſéda jamais la raiſon qu'à demi.
J'aurais tort de vouloir qu'elle en eût davantage;

Sa faibleſſe la force à devenir volage.
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi ;
Et mon courroux entier ſe réſerve pour toi :
Toi qui trahis ma flamme après l'avoir fait naître,
Toi qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leur excès
Par ce damnable appas d'un facile ſuccès.
Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe,
Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtreſſe ;
Et ton perfide cœur maſqué juſqu'à ce jour,
Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour !

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipés par des effets contraires,
Nous renouerons bientôt une amitié de frères.
Puiſſe deſſus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colère des cieux,
Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie !
A cauſe de ſon bien ma mère en meurt d'envie,
Mais malgré...

ALCIDON.

Laiſſe-là ces propos ſuperflus ;
Ces proteſtations ne m'éblouiſſent plus ;
Et ma ſimplicité, laſſe d'être dupée,
N'admet plus de raiſon qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Etrange impreſſion d'une jalouſe erreur,
Dont ton eſprit atteint ne ſuit que ſa fureur !
Hé bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne ;
Ce courroux inſenſé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par-là, pouſſe ; mais n'attend pas

Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire,
Je le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toujours à ces défis j'ai couru ſans effroi ;
Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON.

Voilà bien déguiſer un manque de courage.

PHILISTE.

C'eſt preſſer un peu trop, qu'aller juſqu'à l'outrage.
On n'a point encor vu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout ſujet de colère ;
Et, quoi que de ma ſœur ait réſolu ma mère,
Dût mon peu de reſpect irriter tous les dieux,
J'affronterai Géron & Florange à ſes yeux.
Mais, après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être ſaurons-nous appaiſer autrement
Les obſtinations de ton emportement.

ALCIDON *ſeul.*

Je crains ſon amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chaſſer Florange de ma place.
Mon prétexte eſt perdu, s'il ne quitte ces ſoins.
Dieux, qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins !

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE meure, mon enfant, ſi tu n'es admirable!
Et ta dextérité me ſemble incomparable ;
Tu mérites de vivre après un ſi bon tour.

DORIS.

Croyez-moi qu'Alcidon n'en ſait guère en amour
Vous n'euſſiez pu m'entendre, & vous garder de rire.
Je me tuais moi-même à tous coups de lui dire,
Que mon ame pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui reſſemble en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche ;
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il eſt donc une ſouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés :
Peut-être y mêlais-tu quelques obſcurités ?

DORIS.

Pas une ; en mots exprès je lui rendais ſon change,
Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange ! & comment en oſais-tu parler ?

DORIS.

Je ne me trouvais pas d'humeur à rien céler ;
Mais nous nous sûmes lors jeter ſur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop. C'eſt ainſi qu'il faut, quand on ſe moque,

Que le moqué toujours ſorte fort ſatisfait ;
Ce n'eſt plus autrement qu'un plaiſir imparfait,
Qui ſouvent malgré nous ſe termine en querelle.

DORIS.

Je lui prépare encor une ruſe nouvelle,
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais, pour en dire trop, tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoi que l'on ſe propoſe,
Aſſez ſouvent l'iſſue...

DORIS.

On vous veut quelque choſe,
Madame, je vous laiſſe.

CHRYSANTE.

Oui, va-t-en ; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

JE devine à-peu-près le ſujet qui t'amène ;
Mais, ſans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte ſi fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai ſu gagner ſon eſprit qu'à demi.
Encor une remiſe, & tandis que Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change ;
Moi-même j'ai tant fait que ma fille aujourd'hui,
Le croirais-tu, Géron ? a de l'amour pour lui.

GERON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra conſentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour ſon contentement.
Quel plaiſir aura-t-il auprès de ſa maîtreſſe,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudeſſe,
Si ſa mauvaiſe humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller ?

GERON.

Madame, il ne faut point tant de diſcours frivoles.
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir.
Si monſieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'apperçois venir.

GERON.

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira ſa mère.

CHRYSANTE.

Sauve-toi, ſes regards ne ſont que de colère.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, LYCAS, GERON.

PHILISTE.

TE voilà donc ici, peſte du bien public,
Qui réduis les amours en un ſale trafic.
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames.
Ce n'eſt pas où je ſuis que l'on ſurprend des femmes.

GERON.

Vous me prenez à tort pour quelque ſuborneur;
Je ne ſortis jamais des termes de l'honneur;
Et madame elle-même a choiſi cette voie.

PHILISTE *lui donnant des coups de plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celui qui t'envoie,
Ceux-ci ſeront pour toi.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

MON fils, qu'avez-vous fait ?

PHILISTE.

J'ai mis, graces aux dieux, ma promeſſe en effet.

CHRYSANTE.

Ainſi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne;
Mais ſi jamais je trouve ici ce couretier,
Je lui ſaurai, madame, apprendre ſon métier.

CHRISANTE.

Il vient ſous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe;
C'eſt un fou s'il me voit ſans regagner la porte;
Autrement, il ſaura ce que pèſent mes coups.

CHRISANTE.

Eſt-ce là le reſpect que j'attendais de vous ?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache;
Pourvu que mon honneur ne ſouffre aucune tache,
Je ſuis prêt d'expier avec mille tourmens,
Ce que je mets d'obſtacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raiſon règle votre courage ;
Conſidérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui ſe traite apporte à votre ſœur.
Le bien eſt en ce ſiècle une grande douceur.
Etant riche on eſt tout ; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, & ne croit pas qu'il l'aime.
Quoi, voulez-vous forcer ſon inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection.
Je ſuis de ſes amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle ſe contraignait ſeulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor ſe contraindre pour moi.

CHRISANTE.

Et pourquoi lui preſcrire une ſi dure loi?

PHILISTE.

Puiſqu'elle ma trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de ſa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne auſſi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéiſſance.

PHILISTE.

Sa promeſſe me donne une entière puiſſance.

CHRYSANTE.

Sa promeſſe, ſans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foi qu'elle a fait engager ?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle ſa promeſſe.

PHILISTE.

Il faudrait donc, comme elle, avoir l'ame traîtreſſe.
Lycas, cours chez Florange, & dis-lui de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent eſprit ?

PHILISTE.

Que s'il ne ſe départ
D'une place chez nous par ſurpriſe occupée,
Je ne le trouve point ſans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attends un peu, mon fils...

PHILISTE *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

SCENE VIII.

CHRYSANTE *ſeule.*

DIEUX ! que cet emporté me donne de tourment !
Que je te plains, ma fille ! Hélas ! pour ta misère,
Les deſtins ennemis t'ont fait naître ce frère ;
Déplorable, le ciel te veut favoriſer
D'une bonne fortune, & tu n'en peux uſer.
Rejoignons toutes deux ce naturel ſauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir ſon courage.

SCENE IX.

CLARICE *dans ſon jardin.*

CHERS confidens de mes deſirs,
Beau lieu, ſecrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'eſt plus avec des ſoupirs
Que je viens abuſer de votre ſolitude :
Mes tourmens ſont paſſés,
Mes vœux ſont exaucés,
L'aiſe à mes maux ſuccède ;
Mon ſort en ma faveur change ſa dure loi,
Et pour dire en un mot, le bien que je poſsède,
Mon Philiſte eſt à moi
En vain nos inégalités
M'avaient avantagée à mon déſavantage.
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux ſous un même eſclavage.
L'aveugle outrecuidé,
Se croirait mal guidé
Par l'aveugle fortune;
Et ſon aveuglement par miracle fait voir,
Que quand il nous ſaiſit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.
Cher Philiſte, à préſent tes yeux
Que j'entendais ſi bien ſans les vouloir entendre,
Et tes propos myſtérieux,
Par leurs ruſés détours n'ont plus rien à m'apprendre.

Notre libre entretien
Ne diſſimule rien ;
Et ces reſpects farouches
N'exerçant plus ſur nous de ſecrètes rigueurs,
L'amour eſt maintenant le maître de nos bouches,
Ainſi que de nos cœurs.
Qu'il fait bon avoir enduré !
Que le plaiſir ſe goûte au ſortir des ſupplices !
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'eſt plus augmente nos délices !
Qu'un ſi doux ſouvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuſes tendreſſes !
Que mes malheurs finis auront de volupté !
Et que j'eſtimerai chèrement ces careſſes,
Qui m'auront tant coûté !
Mon heur me ſemble ſans pareil,
Depuis qu'en liberté mon amour m'en aſſure,
Je ne crois pas que le ſoleil . . .

SCENE X.

CELIDAN, ALCIDON, CLARICE, la nourrice.

CELIDAN *derrière le théatre.*

COCHER, attends-nous là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure ?

ALCIDON.

Il eſt tems d'avancer, baiſſons le tapabord ;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Au voleur, au ſecours.

LA NOURRICE.

Quoi ? des voleurs, madame ?

CLARICE.

Oui, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE *embraſſe les genoux de Clarice, & l'empêche de fuir.*

Ah ! de frayeur je pâme.

CLARICE.

Laiſſe-moi, miſérable.

CELIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE *à qui Célidan met la main ſur la bouche.*

Aux vo...

CELIDAN *derrière le théatre.*

Touche, cocher,

SCENE XI.

LA NOURRICE *ſeule.*

SORTONS de pâmoiſon, reprenons la parole;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connais rien, ou j'ai bien pris mon tems;
Ils n'en ſeront pas tous également contens;
Et Philiſte demain, cette nouvelle ſue,
Sera de belle humeur, ou je ſuis fort déçue.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en sûreté
Je faſſe aller après par un autre côté.
A préſent il eſt tems que ma voix s'évertue:
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tue,
On enlève madame, amis, ſecourez-nous:
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraſte, Polymas, Liſtor.

SCENE XII.

La nourrice, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

POLYMAS.

QU'AS-TU, nourrice ?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait ?

LA NOURRICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment, ravi Clarice ?

LA NOURRICE.

Oui. Suivez promptement.
Bons dieux ! que j'ai reçu de coups en un moment !

DORASTE.

Suivons-les, mais dis-nous la route qu'ils ont priſe.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par-là. Le ciel vous favoriſe.
(*ſeule.*)
Oh, qu'ils en vont abattre ! Ils ſont morts, c'en eſt fait ;
Et leur ſang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourvu que le bonheur à leurs ſouhaits réponde,
Ils les rencontreront, s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant ſubornons quelques pleurs,
Qui ſervent de témoins à nos fauſſes douleurs.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

DES voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton rapport n'eſt fondé que ſur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en ſuis par mes yeux, hélas, que trop inſtruit.
Les cris de ſa nourrice en ſa maiſon déſerte,
M'ont trop ſuffiſamment aſſuré de ſa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverſe tout ce qui s'offre à ſes pas ;
Et ſur ceux qu'elle voit frappe ſans reconnaître.
A peine devant elle oſerait-on paraître ;
De furie elle écume, & fait ſans ceſſe un bruit
Que le déſeſpoir forme, & que la rage ſuit ;
Et, parmi ſes tranſports, ſon hurlement farouche
Ne laiſſe diſtinguer que Clarice en ſa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vu,
Ces mots ont éclaté d'un tranſport imprévu :

Va-lui dire qu'il perd ſa maîtreſſe & la nôtre.
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'allait traiter en auteur du forfait;
Mais ma fuite a rendu ſa fureur ſans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en ſoupçonne.

LYCAS.

Ses confuſes clameurs n'en accuſent perſonne,
Et même les voiſins n'en ſavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprends ſeulement ce qui peut m'affliger,
Traître ſans que je ſache où, pour mon allégeance,
Adreſſer ma pourſuite, & porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper; deſſus toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur.

SCENE II.

PHILISTE *ſeul.*

MALHEUR d'autant plus grand, que ſa ſource ignorée
Ne laiſſe aucun eſpoir à mon ame éplorée,
Ne laiſſe à ma douleur qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile aulieu d'un prompt ſecours.
Faible ſoulagement en un coup ſi funeſte;
Mais il faut s'en ſervir, puiſque ſeul il nous reſte.
Plains, Philiſte, plains-toi, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne ſont impuiſſans;
Fais qu'à force de cris pouſſés juſqu'en la nue,

Ton mal ſoit plus connu que ſa cauſe inconnue :
Fais que chacun le ſache, & que par tes clameurs,
Clarice, où qu'elle ſoit, apprenne que tu meurs.

Clarice, unique objet qui me tient en ſervage,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage ;
Vois, comme en te perdant, je vais perdre le jour,
Et par mon déſeſpoir juge de mon amour.
Hélas ! pour en juger, peut-être eſt-ce ta feinte
Qui me porte à deſſein cette cruelle atteinte ;
Et ton amour qui doute encor de mes ſermens,
Cherche à s'en aſſurer par mes reſſentimens.
Soupçonneuſe beauté, contente ton envie,
Et prends cette aſſurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers ſoupirs,
Reçois enſemble & perds l'effet de tes deſirs.
Alors ta flamme en vain pour Philiſte allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée ;
Et ſûre d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penſer flatteur me dérobe à moi-même !
Quel charme à mon trépas de penſer qu'elle m'aime !
Et dans mon déſeſpoir qu'il m'eſt doux d'eſpérer
Que ma mort à ſon tour la fera ſoupirer !

Simple, qu'eſpères-tu ? Sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire ;
Ton déplaiſir lui plaît, & tous autres tourmens
Lui ſembleraient pour toi de légers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle ſe pâme d'aiſe au récit de ta peine,
Et choiſit pour objet de ſon affection

Un amant plus ſortable à ſa condition.
Paupre déſeſpéré, que ta raiſon s'égare!
Et que tu traites mal une amitié ſi rare!
Après tant de ſermens de n'aimer rien que toi;
Tu la veux faire heureuſe aux dépens de ſa foi;
Tu veux ſeul avoir part à la douleur commune;
Tu veux ſeul te charger de toute l'infortune,
Comme ſi tu pouvais en croiſſant tes malheurs,
Diminuer les ſiens, & l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiſte, un raviſſeur infame
A mis en ſon pouvoir la reine de ton ame,
Et peut-être déjà en corſaire effronté
Triomphe inſolemment de ſa fidélité.
Qu'à ce triſte penſer ma vigueur diminue!
Mais voici de ſes gens.

SCENE III.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

QU'EST-ELLE devenue?
Amis, le ſavez-vous? N'avez-vous rien trouvé
Qui nous puiſſe éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, monſieur, une vaine pourſuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vu des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pu voir les traces de leurs pas,
Des brigans ou de nous vous sauriez le trépas;
Mais, hélas! quelque soin & quelque diligence...

PHILISTE.

Ce sont là des effets de votre intelligence,
Traîtres, ces feints hélas ne sauraient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, monsieur, de quoi nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrète.
(*mettant l'épée à la main.*)
Mais voici... vous fuyez! Vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.
(*Philiste poursuit Doraste, Polymas & Listor.*)

DORASTE *rentrant avec ses compagnons, pendant que Philiste les cherche derrière le théatre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage;
Mais plutôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, & s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE *l'épée à la main, & seul.*

Qui les ôte à ma juste colère?

Venez de vos forfaits recevoir le ſalaire,
Infames ſcélérats, venez, qu'eſpérez-vous ?
Votre fuite ne peut vous ſauver de mes coups.

SCENE IV.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *mettant l'épée à la main.*

PHILISTE, à la bonne heure, un miracle viſible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus ſenſible,
Puiſqu'ainſi tu m'attends les armes à la main.
J'admire avec plaiſir ce changement ſoudain,
Et vais...

CELIDAN *arrêtant Alcidon.*

Ne penſe pas ainſi...

ALCIDON.

Laiſſe nous faire;
C'eſt en homme de cœur qu'il me va ſatisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieu ! ce comble manquait à mon affliction.
Que j'éprouve en mon ſort une rigueur cruelle !
Ma maîtreſſe perdue, un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtreſſe perdue !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien ſavoir, va le conter ailleurs ;
Je ne prends point de part aux intérêts d'un traître;
Et puiſqu'il eſt ainſi, le ciel fait bien connaître
Que ſon juſte courroux a ſoin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaiſir, Alcidon, prens-tu de m'outrager ?
Mon amitié ſe laſſe, & ma fureur m'emporte;
Mon ame, pour ſortir, ne cherche qu'une porte.
Ne me preſſe donc plus dans un tel déſeſpoir,
J'ai déjà fait pour toi par-delà mon devoir.
Te peux-tu plaindre encor de ta place uſurpée ?
J'ai renvoyé Géron à coups de plats d'épée ;
J'ai menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avaient ſu cauſer ces violens tranſports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers une offenſe reçue
Ne ſe contente point d'une ſi lâche iſſue ;
Va m'attendre . .

CELIDAN *à Alcidon.*

Arrêtez je ne permettrai pas
Qu'un ſi funeſte mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous ſépare,
C'eſt montrer un eſprit lâche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu : nous nous pourrons trouver ;
Et, ſi le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai ſeul à ſeul dans peu de tes nouvelles.
Mon honneur ſouffrirait des taches éternelles,
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE V.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

MON cœur à ſes douleurs s'attendrit de pitié ;
Il montre une franchiſe ici trop naturelle,
Pour ne te pas ôter tout ſujet de querelle.
L'affaire ſe traitait ſans doute à ſon inſu,
Et quelque faux ſoupçon en ce point t'a déçu.
Va retrouver Doris, & rendons lui Clarice.

ALCIDON.

Tu te laiſſe donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége qu'il dreſſe afin de mieux duper ?

CELIDAN.

Romprait-il ces accords à deſſein de tromper?
Que vois-tu là qui ſente une ſupercherie?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de ſa poltronnerie,
Qu'un lâche déſaveu de cette trahiſon,
De peur d'être obligé de m'en faire raiſon.
Je l'en preſſai dès hier, mais ſon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce ruſé témoignage,
Par où, m'éblouiſſant, il put un de ces jours
Renouer ſourdement ces muettes amours.
Il en donne en ſecret des avis à Florange.
Tu ne le connais pas, c'eſt un eſprit étrange.

CELIDAN.

Quelqu'étrange qu'il ſoit, ſi tu prends bien ton tems,

Malgré

Malgré lui tes deſirs ſe trouveront contens.
Ses offres acceptés, que rien ne ſe diffère ;
Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre eſt infaillible à procurer mon bien ;
Mais ton contentement m'eſt plus cher que le mien.
Long-tems à mon ſujet tes paſſions contraintes
On ſouffert & caché leurs plus vives atteintes :
Il me faut à mon tour en faire autant pour toi :
Hier devant tous les dieux je t'en donnai ma foi,
Et pour la maintenir tout me ſera poſſible ;

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me ſerait trop ſenſible ;
Et je m'en haïrais, ſi j'avais conſenti
Que mon hymen laiſsât Alcidon ſans parti.

ALCIDON.

Hé bien, pour t'arracher ce ſcrupule de l'ame,
Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme,
J'épouſerai Clarice. Ainſi puiſque mon ſort
Veut qu'à mes amitiés je faſſe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouſe la maîtreſſe,
C'eſt là que par devoir il faut que je m'adreſſe.
Philiſte m'eſt parjure, & moi ton obligé :
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce ſerait me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris !

ALCIDON.

C'eſt faire mon devoir, te quittant ma Doris,

Et me venger d'un traître, épouſant ſa Clarice.
Mes diſcours, ni mon cœur, n'ont aucun artifice.
Je vais pour confirmer tout ce que je t'ai dit,
Employer vers Doris mon reſte de crédit ;
Si je la puis gagner, je te répons du frère ;
Trop heureux à ce prix d'appaiſer ma colère.

CELIDAN.

C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement ?
Vois ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON

L'affaire à mon avis deviendrait plus aiſée,
Si Clarice apprenait une mort ſuppoſée...

CELIDAN.

De qui ? de ſon amant ? Va, tien pour aſſuré,
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura ſu la nouvelle funeſte,
Nous aurons moins de peine à la réſoudre au reſte.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont tôt ſéchés,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchés.

SCENE VI.

CELIDAN *ſeul.*

IL me cède à mon gré Doris de bon courage;
Et ce nouveau deſſein d'un autre mariage,
Pour être fait ſur l'heure, & tout nonchalamment,
Eſt conduit, ce me ſemble, aſſez accortement.
Qu'il en ſait de moyens! qu'il a ſes raiſons prêtes!
Et qu'il trouve à l'inſtant de prétextes honnêtes
Pour ne point rapprocher de ſon premier amour!
Plus j'y porte la vue, & moins j'y vois de jour.
M'aurait-il bien caché le fond de ſa penſée?
Oui, ſans doute Clarice a ſon ame bleſſée,
Il ſe venge en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le ſatisfait.
Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je jouerai à ce compte un joli perſonnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruſe en vain,
Tandis que le ſuccès eſt encor en ma main.
Si mon ſoupçon eſt vrai, je lui ferai connaître
Que je ne ſuis pas homme à ſeconder un traître.
Ce n'eſt point avec moi qu'il faut faire le fin;
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne voulait que moi pour lui ſervir d'eſcorte,
Et, ſi je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte;
Nous étions attendus, on ſecondait nos coups:
La nourrice parut en même tems que nous,
Et ſe pâma ſoudain avec tant de juſteſſe,

Que cette pamoiſon nous livra ſa maîtreſſe.
Qui lui pourrait un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés.

SCENE VII.

CELIDAN, la nourrice

LA NOURRICE *ſe croyant ſeule.*

AH!

CELIDAN.

J'entends des ſoupirs.

LA NOURRICE.

Deſtins!

CELIDAN.

C'eſt la nourrice;
Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moi Clarice.

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, nourrice, à t'affliger ſi fort?
Quel funeſte accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'eſt donc toi qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? Dis-moi, qu'en as-tu fait?

CELIDAN.

Ta douleur ſans raiſon m'impute ce forfait ;
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtreſſe ?

LA NOURRICE.

Oui, je te la demande, ame double & traîtreſſe.

CELIDAN.

Je n'ai point eu de part à cet enlévement ;
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un viſage ſi triſte,
Elle eſt en bonne main.

LA NOURRICE

De qui ?

CELIDAN.

De ſon Philiſte.

LA NOURRICE.

Le cœur me le diſait que ce ruſé flatteur
Devait être du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice était fort néceſſaire.

LA NOURRICE.

Quoi ? l'a-t-il délivrée ?

CELIDAN.

Oui.

LA NOURRICE.

Bons dieux !

CELIDAN.

Sa valeur,
Ote enſemble la vie, & Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN

L'autre ayant pris la fuite,
Philiſte a négligé d'en faire la pourſuite.

LA NOURRICE.

Leur carroſſe roulant, comme il eſt avenu....

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verſer leur carroſſe, & les jeta par terre;
Et Philiſte eut tant d'heur que de les rencontrer,
Comme eux & ta maîtreſſe étaient prets d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuſe nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie?

CELIDAN.

C'eſt.. Je l'aurais nommé mille fois en un jour,
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour!
C'eſt un des bons amis que Philiſte eût au monde.
Rève un peu comme moi, nourrice & me ſeconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adreſſe.

CELIDAN.

Il ſe termine en don.
C'eſt... j'y ſuis, peu s'en faut. Attends, c'eſt..

LA NOURRICE.

Alcidon?

CELIDAN.

T'y voilà juſtement.

LA NOURRICE.

Eſt-ce lui? Quel dommage,

Qu'un brave Gentilhomme à la fleur de ſon âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et graces aux bons dieux ſon deſſein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma ſon complice?

CELIDAN.

C'eſt là le pis pour toi.

LA NOURRICE.

Pour moi!

CELIDAN.

Pour toi, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traître!

CELIDAN.

Sans doute il te voulait du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourrait-il faire?

CELIDAN.

Oui, ſon rapport fatal...

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet ce rapport n'eſt qu'une calomnie.
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton ſu
Ce malheureux deſſein avait été conçu;
Et que pour empêcher la fuite de Clarice,
Ta feinte pamoiſon lui fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet impoſteur ſe ſert!
Non, monſieur, à préſent il faut que je le die:

Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimait Clarice, & brûlant de ce feu,
Il n'amuſait Doris que pour couvrir ſon jeu;
Depuis près de ſix mois il a tâché ſans ceſſe
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtreſſe;
Il n'a rien épargné qui fût en ſon pouvoir;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ſes dons n'avaient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous ſavez le ſurplus, vous voyez ſon effort
A ſe venger de moi pour le moins en ſa mort;
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidelle.
Mais, monſieur, le croit-on?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit eſt qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las! que me dites-vous?

CELIDAN.

Ta maîtreſſe en colère
Jure que tes forfaits recevront leur ſalaire;
Sur-tout elle s'aigrit contre ta pamoiſon.
Si tu veux éviter un infame priſon,
N'attends pas ſon retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite,
Si mon ſalut dépend d'une ſoudaine fuite?
Et mon eſprit confus ne ſait où l'adreſſer!

CELIDAN.

J'ai pitié des malheurs qui te viennent preſſer.

Nourrice, fais chez moi, ſi tu veux, ta retraite;
Autant qu'en lieu du monde elle y ſera ſecrète.

LA NOURRICE.

Oſerais-je eſpérer que la compaſſion ...

CELIDAN.

Je prends ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de tems; être ici davantage
Ne pourrait à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te ſuivrai de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je ſaurai m'employer pour ton bien:
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ſerez, monſieur, comme un dieu tutélaire.

CELIDAN.

Trève pour le préſent de ces remerciemens:
Va, tu n'as pas loiſir de tant de complimens.

SCENE VIII.

CELIDAN. *ſeul.*

VOILA mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aiſément l'a dupée;
Je la croyais plus fine, & n'euſſe pas penſé
Qu'un diſcours ſur le champ par haſard commencé,
Dont la ſuite non plus n'allait qu'à l'aventure,
Pût donner à ſon ame une telle torture,
La jeter en déſordre, & brouiller ſes reſſorts;
Mais la raiſon le veut, c'eſt l'effet des remords.

Le cuiſant ſouvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons la cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignions rien de ſa ſubtilité.
Après nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire,
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire;
Et que depuis qu'on joue à ſurprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur & demi.

SCENE IX.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'EST donc pour un ami que tu veux que mon ame
Allume à ta prière une nouvelle flamme?

ALCIDON.

Oui; de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer;
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'eſt un aveu bien clair pour des feintes paſſées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toi
D'être diſſimulée, & de manquer de foi;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moi, que je ſais bien le rendre.

Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit ;
Et c'eſt à ce deſſein que ta fauſſe colère
Abuſe inſolemment de l'eſprit de mon frère ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes reſſentimens,
Apporte ſeul du trouble à tes contentemens ;
Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change,
Qui t'a fait ſans raiſon me préférer Florange,
Je n'oſe plus t'offrir un ſervice odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,
Puiſque tu reconnais ma véritable haine,
De moi ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'eſt trop manquer de ſens ; je te prie, eſt-ce à toi,
A l'objet de ma haine, à diſpoſer de moi ?

ALCIDON.

Non, mais puiſque je vois à mon peu de mérite
De ta poſſeſſion l'eſpérance interdite,
Je ſentirais mon mal puiſſamment ſoulagé,
Si du moins un ami m'en était obligé.
Ce cavalier, au reſte, a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'eſprit, riche, adroit, valeureux,
Et ſurtout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaiſe ;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaiſe,
C'eſt qu'il eſt ton ami ; cette ſeule raiſon
Me le ferait haïr, ſi j'en ſavais le nom.

ALCIDON.

Donc, pour le bien ſervir il faut ici le taire !

DORIS.

Et de plus lui donner cet avis ſalutaire,
Que s'il eſt vrai qu'il m'aime, & qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne ſois point nommé;
Qu'il n'eſpère autrement de réponſe que triſte.
J'ai dépit que le ſang me lie avec Philiſte,
Et qu'ainſi malgré moi j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu ſeras quelque jour d'un eſprit plus remis.
Adieu, quoi qu'il en ſoit, ſouviens-toi, dédaigneuſe,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuſe.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE X.

DORIS *ſeule*

QU'AUX filles comme moi le ſort eſt inhumain !
Que leur condition ſe trouve déplorable !
Une mère aveuglée, un frère inexorable,
Chacun de ſon côté prennent ſur mon devoir
Et ſur mes volontés un abſolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à ſuivre ſon caprice ;
L'un a ſes amitiés, l'autre a ſon avarice.
Ma mère veut Florange, & mon frère Alcidon.
Dans leurs diviſions mon cœur à l'abandon

N'attend que leur accord pour ſouffrir & pour feindre.
Je n'oſe qu'eſpérer, & je ne ſais que craindre;
Ou plutôt je crains tout, & je n'eſpère rien.
Je n'oſe fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure ſujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix ſe dénie!
On ne laiſſe à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.
Cependant il y va du reſte de ma vie,
Et je n'oſe écouter tant ſoit peu mon envie;
Il faut que mes deſirs, toujours indifférens,
Aillent ſans réſiſtance au gré de mes parens,
Qui m'appretent peut-être un brutal, un ſauvage;
Et puis cela s'appelle une fille bien ſage.
Ciel, qui vois ma misère, & qui fais les heureux,
Prends pitié d'un devoir qui m'eſt ſi rigoureux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.

N'ESPÉREZ pas, madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice;
Je chéris l'un & l'autre, & crois qu'il m'eſt permis
De conſerver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui raviſſait l'ame;
Et l'autre l'aſſiſta par importunité:
C'eſt ce que vous ſaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puiſque vous le voulez, monſieur, je ſuis contente,
De voir qu'un bon ſuccès a trompé leur attente,
Et me réſolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur le triſte ſouvenir,
J'eſtime que la perte en ſera plus aiſée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont cauſée.
C'eſt aſſez que je ſais qu'à votre heureux ſecours
Je dois tout le bonheur du reſte de mes jours:
Philiſte autant que moi vous en eſt redevable;
S'il a ſu mon malheur, il eſt inconſolable;
Et dans ſon déſeſpoir ſans doute qu'aujourd'hui

Vous lui rendrez la vie en me rendant à lui.
Diſpoſez du pouvoir & de l'un & de l'autre:
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au vôtre ;
Et ſouffrez cependant qu'on le puiſſe avertir
Que nos maux en plaiſirs ſe doivent convertir.
La douleur trop long-tems règne ſur ſon courage.

CELIDAN.

C'eſt à moi qu'appartient l'honneur de ce meſſage.
Mon ſecours ſans cela, comme de nul effet.
Ne vous aurait rendu qu'un ſervice imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'eſt tout de nouveau prendre une peine exceſſive;
Et l'obligation que j'en vais vous avoir,
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainſi dorénavant, quelque eſpoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CELIDAN.

En quoi que mon ſervice oblige votre amour,
Vos ſeuls remerciemens me mettent à retour.

SCENE II.

CELIDAN *ſeul.*

QU'ALCIDON maintenant ſoit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de ſon parti ſa traîtreſſe nourrice,
Que d'un ami trop ſimple il faſſe un raviſſeur,
Qu'il querelle Philiſte & néglige ſa ſœur;
Enfin, qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuſe,
Je trouve mieux que lui mon compte dans ſa ruſe.
Son artifice m'aide, & ſuccède ſi bien,
Qu'il me donne Doris, & ne lui laiſſe rien.
Il ſemble n'enlever qu'à deſſein que je rende,
Et que Philiſte, après une faveur ſi grande,
N'oſe me refuſer celle dont ſes tranſports
Et ſes faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'eſt toute acquiſe;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchiſe;
Il ſuffit que ta ruſe ait dégagé ſa foi:
Ceſſe tes complimens, je l'aurai bien ſans toi.
Mais pour voir ces effets, allons trouver le frère:
Notre heur s'accorde mal avecque ſa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en lui diſant le ſien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CELIDAN.

AH! je cherchais une heure avec toi d'entretien :
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune ?

CELIDAN.

Tout va le mieux du monde. Il ne ſe pouvait pas
Avec plus de ſuccès ſuppoſer un trépas ;
Clarice au déſeſpoir croit Philiſte ſans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup ?

CELIDAN.

Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jeté des injures en l'air ?

CELIDAN.

Cela s'en va ſans dire.

ALCIDON.

Ainſi rien ne l'appaiſe ?

CELIDAN.

Si je te diſais tout, tu mourrais de trop d'aiſe.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une ſi dure loi.

CELIDAN

Dans ce grand déſeſpoir elle parle de toi.

ALCIDON.

Elle parle de moi.

CELIDAN.

J'ai perdu ce que j'aime,
Dit-elle, *mais du moins ſi cet autre lui-même,*
Son fidèle Alcidon, m'en conſolait ici!

ALCIDON.

Tout de bon?

CELIDAN.

Son eſprit en paraît adouci.

ALCIDON.

Je ne me penſais pas ſi fort dans ſa mémoire.
Mais non, cela n'eſt point, tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti par curioſité.
Dérobons-nous ce ſoir pour lui rendre viſite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occaſion s'offre, on peut la diſpoſer;
Mais comme ſans deſſein...

CELIDAN.

J'entends. A t'épouſer.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ſa diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accès libre aux lieux de ſa priſon,
Que déjà quelque argent m'en a fait la raiſon;

Et que s'il en faut croire une juſte eſpérance,
Les piſtoles dans peu feront ſa délivrance,
Pourvu qu'un prompt hymen ſuccède à mes deſirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'aſſure de plaiſirs!
Une ſubtilité ſi dextrement tiſſue,
Ne peut jamais avoir qu'une admirable iſſue.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas ſurſeoir.

CELIDAN.

Ne diffère donc point. Je t'attends vers le ſoir.
N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.

SCENE IV.

ALCIDON *ſeul.*

O L'excellent ami! qu'il a l'eſprit docile!
Pouvais-je faire un choix plus commode pour moi?
Je trompe tout le monde avec ſa bonne foi;
Et quant à ſa Doris, ſi ſa pourſuite eſt vaine,
C'eſt de quoi maintenant je ne ſuis guère en peine;
Puiſque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige ſon feu.
Mais je ne ſonge pas que ma joie imprudente
Laiſſe en perplexité ma chère confidente;
Avant que de partir, il faudra ſur le tard
De nos heureux ſuccès lui faire quelque part.

SCENE V.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE ne le puis céler, bien que j'y compatiſſe,
Je trouve en ton malheur quelque peu de juſtice.
Le ciel venge ta ſœur : ton fol emportement
A rompu ſa fortune, & chaſſé ſon amant ;
Et tu vois auſſi-tôt la tienne renverſée,
Ta maîtreſſe par force en d'autres mains paſſée ;
Cependant Alcidon, que tu crois rappeller,
Toujours de plus en plus s'obſtine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'eſt à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaiſirs qu'il nous en faut attendre.
D'un ſi honteux affront le cuiſant ſouvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainſi mon mauvais ſort m'a bien ôté Clarice ;
Mais du reſte accuſez votre ſeule avarice.
Madame, nous perdons, par votre aveuglement,
Votre fils un ami, votre fille un amant.

DORIS.

Otez ce nom d'amant, le fard de ſon langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans ſon courage ;
Et nous étions tous deux ſemblales en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! Jeune diſſimulée,

Fallait-il donc ſouffrir d'en être cajolée ?

DORIS.

Il le fallait ſouffrir, ou vous déſobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous fallait un eſprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de ſilence,
Et du moins à ſes yeux cache ta violence.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

PHILISTE *à Célidan.*

HÉ bien, que dit, que fait notre amant irrité ?
Perſiſte-t-il encor dans ſa brutalité ?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le ſoin de tes querelles :
J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles.
Les raviſſeurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu ?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et, de grace, où voit-on le ſujet que j'adore ?
Dis-moi le lieu.

CELIDAN.

Le lieu ne ſe dit pas encore.

Celui qui te la rend te veut faire une loi....

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il diſpoſe de moi;
Mon poſſible eſt à lui.

CELIDAN.

Donc ſous cette promeſſe
Tu peux dans ſon logis aller voir ta maîtreſſe,
Ambaſſadeur exprès....

(*Philiſte ſort avec précipitation.*)

SCENE VII.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

SON feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui ſans vous dire adieu, vers ſon objet l'emporte.

CELIDAN.

C'eſt comme doit agir un véritable amour.
Un feu moindre eût ſouffert quelque plus long ſéjour;
Et nous voyons aſſez par cette expérience,
Que le ſien eſt égal à ſon impatience.
Mais puiſqu'ainſi le ciel rejoint ces deux amans,
Et que tout ſe diſpoſe à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oſerais-je, madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'eſt que flamme,

Un cœur ſur qui ſes yeux de tout tems abſolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ai cru par le paſſé qu'une ardeur mutuelle
Uniſſait les eſprits & d'Alcidon & d'elle,
Et qu'en ce cavalier ſon deſir arrêté
Prendrait tous autres vœux pour importunité.
Cette ſeule raiſon m'obligeant à me taire,
Je trahiſſais mon feu de peur de lui déplaire.
Mais aujourd'hui qu'un autre en ſa place reçu
Me fait voir clairement combien j'étais déçu,
Je ne condamne plus mon amour au ſilence,
J'en viens faire éclater toute la violence.
Souffrez que mes deſirs ſi long-tems retenus
Rendent à ſa beauté des vœux qui lui ſont dûs;
Et du moins, par pitié d'un ſi cruel martyre,
Permettez quelque eſpoir à ce cœur qui ſoupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris eſt un ſi grand bonheur,
Que je voudrais ſur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiſte,
Et comme ſon caprice à mes ſouhaits réſiſte.
Trop chaud ami qu'il eſt, il s'emporte à tous coups,
Pour un fourbe inſolent qui ſe moque de nous.
Honteuſe qu'il me force à manquer de promeſſe,
Je n'oſe vous donner une réponſe expreſſe,
Tant je crains de ſa part un déſordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tuez, madame, & cachez le couteau.
Sous ce détour diſcret un refus ſe colore.

CHRYSANTE.

Non, monſieur, croyez-moi, votre offre nous honore;

Auſſi dans le refus j'aurais peu de raiſon ;
Je connais votre bien, je ſais votre maiſon.
Votre père jadis, hélas que cette hiſtoire
Encor ſur mes vieux ans m'eſt douce en la mémoire !
Votre feu père, dis-je, eut de l'amour pour moi ;
J'étais ſon cher objet, & maintenant je voi,
Que comme par un droit ſucceſſif de famille,
L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimait, je l'aimais, & les ſeules rigueurs
De ſes cruels parens diviſèrent nos cœurs.
On l'éloigna de moi par ce maudit uſage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage ;
Et ſon père jamais ne ſouffrit ſon retour,
Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon amour.
En vain à cet hymen j'oppoſai ma conſtance,
La volonté des miens vainquit ma réſiſtance :
Mais je reviens à vous, en qui je vois portraits
De ſes perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter déſormais toute crainte,
Que deſſous mes diſcours ſe cache aucune feinte,
Allons trouver Philiſte, & vous verrez alors
Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CELIDAN.

Si de ce cher objet j'avais même aſſurance,
Rien ne pourrait jamais troubler mon eſpérance.

DORIS.

Je ne ſais qu'obéir, & n'ai point de vouloir.

CELIDAN.

Employer contre vous un abſolu pouvoir !
Ma flamme d'y penſer ſe tiendrait criminelle.

CHRYSANTE.

Je connais bien ma fille, & je vous réponds d'elle.
Dépêchons ſeulement d'aller vers ces amans.

CELIDAN.

Allons. Mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VIII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

MA douleur qui s'obſtine à combattre ma joie,
Pouſſe encor des ſoupirs, bien que je vous revoie;
Et l'excès des plaiſirs qui me viennent charmer,
Mêle dans ces douceurs je ne ſais quoi d'amer.
Mon ame en eſt enſemble, & ravie, & confuſe.
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuſe;
Et votre liberté me reproche aujourd'hui
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aiſe, & m'accable de honte;
Celui qui vous la rend en m'obligeant m'affronte,
Un coup ſi glorieux n'appartenait qu'à moi.

CLARICE.

Vois-tu dans mon eſprit des doutes de ta foi?
Y vois-tu des ſoupçons qui bleſſent ton courage,
Et diſpoſent ta bouche à ce fâcheux langage?
Ton amour & tes ſoins trompés par mon malheur,
Ma priſon inconnue a bravé ta valeur.
Que t'importe à préſent qu'un autre m'en délivre?

Puiſque c'eſt pour toi ſeul que Clarice veut vivre;
Et que d'un tel orage, en bonace réduit,
Célidan a la peine, & Philiſte le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'affiige,
C'eſt la reconnaiſſance où l'honneur vous oblige;
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre ame un peu de ſouvenir.
La mienne en eſt jalouſe, & trouve ce partage,
Quelqu'inégal qu'il ſoit, à mon déſavantage;
Je ne puis le ſouffrir. Nos penſers à tous deux
Ne devraient, à mon gré, parler que de nos feux.
Tout autre objet que moi dans votre eſprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce compte, eſt un peu tyrannique.
Penſes-tu que je veuille un amant ſi jaloux?

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous.
Mon eſprit amoureux, qui vous tient pour ſa reine,
Fait de vos actions ſa règle ſouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jalouſe, afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoi! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en viſite
J'entretins quelque tems Belinde & Chryſolite?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moi donc cet excès à mon tour;

Eſt-il rien de plus juſte ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu ſeras fort traitable,
Et n'es pas mal adroit dans ces doux entretiens,
D'accuſer mes défauts pour excuſer les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paraître
Que tu crois que l'hymen t'ait déjà rendu maître,
Puiſque laiſſant les vœux & les ſoumiſſions,
Tu me dis ſeulement mes imperfections.
Philiſte, c'eſt douter trop peu de ta puiſſance,
Et prendre, avant le tems, un peu trop de licence.
Nous avions notre hymen à demain arrêté;
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne crois pas qu'il s'achève.

PHILISTE.

Mais ſi durant ce tems quelqu'autre vous enlève,
Avez-vous ſûreté que pour votre ſecours
Le même Célidan ſe rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut ſavoir de lui s'il prendrait cette peine.
Vois ta mère & ta ſœur que vers nous il amène.
Sa réponſe rendra nos débats terminés.

PHILISTE.

Ah, mère, ſœur, ami, que vous m'importunez!

SCENE IX.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE *à Clarice.*

JE viens, après mon fils, vous rendre une aſſurance
De la part que je prends en votre délivrance ;
Et mon cœur tout à vous ne ſaurait endurer
Que mes humbles devoirs oſent ſe différer.

CLARICE *à Chryſante.*

N'uſez point de ce mot vers celle dont l'envie
Eſt de vous obéir le reſte de ſa vie,
Que ſon retour rend moins à ſoi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'eſt à moi déſormais, entrant dans ſa famille,
A vous rendre un devoir de ſervante & de fille ;
Heureuſe mille fois, ſi le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuſer mes défauts,
Et ſi votre bonté d'un tel choix ſe contente.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Dans ce bien exceſſif qui paſſe mon attente,
Je ſoupçonne mes ſens d'une infidélité,
Tant ma raiſon s'oppoſe à ma crédulité.
Surpriſe que je ſuis d'une telle merveille,
Mon eſprit tout confus doute encor ſi je veille ;
Mon ame en eſt ravie, & ces raviſſemens
M'ôtent la liberté de tous remerciemens.

DORIS *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon aiſe m'enhardiſſe
A vous offrir, madame, un fidèle ſervice.

CLARICE *à Doris.*

Et moi, ſans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre & demande une amitié de ſœur.

PHILISTE *à Célidan.*

Toi, ſans qui mon malheur était inconſolable,
Ma douleur ſans eſpoir, ma perte irréparable,
Qui m'as ſeul obligé plus que tous mes amis,
Puiſque je te dois tout, que je t'ai tout promis,
Ceſſe de me tenir dedans l'incertitude;
Dis-moi par où je puis ſortir d'ingratitude;
Donne-moi le moyen, après un tel bienfait,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CELIDAN *à Philiſte.*

S'il eſt vrai que ta flamme, & celle de Clarice,
Doivent leur bonne iſſue à mon peu de ſervice,
Qu'un bon ſuccès par moi réponde à tous nos vœux,
J'oſe t'en demander un pareil à mes feux.

(*montrant Chryſante.*)

J'oſe te demander, ſous l'aveu de madame,
Ce digne & ſeul objet de ma ſecrète flamme,
Cette ſœur que j'adore, & qui pour faire un choix,
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE *à Célidan.*

Ta demande m'étonne enſemble, & m'embarraſſe.
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place;
Et tu ſais que ma foi la réſerve pour lui.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une ame ſi double.

PHILISTE *à Célidan.*

Mon eſprit diviſé de plus en plus ſe trouble;
Diſpenſe-moi, de grace, & ſonge qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour eſt grand, l'excuſe t'eſt ſenſible;
Mais je ne t'ai promis quo ce qui m'eſt poſſible;
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me ſais trop devoir.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

Ne te reſſouviens plus d'une vieille promeſſe;
Et juge, en regardant cette belle maîtreſſe,
Si celui qui pour toi l'ôte à ſon raviſſeur,
N'a pas bien mérité l'échange de ta ſœur.

CLARICE *à Chryſante.*

Je ne ſaurais ſouffrir qu'en ma préſence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie;
Et pour un tel ami lui voir ſi peu de foi,
Me ferait redouter qu'il en eût moins pour moi.
Mais Alcidon ſurvient, nous l'allons voir lui-même
Contre un rival & vous diſputer ce qu'il aime.

SCENE X.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CLARICE *à Alcidon.*

MON abord t'a ſurpris, tu changes de couleur;
Tu me croyais ſans doute encor dans le malheur:
Voici qui m'en délivre; & n'était que Philiſte
A ſes nouveaux deſſeins en ta faveur réſiſte,
Cet ami ſi parfait qu'entre tous tu chéris,
T'aurait pour récompenſe enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le déſordre éclatant qu'on voit ſur mon viſage,
N'eſt que l'effet trop prompt d'une ſoudaine rage.
Je forcène de voir que ſur votre retour
Ce traître aſſure ainſi ma perte & ſon amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des maîtreſſes?
Et mon honneur perdu te gagne leurs careſſes?

CELIDAN *à Alcidon.*

Quoi, j'ai ſu juſqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oſes couvrir de ces indignités!
Ceſſe de m'outrager; ou le reſpect des dames
N'eſt plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, & demeure aſſuré
Que je ſais maintenir ce que je t'ai juré;
Pour t'enlever ma ſœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON *à Philiſte.*

Non, non, il n'eſt plus tems de déguiſer ma flamme;

Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu,
Que ſi mon cœur brûlait, c'était d'un autre feu.
Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,
(*ſe montrant.*) (*montrant Célidan.*)
Voici l'auteur de coup, & voilà le complice.
(*à Philiſte.*)
Adieu. Ce mot lâché, je te ſuis en horreur.

SCENE DERNIÈRE.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiſte*

HÉ bien, rebelle, enfin ſortiras-tu d'erreur?

CELIDAN *à Philiſte*

Puiſque ſon déſeſpoir vous découvre un myſtère,
Que ma diſcrétion vous avait voulu taire,
C'eſt à moi de montrer quel était mon deſſein.
Il eſt vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main.
La peur que j'eus alors qu'après ma réſiſtance
Il ne trouvât ailleurs trop fidèle aſſiſtance...

PHILISTE *à Célidan.*

Quittons là ce diſcours, puiſqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention;
Et ta ſincérité ſe fait aſſez connaître.
Je m'obſtinais tantôt dans le parti d'un traître;
Mais au lieu d'affaiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.

Plains-moi

Plains-moi, plains mon malheur, plains mon trop de franchiſe,
Qu'un ami déloyal a tellement ſurpriſe ;
Vois par-là comme j'aime, & ne te ſouviens plus
Que j'ai voulu te faire un injuſte refus.
Fais, malgré mon erreur, que ton feu perſévère ;
Ne punis point la ſœur de la faute du frère ;
Et reçois de ma main celle que ton deſir,
Avant mon imprudence, avait daigné choiſir.

CLARICE *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuſe ;
Mais ici mon amour me ſervira d'excuſe ;
Il ſerre nos eſprits d'un trop étroit lien,
Pour permettre à mon ſens de s'éloigner du ſien.

CELIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me ſatisfait de cette belle bouche.
Mais, hélas ! quel eſpoir oſe rien préſumer,
Quand on n'a pu ſervir, & qu'on n'a fait qu'aimer ?

DORIS.

Réunir les eſprits d'une mère & d'un frère,
Du choix qu'ils m'avaient fait avoir ſu me défaire,
M'arracher à Florange, & m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'eſt avoir ſu me rendre un aſſez grand ſervice,
Pour eſpérer beaucoup avec quelque juſtice ;
Et, puiſqu'on me l'ordonne, on peut vous aſſurer
Qu'alors que j'obéis, c'eſt ſans en murmurer.

CELIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur ſe déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE.

Que la mienne eſt extrême, & que ſur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux préſens!
Qu'il conduit mon bonheur par un reſſort étrange!
Qu'à propos ſa faveur m'a fait perdre Florange!
Puiſſe-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux,
Qu'une éternelle paix ſuive de ſi beaux nœuds;
Et rendre, par les fruits de ce double hyménée,
Ma dernière vieilleſſe à jamais fortunée.

CLARICE *à Chryſante.*

Cependant pour ce ſoir ne me refuſez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas;
Afin qu'à ce qui reſte enſemble on ſe prépare,
Tant qu'un myſtère ſaint deux à deux nous ſépare.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce ſerait me priver de tout contentement.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN
DE LA VEUVE.

CETTE comédie n'eſt pas plus régulière que Mélite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le même défaut au cinquième acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour épiſodique ; avec cette différence toutefois, que le mariage de Célidan avec Doris a plus de juſteſſe dans celle-ci, que celui d'Eraſte avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque choſe de mieux ordonné pour le tems en général, qui n'eſt pas ſi vague que dans Mélite, & a ſes intervalles mieux proportionnés par cinq jours conſécutifs. C'était un tempérament que je croyais lors fort raiſonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures, & cette étendue libertine qui n'avait aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que ſouvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la repréſentation. Dans le commencement du premier, Philiſte quitte Alcidon pour aller faire des viſites avec Clarice, & paraît en la dernière ſcène avec elle au ſortir de ces viſites, qui doivent avoir conſumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même choſe ſe trouve au

cinquième. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice ſur le ſoir dans ſon château, où il la croit encore priſonnière, & ſe réſout de faire part de ſa joie à la nourrice, qu'il n'oſerait voir de jour, de peur de faire ſoupçonner l'intelligence ſecrète & criminelle qu'ils ont enſemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice., dont il ignore le retour. Il ne pouvait être qu'environ midi quand il en a formé le deſſein, puiſque Célidan venait de ramener Clarice; ce que vraiſemblablement il a fait le plutôt qu'il a pu, ayant un intérêt d'amour qui le preſſait de lui rendre ce ſervice en faveur de ſon amant; &, quand il vient pour exécuter cette réſolution, la nuit doit avoir déjà aſſez d'obſcurité pour cacher cette viſite qu'il lui va rendre. L'excuſe qu'on pourrait y donner, auſſi-bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans Mélite, c'eſt qu'il n'y a point de liaiſon de ſcènes, & par conſéquent point de continuité d'action. Ainſi l'on pourrait dire que ces ſcènes détachées, qui ſont placées l'une après l'autre, ne s'entreſuivent pas immédiatement, & qu'il ſe conſume un tems notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles ſont liées enſemble; cette liaiſon étant cauſe que l'une commence néceſſairement au même inſtant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connaître l'averſion naturelle que j'ai toujours eue pour les *à parte*. Elle m'en donnait de belles occaſions, m'étant propoſé d'y peindre un amour réciproque, qui parût dans les entretiens de deux perſonnes qui ne parlent point d'amour enſemble, & de mettre des complimens d'amour ſuivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui ſont toutefois obligés, par des conſidérations particulières, de s'en rendre des témoignages mutuels. C'était un beau jeu pour ces diſcours à part ſi fréquens chez les anciens & chez les modernes de toutes les langues; cependant j'ai ſi bien fait, par le moyen des confidences qui ont précédé ces ſcènes artificieuſes, & des réflexions qui les ont ſuivies, que, ſans emprunter ce ſecours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été viſible entre ceux qui ſe font des proteſtations d'amour. La ſixième ſcène du quatrième acte ſemble commencer par ces *à parte*, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais enſorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir; & Célidan de ſon côté veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cher-

che pour la tirer du péril où il feint qu'elle eſt, & qu'ainſi il la rencontre fort à propos. Le reſte de cette ſcène eſt fort adroit, par la manière dont il dupe cette vieille, & lui arrache l'aveu d'une fourbe, où on le voulait prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne faſſe encore quelque piéce qui trouble ſon deſſein; & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième acte. Mais ces ſortes de perſonnages, qui n'agiſſent que pour l'intérêt des autres, ne ſont pas aſſez d'importance pour faire naître une curioſité légitime de ſavoir leurs ſentimens ſur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux; & d'ailleurs Clarice y a trop de ſatisfaction de ſe voir hors du pouvoir de ſes raviſſeurs, & rendue à ſon amant, pour penſer en ſa préſence à cette nourrice, & prendre garde ſi elle eſt en ſa maiſon, ou ſi elle n'y eſt pas.

Le ſtyle n'eſt pas plus élevé ici que dans Mélite; mais il eſt plus net & plus dégagé des pointes dont l'autre eſt ſemée, qui ne ſont, à en bien parler, que de fauſſes lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'eſprit, mais ſans aucune ſolidité de raiſonnement. L'intrigue y eſt auſſi beaucoup plus raiſonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'eſpérer un bien plus heureux ſuccès de ſa fourbe, qu'Eraſte de la ſienne.

LA GALERIE
DU PALAIS,
OU
L'AMIE RIVALE,
COMÉDIE.

A MADAME
DE LIANCOURT.

MADAME,

Je vous demande pardon, ſi je vous fais un mauvais préſent ; non pas que j'aie ſi mauvaiſe opinion de cette piéce que je veuille condamner les applaudiſſemens qu'elle a reçus, mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature ſoit digne de vous être préſenté. Auſſi vous ſupplierai-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la choſe, qu'au pouvoir de celui dont elle part ; c'eſt tout ce que peut vous offrir un homme de ma ſorte, & Dieu ne m'ayant pas fait naître aſſez conſidérable pour être utile à votre ſervice, je me tiendrai trop récompenſé d'ailleurs, ſi je puis contribuer en quelque façon à vos divertiſſemens. De ſix comédies qui me ſont échappées, ſi celle-ci n'eſt la meilleure, c'eſt la plus heureuſe, & toutefois la plus malheureuſe en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'être vue de vous, il lui manque votre approbation, ſans laquelle ſa gloire eſt encore douteuſe, & n'oſe s'aſſurer ſur les acclamations publiques.

Elle vous la vient demander, MADAME, *avec cette protection qu'autrefois Mélite a trouvé ſi favorable. J'eſpère que votre bonté ne lui refuſera pas l'une & l'autre, ou que ſi vous déſapprouvez ſa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, & me permettrez de me dire toute ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

PLÉIRANTE, père de Célidée.
LYSANDRE, amant de Célidée.
DORIMANT, amoureux d'Hipolyte.
CHRYSANTE, mère d'Hipolyte.
CELIDÉE, fille de Pléirante.
HIPOLYTE, fille de Chryſante.
ARONTE, écuyer de Lyſandre.
CLÉANTE, écuyer de Dorimant
FLORICE, ſuivante d'Hipolyte.
Le libraire du palais.
La lingère du palais.
Le mercier du palais.

La ſcène eſt à Paris.

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

Modoc
NAPOLI

LA GALERIE DU PALAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

ENFIN je ne le puis, que veux-tu que j'y faſſe?
Pour tout autre ſujet mon maître n'eſt que glace;
Elle eſt trop dans ſon cœur, on ne l'en peut chaſſer;
Et c'eſt folie à nous que de plus y penſer.
J'ai beau devant les yeux lui remettre Hipolyte,
Parler de ſes attraits, élever ſon mérite,
Sa grace, ſon eſprit, ſa naiſſance, ſon bien,
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien:
L'amour, dont malgré moi ſon ame eſt poſſédée,
Fait qu'il en voit autant, ou plus en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant, à la longue on ſait tout.
La gloire ſuit la peine, eſpérons juſqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé ſon courage,
L'amour le plus parfait n'eſt pas un mariage ;
Fort ſouvent moins que rien cauſe un grand changement :
Et les occaſions naiſſent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hipolyte en ce cas ſaura le reconnaître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétends c'eſt un entier ſecret.
Adieu, je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître ?

ARONTE.

Oui.

FLORICE.

Si j'ai bonne vue,
La voilà que ſon père amène vers la rue.
Tirons-nous à quartier. Nous jouerons mieux nos jeux,
S'ils n'apperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CELIDÉE.

PLEIRANTE.

NE penſe plus, ma fille, à me cacher ta flamme ;
N'enconçois point de honte, & n'en crains point de blâme,
Le ſujet qui l'allume a des perfections
Dignes de poſſéder tes inclinations ;
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant ſon eſprit, que tu fais ſon viſage.
Confeſſe donc, ma fille, & crois qu'un ſi beau feu
Veut être mieux traité que par un déſaveu.

CELIDÉE.

Monſieur, il eſt tout vrai, ſon ardeur légitime
A tant gagné ſur moi, que j'en fais de l'eſtime ;
J'honore ſon mérite, & n'ai pu m'empêcher
De prendre du plaiſir à m'en voir rechercher :
J'aime ſon entretien, je chéris ſa préſence ;
Mais cela n'eſt enfin qu'un peu de complaiſance,
Qu'un mouvement léger qui paſſe en moins d'un jour.
Vos ſeuls commandemens produiront mon amour ;
Et votre volonté de la mienne ſuivie...

PLEIRANTE.

Favoriſant ſes vœux ſeconde ton envie.
Aime, aime ton Lyſandre ; &, puiſque je conſens,
Et que je t'autoriſe à ces feux innocens,
Donne-lui hardiment une entière aſſurance,
Qu'un mariage heureux ſuivra ſon eſpérance ;

Engage lui ta foi. Mais j'apperçois venir
Quelqu'un qui de ſa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu. Les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheraient la moitié du meſſage.

CELIDÉE.

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous céler.

PLEIRANTE.

Mais tu ſeras ſans moi plus libre à lui parler;
Et ta civilité, ſans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta penſée.

SCENE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CELIDÉE.

QUE fait ton maître, Aronte?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'hui
Voir ce que ſa maîtreſſe a réſolu de lui,
Et comment vous voulez qu'il paſſe la journée.

CELIDÉE.

Je ſerai chez Daphnis toute l'après-dinée;
Et, s'il m'aime, je crois que nous l'y pourrons voir,
Autrement....

ARONTE.

Ne penſez qu'à l'y bien recevoir.

CELIDÉE.

S'il y manque, il verra ſa pareſſe punie.

Nous y devons dîner fort bonne compagnie ;
J'y mène du quartier Hipolyte & Cloris.

ARONTE.

Après elles & vous il n'eſt rien dans Paris ;
Et je n'en ſache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puiſſent attirer les yeux d'un honnête homme.

CELIDÉE.

Je ne ſuis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prends pas plaiſir à m'entendre flatter.
Sans que ton bel eſprit tâche plus d'y paraître,
Mêle-toi de porter ma réponſe à ton maître.

ARONTE *ſeul.*

Quelle ſuperbe humeur ! quel arrogant maintien !
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien ;
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine,
Auſſi-bien ſon amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

On tire un rideau, & l'on voit le libraire, la lingère & le mercier chacun dans leur boutique.

LA LINGERE.

VOus avez fort la preſſe à ce livre nouveau,
C'eſt pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve ſi beau,

Que c'eſt pour mon profit le meilleur qui ſe voie.
(*à la lingère.*)
Mais, vous, que vous vendez de ces toiles de ſoie !

LA LINGERE.

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A préſent Dieu nous aime, on y court comme au feu,
Je n'en ſaurais fournir autant qu'on m'en demande,
Elle ſied mieux auſſi que celle de Hollande,
Découvre moins de fard dont un viſage eſt peint,
Et donne, ce me ſemble, un plus grand luſtre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour être trop étroite empêche ma pratique,
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois ;
Je veux changer de place avant qu'il ſoit un mois ;
J'aime mieux en payer le double & davantage,
Et voir ma marchandiſe en plus bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raiſon ; mais à ce que j'entends...

SCENE V.

DORIMANT, CLEANTE, le libraire.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

MONSIEUR, vous plaît-il voir quelques livres du tems?

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moi cet auteur, ſon nom ſeul m'incommode;
C'eſt un impertinent, ou je n'y connais rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois ſe vendent aſſez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne ſongent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monſieur, en voici deux dont on fait grande eſtime.
Conſidérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'eſt que mal traduit du cavalier Marin;
Sa veine au demeurant me ſemble aſſez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut ſon coup d'eſſai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'eſt pas tant mal pour un commencement;
La plupart de ſes vers coulent fort doucement.
Qu'il a de mignardiſe à décrire un viſage!

SCENE VI.

HIPOLYTE, FLORICE, DORIMANT, CLEANTE, le libraire, la lingère.

HIPOLYTE *à la lingère.*

MADAME, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGERE.

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT *au libraire.*

Ce viſage vaut mieux que toutes vos chanſons.

LA LINGERE *à Hipolyte.*

Voilà du point d'eſprit, de Gènes & d'Eſpagne.

HIPOLYTE.

Ceci n'eſt guère bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGERE.

Voyez bien, s'il en eſt deux pareils dans Paris....

HIPOLYTE.

Ne les vantez point tant, & dites-nous le prix.

LA LINGERE.

Quand vous aurez choiſi.

HIPOLYTE.

Que t'en ſemble, Florice?

FLORICE.

Ceux-là ſont aſſez beaux, mais de mauvais ſervice;
En moins de trois ſavons on ne les connaît plus.

HIPOLYTE.

Celui-là, qu'en dis-tu?

FLORICE.

L'ouvrage en eſt confus,

Bien que l'invention de près ſoit aſſez belle.
Voici bien votre fait, n'était que la dentelle
Eſt fort mal aſſortie avec le paſſement;
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGERE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui ſont dans la même excellence.

(*Dorimant parle bas au libraire.*)

FLORICE.

Il vaudrait mieux attendre.

HIPOLYTE.

Hé bien, nous attendrons.
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGERE.

Mercredi j'en attends de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HIPOLYTE.

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma proviſion.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

J'en vais ſubtilement prendre l'occaſion.

(*à la Lingère.*)

La connais-tu, voiſine?

LA LINGERE.

Oui, quelque peu de vue;
Quant au reſte, elle m'eſt tout-à-fait inconnue.

(*Dorimant tire Cléante au milieu du théatre & lui parle bas.*)

Ce cavalier ſans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs?

CLEANTE *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois-là, je ſerai dans la ſalle.
(*Il prend un livre ſur la boutique du libraire.*)
Je connais celui-ci, ſa veine eſt fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on faſſe de romans,
J'ai vu que notre peuple en était idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode eſt à préſent des piéces de théatre.
De vrai, chacun s'en pique, & tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'eſprit d'ajuſter un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, le libraire, le mercier.

LYSANDRE.

JE te prends ſur le livre.

DORIMANT.

Hé bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens eſprits qui ſe mêlent d'écrire,
Valent bien qu'on leur donne une heure de loiſir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaiſir?
Beaucoup ſont bien des vers, mais peu la comédie.

DORIMANT.

Ton goût; je m'en aſſure, eſt pour la Normandie?

LYSANDRE.

Sans rien ſpécifier peu méritent le voir.

Souvent leur entrepriſe excède leur pouvoir ;
Et tel parle d'amour ſans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y ſait guère alors que la vieille rubrique ;
Faute de la connaître on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Lui ſeul de ſes effets a droit de nous inſtruire :
Notre plume à lui ſeul doit ſe laiſſer conduire :
Pour en bien diſcourir, il faut l'avoir bien fait :
Un bon poëte ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendreſſes
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtreſſes.
Tant de ſortes d'appas, de doux ſaiſiſſemens,
D'agréables langueurs, & de raviſſemens,
Juſques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres ſecrets que l'on ne ſaurait dire,
Quoique tous nos rimeurs en mettent par écrit,
Ne le ſurent jamais par un effort d'eſprit ;
Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites,
Qui traitaſſent l'amour comme font les poëtes ;
C'eſt tout un autre jeu. Le ſtyle d'un ſonnet
Eſt fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriſer Vénus, ſans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lys, des roſes, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire ſouvent ſur un original,

A qui pour dire vrai, tu reſſembles fort mal.

DORIMANT.

Laiſſons la muſe en paix, de grace, à la pareille;
Chacun fait ce qu'il peut, & ce n'eſt pas merveille.
Si comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de faibles ſuccès.
Le jugement de l'homme, ou plutôt ſon caprice,
Pour quantité d'eſprit n'a que de l'injuſtice;
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état;
Leurs fautes, tout au pis, ne ſont pas coups d'éclat,
La plus grande eſt toujours de peu de conſéquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairait-il de voir des piéces d'éloquence?

LYSANDRE *ayant regardé le titre d'un livre que le libraire lui préſente.*

J'en lus hier la moitié; mais ſon vol eſt ſi haut,
Que preſque à tous momens je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques auteurs dont j'aime l'induſtrie.
Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie;
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE *à Dorimant.*

Le reſte du matin où veux-tu l'employer?

LE MERCIER.

Voyez deçà, meſſieurs, vous plaît-il rien du nôtre?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre,
Des gans, des baudriers, des rubans, des caſtors.

SCENE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

JE ne ſaurais encor te ſuivre ſi tu ſors :
Faiſons un tour de ſalle attendant mon Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient ici ?

DORIMANT.

L'hiſtoire en eſt plaiſante.
Tantôt comme j'étais ſur le livre occupé,
Tout proche on eſt venu choiſir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'eſt la queſtion ; mais s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards ſa coëffe a pu permettre,
Je n'ai rien vu d'égal ; mon Cléante la ſuit,
Et ne reviendra point qu'il n'en ſoit bien inſtruit,
Qu'il n'en ſache le nom, le rang & la demeure.

LYSANDRE.

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure ;
Voyant je ne ſais quoi de rare en ſa beauté,
J'ai voulu contenter ma curioſité.

LYSANDRE.

Ta curioſité deviendra bientôt flamme ;

C'eſt par-là que l'amour ſe gliſſe dans une ame.
A la première vue un objet qui nous plaît
N'inſpire qu'un deſir de ſavoir quel il eſt ;
On en veut auſſi-tôt apprendre davantage,
Voir ſi ſon entretien répond à ſon viſage,
S'il eſt civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver ſon eſprit, connaître ſon humeur :
Delà cet examen ſe tourne en complaiſance ;
On cherche ſi ſouvent le bien de ſa préſence,
Qu'on en fait habitude, & qu'au point d'en ſortir,
Quelque regret commence à ſe faire ſentir :
On revient tout rêveur, & notre ame bleſſée,
Sans prendre garde à rien, cajole ſa penſée.
Ayant rêvé le jour, la nuit tout à propos
On ſent je ne ſais quoi qui trouble le repos.
Un ſommeil inquiet ſur de confus nuages,
Elève inceſſamment de flatteuſes images,
Et ſur leur vain rapport fait naître des ſouhaits,
Que le réveil admire, & ne dédit jamais ;
Tout le cœur court en hâte après de ſi doux guides ;
Et le moindre larcin que font ſes vœux timides
Arrête le larron & le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainſi tu fus épris de celle que tu ſers ?

LYSANDRE.

C'eſt un autre diſcours, à préſent je ne touche
Qu'aux ruſes de l'amour contre un eſprit farouche,
Qu'il faut apprivoiſer preſque inſenſiblement,
Et contre ſes froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux....

SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLEANTE.

DORIMANT.

HÉ bien, elle s'appelle ?

CLEANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront,
Et, ſans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma réſiſtance eût peut-être été vaine ;
Ils ont tourné le dos me voyant ſecouru,
Mais ce que je ſuivais tandis eſt diſparu.

DORIMANT.

Les traîtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te ſurprendre !
Quels inſolens vers moi s'oſent ainſi méprendre ?

CLEANTE.

Je ne connais qu'un d'eux, & c'eſt là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorſque m'ayant tenu quelque propos d'ivrogne,
Nous eûmes priſe enſemble à l'hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il ſoit, qu'une grêle de bois
Aſſemble ſur lui ſeul le châtiment des trois ;
Et que ſous l'étrivière il puiſſe tôt connaître,
Quand on ſe prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître.

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainſi décharger ton courroux :
Mais voudrais-tu parler franchement entre nous ?

DORIMANT.

Quoi ! tu doutes encor de ma juſte colère ?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'eſt que légère :
En vain pour ſon ſujet tu fais l'intéreſſé,
Il a parlé des coups dont ton cœur eſt bleſſé ;
Cet accident fâcheux te vole une maîtreſſe ;
Confeſſe ingénument, c'eſt là ce qui te preſſe.

DORIMANT.

Pourquoi te confeſſer ce que tu vois aſſez ?
Au point de ſe former mes deſſeins renverſés,
Et mon deſir trompé, pouſſent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemens, de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce deſir, à vrai dire, eſt un amour naiſſant,
Qui ne ſait où ſe prendre, & demeure impuiſſant ;
Il s'égare & ſe perd dans cette incertitude ;
Et, renaiſſant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus ſouhaité,
Que plus ſa connaiſſance à de difficulté.
C'eſt par-là que ton feu davantage s'allume :
Moins on l'a pu connaître, & plus on en préſume ;
Notre ardeur curieuſe en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu ſais, cher ami, lire dans les eſprits !
Et que, pour bien juger d'une ſecrète flamme,
Tu pénètres avant dans les reſſorts d'une ame !

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas encor tout, je veux te ſecourir.

DORIMANT.

Oh ! que je ne ſuis pas en état de guérir !
L'amour uſe ſur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te mène en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous ;
Les divertiſſemens s'y ſembleront ſi doux,
Ton ame en un moment en ſera ſi charmée,
Que tous ſes déplaiſirs diſſipés en fumée,
On gagnera ſur toi fort aiſément ce point,
D'oublier un objet que tu ne connais point.
Mais garde-toi ſurtout d'une jeune voiſine,
Que ma maîtreſſe y mène ; elle eſt & belle & fine,
Et ſait ſi dextrement ménager ſes attraits,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au haſard, fais de moi tout ce que bon te ſemble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner enſemble.

SCENE X.

HIPOLYTE, FLORICE.

HIPOLYTE.

TU me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connais rien.
Je le considérais tantôt chez ce libraire ;
Ses regards de sur vous ne pouvaient se distraire ;
Et son maintien était dans une émotion,
Qui m'instruisait assez de son affection.
Il voulait vous parler, & n'osait l'entreprendre.

HIPOLYTE.

Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre :
C'est le seul dont la vue excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Cé!idée est son ame, & tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage ;
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir :
En vain son écuyer tâche à l'en divertir,
En vain jusques aux cieux portant votre louange,
Il cherche à lui jeter quelque amorce du change,
Et lui dit jusques-là que dans votre entretien
Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien ;
Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

HIPOLYTE.

Faute d'être ſans doute, aſſez bien entendues !

FLORICE.

Ne le préſumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts ſecrets qu'à ces faibles diſcours.
Je fus fine autrefois, & depuis mon veuvage
Ma ruſe chaque jour s'eſt accrûe avec l'âge :
Je me connais en monde, & fais mille reſſorts
Pour débaucher une ame, & brouiller des accords.

HIPOLYTE.

Dis promptement, de grace.

FLORICE.

A préſent l'heure preſſe ;
Et je ne vous ſaurais donner qu'un mot d'adreſſe.
Cette voiſine & vous . . . Mais déjà la voici.

SCENE XI.

CELIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

CELIDÉE.

A Force de tarder tu m'as miſe en ſouci :
Il eſt tems, & Daphnis par un page me mande,
Que pour ſervir on n'attend que ma bande ;
Le carroſſe eſt tout prêt ; allons, veux-tu venir ?

HIPOLYTE.

Lyſandre après dîner t'y vient entretenir ?

CELIDÉE.

S'il oſait y manquer, je te donne promeſſe
Qu'il pourrait bien ailleurs chercher une maîtreſſe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPOLYTE, DORIMANT.

HIPOLYTE.

NE me contez point tant que mon viſage eſt beau,
Ces diſcours n'ont pour moi rien du tout de nouveau,
Je le ſais bien ſans vous, & j'ai cet avantage,
Quelques perfections qui ſoient ſur mon viſage,
Que je ſuis la première à m'en appercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir,
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet eſprit tout divin ; & ce doux entretien.
Ont des charmes puiſſans dont il ne montre rien.

HIPOLYTE.

Vous les montrez aſſez par cette après-dînée
Qu'à cauſer avec moi vous vous êtes donnée;
Si mon diſcours n'avait quelque charme caché,
Il ne vous tiendrait pas ſi long-tems attaché.
Je vous juge plus ſage, & plus aimer votre aiſe,
Que d'y tarder ainſi ſans que rien vous y plaiſe;
Et ſi je préſumais qu'il vous plut ſans raiſon,
Je me ferais moi-même un peu de trahiſon;

Et par ce trait badin qui ſentirait l'enfance,
Votre beau jugement recevrait trop d'offenſe.
Je ſuis un peu timide, & dût-on me jouer,
Je n'oſe démentir ceux qui m'oſent louer.

DORIMANT.

Auſſi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puiſſe, en vous louant, ni vous flatter, ni feindre.
On voit un tel éclat en vos brillans appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPOLYTE.

Ni ne l'adorer pas! Par-là vous voulez dire?

DORIMANT.

Que mon cœur déſormais vit deſſous votre empire,
Et que tous mes deſſeins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'aſſez fort contre votre beauté.

HIPOLYTE.

Quoi? mes perfections vous donnent dans la vue?

DORIMANT.

Les rares qualités dont vous êtes pourvue
Vous ôtent tout ſujet de vous en étonner.

HIPOLYTE.

Ceſſez auſſi, monſieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne ſont pas merveilles;
J'ai de pareils diſcours chaque jour aux oreilles;
Et tous les gens d'eſprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les ſurpaſſe tous.
Je n'ai point conſulté pour vous donner mon ame,
Votre premier aſpect fut allumer ma flamme;
Et je ſentis mon cœur, par un ſecret pouvoir,

Auſſi prompt à brûler, que mes yeux à vous voir.

HIPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je ſuis aimable,
Encor qu'à votre avis il ſoit inexprimable,
Ce grand & prompt effet m'aſſure puiſſamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu groſſière,
Mon eſprit qui n'a pas cette vive lumière
Conduit trop peſamment toutes ſes fonctions,
Pour m'avertir ſi-tôt de vos perfections.
Je vois bien que vos feux méritent récompenſe,
Mais de les ſeconder ce défaut me diſpenſe.

DORIMANT.

Railleuſe.

HIPOLYTE.

Excuſez-moi, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le tems de cet orgueil me fera la raiſon;
Et nous verrons un jour, à force de ſervices,
Adoucir vos rigueurs, & finir mes ſupplices.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPOLYTE.

Lyſandre ſort de chez Célidée, & paſſe ſans s'arrêter, les ſaluant ſeulement.

HIPOLYTE.

(*à Lyſandre.*)

PEUT-ÊTRE l'avenir... Tout beau, coureur, tout beau,
On n'eſt pas quitte ainſi pour un coup de chapeau.
Vous aimez l'entretien de votre fantaiſie ;
Mais pour un cavalier c'eſt peu de courtoiſie ;
Et cela meſſied fort à des hommes de cour
De n'accompagner pas leur ſalut d'un bon-jour.

LYSANDRE.

Puiſqu'auprès d'un ſujet capable de nous plaire
La préſence d'un tiers n'eſt jamais néceſſaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,
Comme ſi je pouvais... Que me veux-tu Florice ?

(*Florice entre, & parle bas à Hipolyte.*)

Dis-lui que je m'en vais. Meſſieurs, pardonnez-moi ;
On me vient d'apporter une fâcheuſe loi ;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mère m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hipolyte,
Adieu, ſouvenez-vous...

HIPOLYTE.

Mais, vous, n'y ſongez plus.

SCENE III.

LISANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

QUOI, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes deſirs laiſſe un peu d'eſpérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toi Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans ſon entretien des charmes infinis?
Je te l'avais bien dit, que ton ame à ſa vue
Demeurerait épriſe, ou puiſſamment émue.
Mais tu n'as pas ſi-tôt oublié la beauté
Qui fit naître au palais ta curioſité?
Du moins ces deux objets balancent ton courage?

DORIMANT.

Sais-tu bien que c'eſt là juſtement mon viſage,
Celui que j'avais vu le matin au palais

LYSANDRE.

A ce compte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'eſt conſentir bientôt à perdre ta franchiſe.

DORIMANT.

C'eſt rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont priſe.

LYSANDRE.

Puiſque tu les connais, je ne plains plus ton mal,

DORIMANT.

Leur coup, pour les connaître, en eſt-il moins fatal ?

LYSANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'eſt plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'aventure;
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un ſubtil mépris.
Ah! que tu ne ſais pas de quel air on me traite!

LYSANDRE

Je t'en avais jugé l'ame fort ſatisfaite;
Et cette gaie humeur qui brillait dans ſes yeux,
M'en promettait pour toi quelque choſe de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,
Mêle dans ſes froideurs je ne ſais quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laiſſe gagner,
Et conſens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affaiblir, mon amour s'en augmente;

Je demeure charmé de ce qui me tourmente.
Je pourrais de toute autre être le poſſeſſeur ;
Que ſa poſſeſſion aurait moins de douceur.
Je ne ſuis plus à moi quand je vois Hipolyte
Rejetter ma louange, & vanter ſon mérite,
Négliger mon amour enſemble & l'approuver,
Me remplir tout d'un tems d'eſpoir & m'en priver,
Me refuſer ſon cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon choix en mépriſant ma flamme.
Hélas ! en voilà trop ; le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puiſſans attraits ;
Trop heureux d'avoir vu ſa froideur enjouée
Ne ſe point offenſer d'une ardeur avouée.

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y ſonger,
Et ce commandement t'en devrait dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offenſe,
Il me donne un conſeil plutôt qu'une défenſe ;
Et, par ce mot d'avis, ſon cœur ſans amitié
Du tems que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défenſe, ou conſeil, de rien ne déſeſpère ;
Je te réponds déjà de l'eſprit de ſa mère.
Pleirante ſon voiſin lui parlera pour toi,
Il peut beaucoup ſur elle, & fera tout pour moi.
Tu ſais qu'il m'a donné ſa fille pour maîtreſſe.
Tâche à vaincre Hipolyte avec un peu d'adreſſe,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup ;
Tu verras ſa froideur ſe perdre tout d'un coup.

Elle ne ſe contraint à cette indifférence,
Que pour rendre une entière & pleine déférence;
Et cherche, en déguiſant ſon propre ſentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet ſuivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur, ſur ta parole,
Ne ſe réſout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il ſe peut aſſurer du bonheur qu'il prétend;
J'y donnerai bon ordre. Adieu. Le tems me preſſe,
Et je viens de ſortir d'auprès de ma maîtreſſe;
Quelques commiſſions, dont elle m'a chargé,
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT *ſeul.*

DIEUX! qu'il eſt mal-aiſé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'eſpoir qu'avec un peu de crainte!
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'oſe cependant m'y fier qu'à demi.

SCENE V.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT.

HIPOLYTE d'un mot chaſſerait ce caprice.
Eſt-elle encor en haut ?

FLORICE.

Encore !

DORIMANT.

Adieu, Florice.
Nous la verrons demain.

SCENE VI.

HIPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.

IL vient de s'en aller.
Sortez.

HIPOLYTE.

Mais fallait-il ainſi me rappeller,
Me ſuppoſer ainſi des ordres d'une mère ?
Sans mentir, contre toi j'en ſuis toute en colère.
A peine ai-je attiré Lyſandre en nos diſcours,
Que tu viens par plaiſir en arrêter le cours.

FLORICE.

Hé bien, prenez-vous-en à mon impatience

De vous communiquer un trait de ma ſcience :
Cet avis important tombé dans mon eſprit,
Méritait auſſitôt qu'Hipolyte l'apprît ;
Je vais, ſans perdre tems, y diſpoſer Aronte.

HIPOLYTE.

J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je ſais ce que je fais, & ne perds point mes pas ;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas ;
Mettez tout votre eſprit à bien mener la ruſe.

HIPOLYTE.

Il ne faut point par-là te préparer d'excuſe.
Va, ſuivant le ſuccès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCENE VII.

HIPOLYTE, CELIDÉE.

HIPOLYTE *frappant à la porte de Célidée.*

CELIDÉE, es-tu là ?

CELIDÉE.

Que me veut Hipolyte ?

HIPOLYTE.

Délaſſer mon eſprit une heure en ta viſite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant !
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant !

CELIDÉE.

Ma ſœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoi ! j'enviais déjà ton heureuſe fortune ;
Et déjà dans l'eſprit je ſentais quelque ennui
D'avoir connu Lyſandre auparavant que lui.

HIPOLYTE.

Ah ! ne me raille point. Lyſandre qui t'engage,
Eſt le plus accompli des hommes de ſon âge.

CELIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'eſt bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer conſtant ;
Et pour te découvrir juſqu'au fond de mon ame,
Ce n'eſt plus que ma foi qui conſerve ma flamme ;
Lyſandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux dieux que ſon change autoriſât le mien,
Ou qu'il uſât vers moi de tant de négligence,
Que ma légéreté ſe pût nommer vengeance !
Si j'avais un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrais bientôt réſoudre à le quitter.

HIPOLYTE.

Simple, préſumes-tu qu'il devienne volage,
Tant qu'il verra l amour régner ſur ton viſage ?
Ta flamme trop viſible entretient ſes ferveurs,
Et ſes feux dureront autant que tes faveurs.

CELIDÉE.

Il ſemble, à t'écouter, que rien ne le retienne,
Que parce que ſa flamme a l'aveu de la mienne.

HIPOLYTE.

Que ſais-je ? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs.
L'amour en même tems ſut embraſer vos cœurs ;

Et même j'oſe dire, après beaucoup de monde,
Que ſa flamme vers toi ne fut que la ſeconde.
Il ſe vit accepter avant que de s'offrir;
Il ne vit rien à craindre, & n'eut rien à ſouffrir;
Il vit ſa récompenſe acquiſe avant la peine,
Et devant le combat ſa victoire certaine.
Un homme eſt bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avec tant d'appas.
Qu'à ce prix la conſtance eſt une choſe aiſée!
Et qu'autrefois par-là je me vis abuſée!
Alcidor, que mes yeux avaient ſi fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paraît dans la ſouffrance.
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'aſſurance.
Qu'on en voit s'affaiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur!

CELIDÉE.

Je connais mon Lyſandre, & ſa flamme eſt trop forte
Pour tomber en ſoupçon qu'il m'aime de la ſorte.
Toutefois un dédain éprouvera ſes feux:
Ainſi, quoi qu'il en ſoit, j'aurai ce que je veux;
Il me rendra conſtante, ou me fera volage;
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur.
Je ſuivrai ma nouvelle ou ma première ardeur.

HIPOLYTE.

En vain tu t'y réſous; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte.
L'un d'eux dédira l'autre, & toujours un ſouris
Lui fera voir aſſez combien tu le chéris.

CELIDÉE.

Ce n'eſt qu'un faux ſoupçon qui te le perſuade.
J'armerai de rigueur juſqu'à la moindre œillade ;
Et réglerai ſi bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPOLYTE.

Pour le moins auſſitôt que par cette conduite
Tu ſeras de ſon cœur ſuffiſamment inſtruite,
S'il demeure conſtant, l'amour & la pitié,
Avant que dire adieu, renoueront l'amitié.

CELIDÉE.

Il va bientôt venir. Va-t-en, & ſois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lyſandre hors de peine.

HIPOLYTE.

Et demain ?

CELIDÉE.

Je t'irai conter ſes mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes ſentimens.
O dieux ! ſi je pouvais changer ſans infamie !

HIPOLYTE.

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidelle amie.

SCENE VIII.

CELIDÉE *ſeule.*

QUEL étrange combat ! Je meurs de le quitter,
Et mon reſte d'amour ne le peut maltraiter.
Mon ame veut & n'oſe, &, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris ſi je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lyſandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je vois mieux ce qu'il vaut lorſque je l'abandonne;
Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler ſur ce point mon eſprit balancé,
J'attends ſes mouvemens ſur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera ſi ſon amour eſt vraie.
Hélas ! ſes yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare-toi, mon cœur, & laiſſe à mes diſcours
Aſſez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE IX.

LYSANDRE, CELIDÉE.

CELIDÉE.

QUOI ? j'aurai donc de vous encor une viſite ?
Vraiment pour aujourd'hui je m'en eſtimais quitte.

LYSANDRE.

Une par jour ſuffit, ſi tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la faſſe durer.

CELIDÉE.

Pour douce que nous ſoit l'ardeur qui nous conſume,
Tant d'importunité n'eſt point ſans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhenſions,
Apprends ce que j'ai fait ſur tes commiſſions.

CELIDÉE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, & qui m'allait déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens ?

CELIDÉE.

Depuis que mon eſprit n'eſt plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Eſt-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

CELIDÉE.

Ne vous flattez point tant que ce ſoit raillerie.
Ce que j'ai dans l'eſprit je ne le puis céler,
Et ne ſuis pas d'humeur à rien diſſimuler.

LYSANDRE.

Quoi ? que vous ai-je fait ? d'où provient ma diſgrace ?

Quel ſujet avez-vous d'être pour moi de glace ?
Ai-je manqué de ſoins ? ai-je manqué de feux ?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux ?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre préſence ?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaiſance ?

CELIDÉE.

Tout cela n'eſt qu'autant de propos ſuperflus.
Je voulus vous aimer, & je ne le veux plus.
Mon feu fut ſans raiſon, ma glace l'eſt de même :
Si l'un eut quelque excès, je rendrais l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrêmité vous avancez ma mort.

CELIDÉE.

Il m'importe fort peu quel ſera votre ſort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injuſtice ?
Vous de qui le ſerment m'a reçu pour époux ?

CELIDÉE.

J'en perds le ſouvenir auſſi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Evitez-en la honte, & fuyez-en le blâme.

CELIDÉE.

Je les veux accepter pour peine de ma flamme.

LYSANDRE.

Un reproche éternel ſuit ce tour inconſtant.

CELIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Eſt-ce là donc le prix de vous avoir ſervie ?
Ah ! ceſſez vos mépris, ou me privez de vie.

CELIDÉE.

Hé bien, ſoit, un adieu les va faire ceſſer;
Auſſi-bien ce diſcours ne fait que me laſſer.

LYSANDRE.

Ah! re double plutôt ce dédain qui me tue,
Et laiſſe-moi le bien d'expirer à ta vue;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me ſont.
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle:
Traite, ſi tu le veux, mon ame en criminelle:
Dis que je ſuis ingrat, appelle-moi léger,
Impute à mes amours la honte de changer;
Dedans mon déſeſpoir fais éclater ta joie;
Et tout me ſera doux, pourvu que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers ſoupirs ne voler qu'après toi.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure;
Je ne t'appellerai ni lâche, ni parjure:
Mon feu ſupprimera ces titres odieux;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux;
Et mon fidèle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.

CELIDÉE.

Adieu. Quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me ſaurais plus réſoudre à les ſouffrir.

SCENE X.

LYSANDRE *ſeul.*

CELIDÉE, ah tu fuis ! tu fuis donc, & tu n'oſes
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu cauſes.
Ton eſprit inſenſible à mes feux innocens,
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je ſens.
Tu crains que la pitié qui ſe gliſe en ton ame,
N'y rejette un rayon de ta première flamme,
Et qu'elle ne t'arrache un ſoudain repentir,
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut conſentir.
Tu vois qu'un déſeſpoir deſſus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime.
Mon viſage t'accuſe, & tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conſerve beaucoup mieux.
Tous mes ſoins, tu le ſais, furent pour Célidée ;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée ;
Et tout ce que Paris a d'objets raviſſans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes ſens.
Ton exemple à changer en vain me ſollicite ;
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite ;
Et mon amour plus fort que mes reſſentimens
Conſerve ſa vigueur au milieu des tourmens.
Reviens, mon cher ſouci, puiſqu'après tes défenſes
Mes plus vives ardeurs ſont pour toi des offenſes.
Vois comme je perſiſte à te déſobéir,
Et par-là, ſi tu peux, prends droit de me haïr.
Fol, je préſume ainſi rappeller l'inhumaine,

Qui ne veut pas avoir de raiſons à ſa haine :
Puiſqu'elle a ſur mon cœur un pouvoir abſolu,
Il lui ſuffit de dire : *Ainſi je l'ai voulu.*
Cruelle, tu le veux ! C'eſt donc ainſi qu'on traite
Les ſincères ardeurs d'une amour ſi parfaite ?
Tu veux donc me trahir ? tu le veux, & ta foi
N'eſt qu'un gage frivole à qui vit ſous ta loi ?
Mais je veux l'endurer ſans bruit, ſans réſiſtance.
Tu verras ma langueur, & non mon inconſtance ;
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendrai ce bonheur de mon funeſte ſort.
Juſques-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâliſſant élèveront ta gloire,
Et ſauront en tous lieux hautement témoigner,
Que ſans me refroidir tu m'as pu dédaigner.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

TU me donnes, Aronte, un étrange remède ?

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous posséde.
Croyez-moi, j'en ai vu des succès merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux.
Quand on leur fait donner un peu de jalousie,
Ils ont bientôt quitté ces traits de fantaisie :
Car enfin l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.

LYSANDRE.

Que voudrait donc par-là mon ingrate maîtresse ?

ARONTE.

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au tems de ses mépris ?
Tant qu'elle vous a cru légérement épris,
Que votre chaîne encor n'était pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte ?
Vous ignoriez alors l'usage des soupirs,
Ce n'étaient que douceurs, ce n'étaient que plaisirs :

Son eſprit aviſé voulait par cette ruſe
Etablir un pouvoir dont maintenant elle uſe.
Remarquez-en l'adreſſe; elle fait vanité
De voir dans ſes dédains votre fidélité.
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite.
On voit par-là vos feux, par vos feux ſon mérite;
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puiſſant de ſes perfections.
Oſez-vous eſpérer qu'elle ſoit plus humaine,
Puiſque ſa gloire augmente, augmentant votre peine?
Rabattez cet orgueil, faites-lui ſoupçonner
Que vous vous en piquez juſqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une ſi juſte ſuite,
A vivre comme il faut l'aura bientôt réduite;
Elle en fuira la honte, & ne ſouffrira pas
Que ce change s'impute à ſon manque d'appas.
Il eſt de ſon honneur d'empêcher qu'on préſume
Qu'on éteigne aiſément les flammes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, & vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Pourrais-tu me juger capable d'une feinte?

ARONTE.

Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte?

LYSANDRE.

Je trouve ſes mépris plus doux à ſupporter.

ARONTE.

Pour les finir il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconſtant pour la rendre fidelle?

ARONTE.

Il faut ſouffrir toujours, ou déguiſer comme elle.

LYSANDRE.

Que de raiſons, Aronte, à combatre mon cœur,
Qui ne peut adorer que ſon premier vainqueur!
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moi, va trouver mon ingrate;
Mets-lui devant les yeux mes ſervices paſſés,
Mes feux ſi bien reçus, ſi mal récompenſés,
L'excès de mes tourmens & de ſes injuſtices.
Emploie à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puiſque tu viens à bout de ma fidélité!

ARONTE.

Mais, mon poſſible fait, ſi cela ne ſuccède?

LYSANDRE.

Je feindrai dès demain qu'Aminte me poſsède.

ARONTE.

Aminte! Ah, commencez la feinte dès demain,
Mais n'allez point courir au fauxbourg ſaint-Germain.
Et quand penſeriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du marais en reçût la nouvelle?
Vous feriez tout un ſiècle à lui vouloir du bien,
Sans que votre arrogante en apprît jamais rien,
Puiſque vous voulez feindre il faut feindre à ſa vue,
Qu'auſſi-tôt votre feinte en puiſſe être apperçue,
Qu'elle bleſſe les yeux de ſon eſprit jaloux,
Et porte juſqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce ſera faire au vôtre un peu de violence;
Mais tout le fruit conſiſte à feindre en ſa préſence.

LYSANDRE.

Hipolyte en ce cas ſerait fort à propos ;
Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos.
Dorimant, dont ſes yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en aurait de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez ſi ſoudain rallumer ſon amour,
Que la feinte n'eſt pas pour durer plus d'un jour ;
Et vous aurez après un ſujet de riſée
Des ſoupçons mal fondés de ſon ame abuſée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, & puis nous réſoudrons
En ces extrêmités quel avis nous prendr ons.

SCENE II.

ARONTE *ſeul*

SANS que pour l'appaiſer je me rompe la tête,
Mon meſſage eſt tout fait, & ſa réponſe prête.
Bien loin que mon diſcours pût la perſuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une prompte retraite au ſeul nom de Lyſandre.
C'eſt par où ſes dédains ſe ſeront fait entendre.
Mes amours du paſſé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.
A peine faiſait-on ſemblant de me connaître,
De ſorte...

SCENE III.

FLORICE, ARONTE.

FLORICE.

ARONTE, hé bien, qu'as-tu fait vers ton maître ?
Le verrons-nous bientôt ?

ARONTE.

N'en ſois plus en ſouci,
Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner...

ARONTE.

Tout prêt. Adieu. Je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voye enſemble.

SCENE IV.

HIPOLYTE, FLORICE.

HIPOLYTE.

D'Ou vient que mon abord l'oblige à te quitter ?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter....
Toutefois je ne ſais ſi je vous le dois dire.

HIPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre ?

FLORICE.

Il faut vous préparer à des raviſſemens...

HIPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens.
Dépêche, ces diſcours font mourir Hipolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement que je vous reſſuſcite.

HIPOLYTE.

L'inſupportable femme! Enfin, diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! Enfin, tout ira bien.

HIPOLYTE.

Enfin, tout ira bien. Ne ſaurai-je autre choſe?

FLORICE.

Il faut que votre eſprit là-deſſus ſe repoſe.
Vous ne pouviez tantôt ſouffrir de longs propos,
Et pour vous obliger j'ai tout dit en trois mots;
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bientôt plus au long de Lyſandre.

HIPOLYTE.

Tu ne flattes mon cœur que d'un eſpoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, & ne vous fâchez plus.

SCENE V.

CELIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

CELIDÉE.

MON abord importun rompt votre conférence :
Tu m'en voudras du mal.

HIPOLYTE.

Du mal? Et l'apparence?
Je ne ſais pas aimer de ſi mauvaiſe foi ;
Et tout à l'heure encor je lui parlais de toi.

CELIDÉE

Je me retire donc afin que ſans contrainte...

HIPOLYTE.

Quitte cette grimace, & mets à part la feinte.
Tu fais la réſervée en ces occaſions ;
Mais tu meurs de ſavoir ce que nous en diſions.

CELIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moi de l'apprendre.
Et tu prendrais pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curioſité...

HIPOLYTE.

Vraiment tu me confonds de ta civilité.

CELIDÉE.

Voilà de tes détours, & comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPOLYTE.

Nous parlions du deſſein d'éprouver ton amant.
Tu l'as vu réuſſir à ton contentement ?

CELIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'iſſue,
Que je m'en ſuis trouvée heureuſement déçue.
Je préſumais beaucoup de ſes affections,
Mais je n'attendais pas tant de ſoumiſſions.
Jamais le déſeſpoir, qui ſaiſit ſon courage,
N'en put tirer un mot à mon déſavantage :
Il tenait mes dédains encor trop précieux,
Et ſes reproches même étaient officieux.
Auſſi ce grand amour a rallumé ma flamme.
Le change n'a plus rien qui chatouille mon ame ;
Il n'a plus de douceur pour mon eſprit flottant,
Auſſi ferme à préſent qu'il le croit inconſtant.

FLORICE.

Quoi que vous ayez vu de ſa perſévérance,
N'en prenez pas encor une entière aſſurance.
L'eſpoir de vous fléchir a pu le premier jour
Jeter ſur ſon dépit ces beaux dehors d'amour ;
Mais vous verrez bientôt que pour qui le mépriſe
Toute légéreté lui ſemblera permiſe.
J'ai vu des amoureux de toutes les façons.

HIPOLYTE.

Cette bizarre humeur n'eſt jamais ſans ſoupçons.
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience,
Tient éternellement ſon ame en défiance ;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CELIDÉE.

Et je ne ſuis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continue,
Et lors ſa fermeté te ſera mieux connue.

Tu ne verras des traits que d'un amour ſi fort,
Que Florice elle-même avouera qu'elle a tort.

HIPOLYTE.

Ce ſera trop long-tems lui paraître cruelle.

CELIDÉE.

Tu connaîtra par-là combien il m'eſt fidelle.
Le ciel à ce deſſein nous l'envoie à propos.

HIPOLYTE.

Et quand te réſous-tu de le mettre en repos?

CELIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent ſans contrainte;
Et pour le rappeller des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offenſe pas.

SCENE VI.

LYSANDRE, CELIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

MERVEILLE des beautés, ſeul objet qui m'engage...

CELIDÉE.

N'oublierez-vous jamais cette importun langage?
Vous obſtiner encor à me perſécuter,
C'eſt prendre du plaiſir vous voir maltraiter.
Perdez mon ſouvenir avec votre eſpérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoi vous prenez pour vous ce que j'adreſſe ailleurs?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hipolyte.
Mon ſort en cela ſeul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur ſemble vous obéir;
Et que mon feu paſſé vous va rendre ſi vaine,
Que vous imputerez ma flamme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux ſentimens,
D'effet de ma raiſon à vos commandemens.

CELIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une ſi triſte gloire;
Je chaſſe mes dédains même de ma mémoire;
Et dans leur ſouvenir rien ne me ſemble doux,
Parce qu'en le gardant je penſerais à vous.

LYSANDRE *à Hipolyte.*

Beauté, de qui les yeux nouveaux rois de mon ame,
Me font être léger ſans en craindre le blâme...

HIPOLYTE.

Ne vous emportez pas à ces propos perdus,
Et ceſſez de m'offrir des vœux qui lui ſont dûs
Je penſe mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger ſon mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de ſon bien;
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.
Vous, faites-en autant, ſans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'eſt défaite.

LYSANDRE.

Que ſon exemple encor régît mes actions!
Cela fut bon du tems de mes affections.

A préſent que mon cœur adore une autre reine,
A préſent qu'Hipolyte en eſt la ſouveraine...

HIPOLYTE.

C'eſt elle ſeulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE.

C'eſt elle ſeulement que je dois imiter.

HIPOLYTE.

Savez-vous donc à quoi la raiſon vous oblige?
C'eſt à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux;
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'iſſue.

HIPOLYTE.

J'appréhenderais fort d'être trop bien reçue,
Et qu'au lieu du plaiſir de me voir imiter,
Je n'euſſe que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur ſans exemple ſoupire,
Qu'il aime ſans exemple, & que mes paſſions
S'égalent ſeulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble ſervice
Et ma fidélité ...

CELIDÉE.

Viens avec moi Florice;
J'ai des nippes en haut que je veux te montrer.

SCENE VII.

HIPOLYTE, LYSANDRE.

HIPOLYTE

QUOI ! ſans la retenir vous la laiſſez rentrer !
Allez, Lyſandre, allez ; c'eſt aſſez de contraintes ;
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puiſſans,
Sont & ſeront toujours abſolus ſur vos ſens.
Quoi qu'après ſes dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite eſt trop grand pour ſouffrir qu'on l'oublie ;
Elle a des qualités, & de corps & d'eſprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne ſe reprit,

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaiſon des unes & des autres
Les ſiennes déformais n'ont qu'un éclat terni,
Que ſon mérite eſt grand, & le vôtre infini.

HIPOLYTE.

Que j'emporte ſur elle aucune préférence !
Vous tenez des diſcours qui ſont hors d'apparence ;
Elle me paſſe en tout ; & dans ce changement,
Chacun vous blâmerait de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas, c'eſt en manquer ſoi-même,
Et choquer la raiſon qui veut que je vous aime.
Nous ſommes hors du tems de cette vieille erreur,
Qui faiſaient de l'amour une aveugle fureur ;

Et l'ayant aveuglé, lui donnait pour conduite
Le mouvement d'une ame, & ſurpriſe, & ſéduite.
Ceux qui l'ont peint ſans yeux ne le connaiſſaient pas;
C'eſt par les yeux qu'il entre, & nous dit vos appas.
Lors notre eſprit en juge, & ſuivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.
Si la mienne pour vous ſe relâche un moment,
C'eſt lors que je croirai manquer de jugement;
Et la même raiſon qui vous rend admirable,
Doit rendre comme vous ma flamme incomparable.

HIPOLYTE.

Epargnez avec moi ces propos affectés.
Encor hier Célidée avait ſes qualités;
Encor hier en mérite elle était ſans pareille.
Si je ſuis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet dont vous ſuivrez la loi,
Gagnera votre cœur, & ce titre ſur moi.
Un eſprit inconſtant a toujours cette adreſſe.

SCENE VIII.

CRHYSANTE, PLEIRANTE, HIPOLYTE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

MONSIEUR, j'aime ma fille avec trop de tendreſſe,
Pour la vouloir contraindre en ſes affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous ſaurez ſes inclinations.
Elle voudra vous plaire, & je l'en vois ſourire.
(*à*) *Lyſandre.*)
Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponſe avant qu'il ſoit trois jours

SCENE IX.

CHRYSANTE, HIPOLYTE.

CHRYSANTE.

DEvinerais-tu bien quels étaient nos diſcours?

HIPOLYTE.

Il vous parlait d'amour, peut-être?

CHRYSANTE.

Oui, que t'en ſemble?

HIPOLYTE.

D'âges preſque pareils, vous ſeriez bien enſemble.

CHRISANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour.
C'était pour ton ſujet qu'il me parlait d'amour.

HIPOLYTE.

Pour moi? Ces jours paſſés un poëte qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égalait à l'aurore :
Je me raillais alors de ſa comparaiſon :
Mais, ſi cela ſe fait, il avait bien raiſon.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie.
Le bon homme eſt bien loin de cette maladie;
Il veut te marier, mais c'eſt à Dorimant;
Vois ſi tu te réſous d'accepter cet amant.

HIPOLYTE.

Deſſus tous mes deſirs vous êtes abſolue;
Et, ſi vous le voulez, m'y voilà réſolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyſandre ſi long-tems a brûlé pour ſa fille,
Qu'il en faiſait déjà l'appui de ſa famille;
A préſent que ſes feux ne ſont plus que pour moi,
Il voudrait bien qu'un autre eût engagé ma foi,
Afin que ſans eſpoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous diſant adieu,
Qu'il a preſque arraché Lyſandre de ce lieu?

CHRYSANTE.

Simple, ce qu'il en fait ce n'eſt qu'à ſa prière;
Et Lyſandre tient même à faveur ſingulière...

HIPOLYTE.

Je ſais que Dorimant eſt un de ſes amis;

Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'eſt qu'artifice,
Lyſandre me faiſait ſes offres de ſervice.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'eſt homme à ſe jouer de nous.
Quelque ſecret myſtère eſt caché là-deſſous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire;
Ici quelque importun pourrait nous aborder.

SCENE X.

HIPOLYTE, FLORICE.

HIPOLYTE.

J'AURAI bien de la peine à la perſuader.
Ah, Florice! en quel point laiſſes-tu Célidée?

FLORICE.

De honte & de dépit tout-à-fait poſſédée.

HIPOLYTE.

Que t'a-t-elle montré?

FLORICE.

Cent choſes à la fois,
Selon que le haſard les mettait ſous ſes doigts;
Ce n'était qu'un prétexte à faire ſa retraite.

HIPOLYTE.

Elle t'a témoigné d'être fort ſatisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuſe en diſcours ſuperflus,

Son

Son viſage ſuffit pour juger du ſurplus.

HIPOLYTE *regarde Célidée qui entre.*

Ses pleurs ne ſe ſauraient empêcher de deſcendre,
Et j'en aurais pitié ſi je n'aimais Lyſandre.

SCENE XI.

CELIDÉE *ſeule.*

INFIDELES témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, & vous fondant en larmes,
Puniſſez-vous, mes yeux, d'avoir trop préſumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a ſervi d'avoir ſu me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le conſtant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il eſt parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte;
Et n'ayant pu le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret.
Par-là mon déſeſpoir davantage ſe pique.
Quand je le crus conſtant, mon plaiſir fut ſecret,
Et ma honte eſt publique.

Le traître avait ſenti qu'alors me négliger
C'était à Dorimant livrer toute mon ame;

Et la conſtance plut à cet eſprit léger,
Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naiſſant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître,
De peur qu'à cet amour d'être encor impuiſſant,
Il n'oſe plus paraître.

Outre que dans mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conſervant plus aucune intelligence,
Il eſt trop glorieux pour n'être rappellé
Qu'à ſervir ma vengeance.

Mais j'apperçois celui qui le porte en ſes yeux.
Courage donc, mon cœur, eſpérons un peu mieux.
Je ſens bien que déjà vers lui tu te r'envoles;
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles.
Ma honte & ma douleur ſurmontant mes deſirs,
N'en laiſſent le paſſage ouvert qu'à mes ſoupirs.

SCENE XII.

DORIMANT, CELIDÉE, CLEANTE.

DORIMANT.

DANS ce profond penſer, pâle, triſte, abattue,
Ou quelque grand malheur de Lyſandre vous tue,
Ou bientôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CELIDÉE.

Il eſt cauſe en effet de l'état où je ſuis;
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais....

DORIMANT.

Vous n'achevez point? faut-il que je devine?

CELIDÉE.

Permettez que je cède à la confuſion,
Qui m'étouffa la voix en cette occaſion.
J'ai d'incroyables traits de Lyſandre à vous dire;
Mais ce reſte du jour ſouffrez que je reſpire,
Et m'obligez demain que je vous puiſſe voir.

DORIMANT.

De ſorte qu'à préſent on n'en peut rien ſavoir?
Dieu! elle ſe dérobe, & me laiſſe en un doute...
Pourſuivons toutefois notre première route;
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me ſurprit,
De ce fâcheux ſoupçon purgeront mon eſprit.
Frappe.

SCENE XIII.

DORIMANT, FLORICE, CLEANTE.

FLORICE.

QUE vous plaît-il ?

DORIMANT.

Peut-on voir Hipolyte ?

FLORICE.

Elle vient de ſortir pour faire une viſite.

DORIMANT.

Ainſi tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fais-lui mes baiſe-mains.

FLORICE *ſeule.*

Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais lui faire :
Depuis que ce Lyſandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui ;
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPOLYTE, ARONTE.

HIPOLYTE.

A Cet excès d'amour qu'il me faiſait paraître,
Je me croyais déjà maîtreſſe de ton maître :
Tu m'as fait grand dépit de me déſabuſer.
Qu'il a l'eſprit adroit quand il veut déguiſer!
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il ſait bien ajuſter ſes yeux à ſes paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bientôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'oſe l'eſpérer. Sa paſſion trop forte
Déjà vers ſon objet malgré moi le remporte ;
Et, comme s'il avait reconnu ſon erreur,
Vos yeux lui ſont à charge & ſa feinte en horreur.
Méme il m'a commandé d'aller vers ſa cruelle,
Lui jurer que ſon cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer ſon orgueil par des ſoumiſſions...

HIPOLYTE.

J'entends aſſez le but de tes commiſſions.
Tu vas tâcher pour lui d'amollir ſon courage ?

ARONTE.

J'emploie auprès de vous le tems de ce meſſage,
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour ;
Mais après mon rapport, ſi ſon ardeur extrême
Le réſout à porter ſon meſſage lui-même,
Je ne réponds de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra ſon artifice, & parlera pour eux.

HIPOLYTE.

Sa maîtreſſe éblouie ignore encor ma flamme,
Et laiſſe à mes conſeils tout pouvoir ſur ſon ame.
Ainſi tout eſt à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un ſi fidèle amant n'en puiſſe rapprocher.

ARONTE.

Qui pourrait toutefois en détourner Lyſandre,
Ce ſerait le plus sûr.

HIPOLYTE.

N'oſes-tu l'entreprendre ?

ARONTE.

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Juſques là qu'entre eux deux ſon ame était égale ;
Mais Lyſandre depuis endurant ſa rigueur,
Lui montra tant d'amour qu'il regagna ſon cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée & Dorimant enſemble,
Quelque dieu qui vous aime aujourd'hui les aſſemble.

HIPOLYTE.

Fais les voir à ton maître, & ne perds point ce tems,
Puiſque delà dépend le bonheur que j'attends.

SCENE II.

DORIMANT, CELIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

ARONTE, un mot. Tu fuis? Crains-tu que je te voie?

ARONTE.

Non, mais preſſé d'aller où mon maître m'envoie,
J'avais doublé le pas ſans vous appercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la croix du tiroir.

DORIMANT.

C'eſt donc en ce marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au palais faire encor un meſſage.

DORIMANT.

Et c'en eſt le chemin de paſſer par ici?

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon maître de ſouci;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu vu depuis peu l'objet que je chéris!

ARONTE.

Oui; tantôt en paſſant j'ai rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hipolyte.

CELIDÉE

Et c'eſt là ſeulement le diſcours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, & pris au dépouvu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vu.
Va, ne ſois point honteux des crimes de ton maître:
Pourquoi déſavouer ce qu'il fait trop paraître?
Il la ſert à mes yeux, cet infidèle amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

(*Aronte ſort.*)

SCENE III.

DORIMANT, CELIDÉE.

CELIDÉE.

APRÈS cette retraite, & ce morne ſilence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ai que trop vu, mes yeux m'en ont trop dit,
Aronte, en me parlant, était tout interdit;
Et ſa confuſion portait ſur ſon viſage
Aſſez & trop de jour pour lire ſon meſſage.
Traître, traître Lyſandre, eſt-ce donc là le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CELIDÉE.

Connaiſſez tout-à-fait l'humeur de l'infidelle;
Votre amour ſeulement la lui fait trouver belle:
Son objet, tout aimable & tout parfait qu'il eſt,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît;
Et votre affection de la ſienne ſuivie,

Montre que c'eſt par-là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT *montrant ſon épée.*

Voici dans ce larcin qui le fait ſuccomber.
En ce deſſein commun de ſervir Hipolyte,
Il faut voir ſeul à ſeul qui des deux la mérite;
Son ſang me répondra de ſon manque de foi,
Et me fera raiſon & pour vous & pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame;
Et mon amitié meurt voyant naître ſa flamme.

CELIDÉE.

Vouloir quelque meſure entre un perfide & vous,
Eſt-ce faire juſtice à ce juſte courroux?
Pouvez-vous préſumer, après ſa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de ſupercherie?
Certes, pour le punir c'eſt trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au-lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je priſſe avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'achèterais trop cher la mort du ſuborneur,
Si pour avoir ſa vie il m'en coûtait l'honneur;
Et montrerais une ame & trop baſſe & trop noire,
De ménager mon ſang aux dépens de ma gloire.

CELIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril expoſés,
Il eſt pour vous venger des moyens plus aiſés.
Pour peu que vous fuſſiez de mon intelligence,
Vous auriez bientôt pris une digne vengeance;
Et vous pourriez ſans bruit ôter à l'inconſtant...

DORIMANT.

Quoi? ce qu'il m'a volé?

CELIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La faibleſſe du ſexe en ce point vous conſeille:
Il ſe croit trop vengé quand il rend la pareille;
Mais ſuivre le chemin que vous voulez tenir,
C'eſt imiter ſon crime au-lieu de le punir;
Au-lieu de lui ravir une belle maîtreſſe,
C'eſt prendre à ſon refus une beauté qu'il laiſſe.

SCENE IV.

CELIDÉE, DORIMANT, LYSANDRE, & ARONTE *dans le fond du théatre.*

DORIMANT.

C'Est lui faire plaiſir aulieu de l'affliger;
C'eſt ſouffrir un affront, & non pas ſe venger.
J'en perds ici le tems. Adieu; je me retire;
Mais avant qu'il ſoit peu, ſi vous entendiez dire
Qu'un coup fatal & juſte ait puni l'impoſteur,
Vous pourrez aiſément en deviner l'auteur.

CELIDÉE.

De grace, encor un mot. Hélas! il m'abandonne
Aux cuiſans déplaiſirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abuſée, & dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE V.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, & que vous ſemble d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur tu n'es que trop fidelle.
N'exerce plus tes ſoins à me faire endurer,
Ma plus douce fortune eſt de tout ignorer.
Je ſerais trop heureux ſans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte;
Vous voyant il a fui.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors;
Pour empêcher ſa fuite, a fait tous ſes efforts,
Aronte; & tu prenais ſes dédains pour des feintes!
Tu croyais que ſon cœur n'eût point d'autres atteintes,
Que ſon eſprit entier ſe conſervait à moi,
Et parmi ſes rigueurs n'oubliait point ſa foi!

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'en ſuis trompé moi-même.
Après deux ans paſſés dans un amour extrême,
Que ſans occaſion elle vînt à changer!
Je me fuſſe tenu coupable d'y ſonger.
Mais puiſque ſans raiſon la volage vous change,
Faites qu'avec raiſon un changement vous venge.
Pour punir comme il faut ſon infidélité,

Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Miſérable, eſt-ce ainſi qu'il faut qu'on me ſoulage?
Ai-je trop peu ſouffert ſous cette humeur volage?
Et veux-tu déſormais que par un ſecond choix
Je m'engage à ſouffrir encor une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hipolyte à cette amour nouvelle
Se rendrait plus ſenſible, ou ſerait plus fidelle.

ARONTE.

Vous en devez, monſieur, préſumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conſeiller importun, ôte-toi de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LYSANDRE.

Ote-toi, dis-je, & dérobe ta tête
Aux violens effets que ma colère apprête.
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet.
Va, tu l'attirerais ſur un ſang trop abjet.

SCENE VI.

LYSANDRE *ſeul.*

IL faut à mon courroux de plus nobles victimes;
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes;
Qu'après les trahiſons de ce couple indiſcret
L'un meure de ma main, & l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maîtreſſe;
Et mes plaiſirs alors naîtront de ſa triſteſſe.
Mon cœur à qui mes yeux apprendront ſes tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens;
Ce viſage ſi beau, ſi bien pourvu de charmes,
N'en aura plus pour moi, s'il n'eſt couvert de larmes.
Ses douleurs ſeulement ont droit de me guérir;
Pour me réſoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frénétique tranſport, avec quelle inſolence
Portez-vous mon eſprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire ſur moi;
Dois-je être ſans raiſon parce qu'ils ſont ſans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chère maîtreſſe,
Suivrai-je contre vous la fureur qui me preſſe?
Quoi! vous ayant aimés, pourrais-je vous haïr?
Mais vous pourrai-je aimer, quand vous m'oſez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalouſie augmente, & redouble ma rage;
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour... ah! ce mot ſeul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offenſe;

Un mouvement ſecret prend toujours ſa défenſe:
L'amant ſouffre tout d'elle, & dans ſon changement,
Quelque irrité qu'il ſoit, il eſt toujours amant.
Toutefois ſi l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs; pour punir le perfide;
Arrachez-lui mon bien; une telle beauté
N'eſt pas le juſte prix d'une déloyauté.
Souffrirai-je à mes yeux que par ſes artifices
Il recueillît les fruits dûs à mes longs ſervices?
S'il faut vous épargner le ſujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez ſon ſang pour expier ſon crime.
Contre ſa lâcheté tout vous eſt légitime;
Et quelques châtimens.... Mais, dieux! que vois-je ici?

SCENE VII.

HIPOLYTE, LYSANDRE.

HIPOLYTE.

VOus avez dans l'eſprit quelque peſant ſouci;
Ce viſage enflammé, ces yeux pleins de colère,
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prends aſſez de part en tous vos intérêts,
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets.
Mais ſi vous me diſiez ce qui cauſe vos peines...

LYSANDRE.

Ah! ne m'impoſez point de ſi cruelles gênes;
C'eſt irriter mes maux que de me ſecourir;

La mort, la ſeule mort a droit de me guérir.

HIPOLYTE.

Si vous vous obſtinez à m'en taire la cauſe,
Tout mon pouvoir ſur vous n'eſt que fort peu de choſe.

LYSANDRE.

Vous l'avez ſouverain, hormis en ce ſeul point.

HIPOLYTE.

Laiſſez-le-moi par-tout, ou ne m'en laiſſez point.
C'eſt n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réſerve;
Et ce n'eſt pas ainſi que je veux qu'on me ſerve.
Il faut m'apprendre tout, & lorſque je vous voi,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon ſilence;
Vous uſeriez ſur moi de trop de violence.
Adieu. Je vous ennuie; & les grands déplaiſirs
Veulent en liberté s'exhaler en ſoupirs.

SCENE VIII.

HIPOLYTE *ſeule.*

C'Est donc là tout l'état que tu fais d'Hipolyte?
Après des vœux offerts, c'eſt ainſi qu'on me quitte?
Qu'Aronte jugeait bien, que ces feintes amours,
Avant qu'il fût long-tems, interrompraient leur cours!
Dans ce peu de ſuccès des ruſes de Florice,
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice;
Et ſi j'en puis jamais trouver l'occaſion,
J'y mettrai bien encore de la diviſion.
Si notre pauvre amant eſt plein de jalouſie,
Ma rivale qui ſort n'en eſt pas moins ſaiſie.

SCENE IX.

HIPOLYTE, CELIDÉE.

CELIDÉE.

N'Ai-je pas tantôt vu mon perfide avec vous?
Il a bientôt quitté des entretiens ſi doux.

HIPOLYTE.

Qu'y ferait-il, ma ſœur? Ta fidèle Hipolyte
Traite cet inconſtant ainſi qu'il le mérite.
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoie ailleurs pratiquer ſes leçons.

CELIDÉE.

Le parjure à préſent eſt fort ſur ta louange?

HIPOLYTE.

HIPOLYTE.

Il ne tient pas à lui que je ne ſois un ange ;
Et quand il vient enſuite à parler de ſes feux,
Aucune paſſion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains diſcours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige ;
C'eſt par-là qu'il me penſe acquérir puiſſamment :
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,
Je te laiſſe à juger alors ſi je l'endure.

CELIDÉE.

C'eſt trop prendre, ma ſœur, de part en mon injure ;
Laiſſe-le mépriſer celle dont les mépris
Sont cauſe maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lyſandre te plait, poſsède le volage ;
Mais ne me traite point avec déſavantage ;
Et ſi tu te réſous d'accepter mon amant,
Relâche moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPOLYTE.

Pourvu que leur vouloir ſe range ſur le nôtre,
Je te donne le choix, & de l'un & de l'autre ;
Ou ſi l'un ne ſuffit à ton jeune deſir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras plaiſir.
J'eſtimai fort Lyſandre avant que le connaitre :
Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuſe après l'avoir perdu.
Que ſon humeur eſt vaine, & qu'il fait l'entendu !
Que ſon diſcours eſt fade avec ſes flatteries !
Qu'on eſt importuné de ſes afféteries !
Vraiment ſi tout le monde était fait comme lui,
Je crois qu'avant deux jours je sècherais d'ennui.

CELIDÉE.

Qu'en cela du deſtin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un & l'autre me fuit, & je brûle pour eux;
L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.

HIPOLYTE.

Si nous changions de ſort, que nous ſerions contentes!

CELIDÉE.

Outre, hélas! que le ciel s'oppoſe à nos attentes,
Lyſandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrais....

SCENE X.

PLEIRANTE, HIPOLYTE, CELIDÉE.

PLEIRANTE.

NE rompez pas pour moi;
Craignez-vous qu'un ami faſche de vos nouvelles?

HIPOLYTE.

Nous cauſions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménage de fille.

PLEIRANTE.

Et parmi ces diſcours
Vous conſériez enſemble un peu de vos amours?
Hé bien, ce ſerviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait ſemblable.
Des hommes comme vous ne ſont que des conteurs.
Vraiment, c'eſt bien à moi d'avoir des ſerviteurs!

PLEIRANTE.

Parlons, parlons français. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mère?

HIPOLYTE.

J'obéirai toujours à ſon commandement.
Mais de grace, monſieur, parlez plus clairement:
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux ſoupire....

HIPOLYTE.

Vous en voulez par-là.

PLEIRANTE.

Ce n'eſt point fiction
Que ce que je vous dis de ſon affection.
Votre mère fut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce ſoit vous qui vous donniez vous-même.

HIPOLYTE.

Et c'eſt ce que ma mère, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais pour l'amour de vous je vais le ſavoir d'elle.

SCENE XI.

PLEIRANTE, CELIDÉE.

PLEIRANTE.

TA compagne eſt du moins auſſi fine que belle.

CELIDÉE.

Elle a bien ſu, de vrai, ſe défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement ſe parer de mes coups.

CELIDÉE.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute bien plutôt d'y vouloir rien entendre.
Je ſuis des plus trompés ſi Dorimant lui plaît.

CELIDÉE.

Y prenez-vous, monſieur, pour lui quelque intérêt ?

PLEIRANTE.

Lyſandre m'a prié d'en porter la parole.

CELIDÉE.

Lyſandre !

PLEIRANTE.

Oui, ton Lyſandre.

CELIDÉE.

Et lui-même cajole...

PLEIRANTE.

Quoi ? que cajole-t-il ?

CELIDÉE.

Hipolyte à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toi deſſous les cieux ;
Et nous ſommes tout prêts de choiſir la journée
Qui bientôt de vous deux termine l'hyménée.
Il ſe plaint toutefois un peu de ta froideur ;
Mais pour l'amour de moi montre-lui plus d'ardeur ;
Parle, ma volonté ſera-t-elle obéie?

CELIDÉE.

Hélas ! qu'on vous abuſe après m'avoir trahie !
Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant,
Et traverſe par-là tout ce qu'à ſa prière,
Votre vaine entremiſe avance vers la mère.
Cela, queſt-ce, monſieur, que ſe jouer de vous ?

PLEIRANTE.

Qu'il eſt peu de raiſon dans ces eſprits jaloux !
Hé quoi ? Pour un ami s'il rend une viſite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hipolyte ?

CELIDÉE.

Je ſais ce que j'ai vu.

PLEIRANTE.

Je ſais ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout ſouffrir de contredit.
Mon choix de votre hymen en ſa faveur diſpoſe,

CELIDÉE.

Commandez-moi plutôt, monſieur, tout autre choſe.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur ! quelle inégalité,
De rejeter un bien qu'on a tant ſouhaité !
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices ;

Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux ;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe,
Il faut que nous manquions vous & moi de promeſſe.
Quittez pour votre bien ces fantaſques refus.

CELIDÉE.

Monſieur...

PLEIRANTE.

Quittez-les, dis-je, & ne conteſtez plus.

SCENE XII.

CÉLIDÉE *ſeule.*

FACHEUX commandement d'un incrédule père !
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me déſeſpère !
J'avais auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir & l'amour tout d'un parti chez moi,
Et ma flamme d'accord avecque ſa puiſſance
Uniſſait mes deſirs à ſon obéiſſance ;
Mais hélas ! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injuſtice en ſon autorité !
Mon eſprit s'en révolte, & ma flamme bannie
Fait qu'un pouvoir ſi ſaint m'eſt une tyrannie.
Dures extrémités où mon ſort eſt réduit !
On donne mes faveurs à celui qui les fuit.
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine.
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne.

Mais s'il ne m'aimait plus, parlerait-il d'amour
A celui dont je tiens la lumière du jour ?
Mais s'il m'aimait encor, verrait-il Hipolyte ?
Mon cœur en même-tems ſe retient & s'excite.
Je ne ſais quoi me flatte, & je ſens déjà bien.
Que mon feu ne dépend que de croire le ſien.
Tout beau, ma paſſion, c'eſt déjà trop paraître ;
Attends, attends du moins la ſienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laiſſai-je emporter ?
Il fait tout à deſſein de me perſécuter.
L'ingrat cherche ma peine, & veut par ſa malice,
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon ſupplice.
Rentrons, que ſon objet préſenté par haſard,
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part.
C'eſt bien aſſez qu'un père à ſouffrir me deſtine,
Sans que mes yeux encor aident à ma ruine.

SCENE XIII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LA LINGERE *après qu'ils ſe ſont entrepouſſé une boëte qui eſt entre leurs boutiques.*

J'ENVERRAI tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'eſt-mon, on vous l'endurera.
Vous êtes un bel homme, & je dois fort vous craindre !

LE MERCIER.

Tout eſt ſur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre ?

LA LINGERE.

Auſſi votre tapis eſt tout ſur mon battant;
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGERE.

Je voudrois l'avoir vu, que quelqu'un s'y fût mis,
Pour en avoir raiſon, nous manquerions d'amis?
On joue ainſi le monde?

LE MERCIER.

Après tout ce langage,
Ne me repouſſez pas mes boëtes davantage.
Votre caquet m'enlève à tous coups mes chalands.
Vous vendez dix rabats contre moi deux galans.
Pour conſerver la paix, depuis ſix mois j'endure,
Sans vous en dire mot, ſans le moindre murmure;
Et vous me harcelez, & ſans cauſe, ſans fin.
Qu'une femme hargneuſe eſt un mauvais voiſin!
Nous n'appaiſerons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à votre boutique;
Alors n'ayant plus rien enſemble a démêler,
Vous n'aurez plus auſſi ſur quoi me quereller.

LA LINGERE.

Juſtement.

SCENE XIV.

La lingère, FLORICE, le mercier, le libraire, CLEANTE.

LA LINGERE *à Florice.*

DE tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je ſuis venue :
Les avez-vous reçus ces points-coupés nouveaux ?

LA LINGERE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui paſſe.*

Ne vous vendrai-je rien, monſieur ? des bas de ſoie,
Des gans en broderie, ou quelque petite oie ?

CLEANTE *au libraire.*

Ces livres que mon maître avait fait mettre à part,
Les avez-vous encor ?

LE LIBRAIRE *empaquetant ſes livres.*

Ah ! que vous venez tard !
Encor un peu, ma foi, je m'en allais les vendre.
Trois jours ſans revenir ! je m'ennuyais d'attendre.

CLEANTE.

Je l'avais oublié. Le prix ?

LE LIBRAIRE.

Chacun le ſait ;

Autant de quarts d'écus, c'eſt un marché tout fait.

LA LINGERE *à Florice.*

Hé bien, qu'en dites-vous ?

FLORICE.

J'en ſuis toute ravie,
Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.
Vous aurez votre argent, ſi l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me ſemble & délicat & fort !
Que cette autre me plaît ! que j'en aime l'ouvrage !
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon uſage.

LA LINGERE.

Voici de quoi vous faire un aſſez beau collet.

FLORICE.

Je penſe en vérité qu'il ne ſerait point laid ;
Que me coûtera-t-il ?

LA LINGERE.

Allez, faites-moi vendre ;
Et pour l'amour de vous je ne voudrai rien prendre.
Mais aviſez alors à me récompenſer.

FLORICE.

L'offre n'eſt pas mauvaiſe, & vaut bien y penſer.
Vous me verrez demain avecque ma maîtreſſe.

SCENE XV.

FLORICE, ARONTE, le mercier, la lingère.

FLORICE.

ARONTE, hé bien, quels fruits produira notre adreſſe?

ARONTE.

De fort mauvais pour moi. Mon maître au déſeſpoir
Fuit les yeux d'Hipolyte, & ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous ſommes donc ainſi bien loin de notre compte.

ARONTE.

Oui, mais tout le malheur en tombe ſur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux eſt trop grand pour s'appaiſer jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez ſa Célidée,
Je te rends auſſi-tôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir eſt grand!
Viens, je te veux donner tout-à-l'heure un galant.

LE MERCIER.

Voyez, monſieur, j'en ai des plus beaux de la terre;
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé un boëte de rubans.*

Tous vos rubans n'ont point d'aſſez vives couleurs.

Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE.

Ainſi, faute d'avoir de belle marchandiſe,
Des hommes comme vous perdent leur chalandiſe.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous; mais Dieu ſait comment;
Du moins, ſi je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promeſſe
De ſuivante qui m'aide à tromper ſa maîtreſſe.

LA LINGERE.

Quand il faut dire tout, on s'entreconnait bien;
Chacun ſait ſon métier, &... Mais je ne dis rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup, ſi vous pouvez vous taire.

LA LINGERE.

Je ne réplique point à des gens en colère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

INDISCRÈTE vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuiſſance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conſeillez plus la mort de ce fauſſaire;
J'aime encor Célidée, & n'oſe lui déplaire.
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'eſt pas le moyen d'agréer à ſes yeux.
L'amour en la perdant me retient en balance;
Il produit ma fureur, & rompt ſa violence;
Et me laiſſant trahi, confus & mépriſe;
Ne veut que triompher de mon cœur diviſé.
Amour, cruel auteur de ma longue misère,
Ou permets à la fin d'agir à ma colère,
Ou, ſans m'embarraſſer d'inutiles tranſports,
Auprès de ce bel œil fais tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et comme de mon cœur, triomphe de ſa haine.
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ſes cruautés rend les mêmes combats;
Exerce ta puiſſance à fléchir la farouche;
Montre toi dans mes yeux, & parle par ma bouche;

Si tu te ſens trop faible, appelle à ton ſecours
Le ſouvenir de mille & de mille heureux jours,
Où ſes deſirs d'accord avec mon eſpérance,
Ne laiſſaient à nos vœux aucune différence.
Je penſe avoir encor ce qui la ſut charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon viſage;
Mais en revanche auſſi je l'aime davantage.
Mon reſpect s'eſt accru pour un objet ſi cher;
Je ne me venge point de peur de la fâcher.
Un infidèle ami tient ſon ame captive,
Je le ſais, je le vois, & je ſouffre qu'il vive.
Je tarde trop; allons, ou vaincre ſes refus,
Ou me venger ſur moi de ne lui plaire plus
Et tirons de ſon cœur, malgré ſa flamme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte:
Ses rigueurs par ce fer me perceront le ſein.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

HE quoi? pour m'avoir vu vous changez de deſſein?
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hipolyte?
Vous ne m'apprendrez rien en lui faiſant viſite:
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un ami ſi rare auprès d'elle me ſert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement. Ma rencontre importune

Auprès d'un autre objet trouble votre fortune ;
Et vous montrez aſſez par ces faibles détours,
Qu'un témoin comme moi déplait à vos amours.
Vous voulez ſeul à ſeul cajoler Célidée :
La querelle entre nous ſera bientôt vuidée :
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juſte vengeance un funeſte ſuccès.

DORIMANT.

Qu'eſt ceci, déloyal ? quelle fourbe eſt la vôtre ?
Vous m'en diſputez une, afin d'acquérir l'autre !
Après ce que chacun a vu de votre feu,
C'eſt une lâcheté d'en faire un déſaveu.

LYSANDRE.

Je ne me connais point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Auſſi veux-je punir autrement tes parjures.
Le ciel, le juſte ciel, ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a deſtiné mon bras,
T'apprendra qu'à moi ſeul Hipolyte eſt gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hipolyte.

DORIMANT.

Et toi ta Célidée.

LYSANDRE.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, & ton cœur s'en abat !

LYSANDRE.

Laiſſons à part les noms, diſputons la maîtreſſe,
Et, pour qui que ce ſoit, montre ici ton adreſſe.

DORIMANT.

C'eſt comme je l'entends.

(*Lyſandre & Dorimant mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CELIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CELIDÉE.

O DIEUX! ils ſont aux coups.

(*à Lyſandre.*)

Ah, perfide! ſur moi détourne ton courroux;
La mort de Dorimant me ſerait trop funeſte.

DORIMANT.

Lyſandre, une autre fois nous vuiderons le reſte.

CELIDÉE *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat!

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuis cette importune, & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CELIDÉE.

LYSANDRE.

NE ſuivez pas du moins ce perfide à ma vue.
Avez-vous réſolu que ſa fuite me tue ?
Et qu'ayant ſu braver ſon plus vaillant effort,
Par ſa retraite infame il me donne la mort ?
Pour en frapper le coup vous n'avez qu'à le ſuivre.

CELIDÉE.

Je tiens des gens ſans foi ſi peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas,
De crainte de cauſer un ſi juſte trépas.

LYSANDRE.

Hé bien, voyez-le donc, ma lame toute prête
N'attendait que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon ſang à vos pieds répandu,
Ce que valait l'amant que vous aurez perdu;
Et, ſans vous reprocher un ſi cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achèvera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, ſi je plais en mourant
A celle à qui j'ai pu déplaire en l'adorant !
Et ſi ma prompte mort ſecondant ſon envie,
L'aſſure du pouvoir qu'elle avait ſur ma vie !

CELIDÉE.

Moi, du pouvoir ſur vous ! vos yeux ſe ſont mépris;
Et quelque illuſion qui trouble vos eſprits,
Vous fait imaginer d'être auprès d'Hipolyte.

Allez, volage, allez ou l'amour vous invite,
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaiſirs,
Et ne m'empêchez plus de ſuivre mes deſirs.

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que ma feinte paſſée
A jeté cette erreur dedans votre penſée.
Il eſt vrai; devant vous, forçant mes ſentimens,
J'ai préſenté des vœux, j'ai fait des complimens;
Mais c'étaient complimens qui partaient d'une ſouche;
Mon cœur que vous teniez déſavouait ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux diſcours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours.
Contre votre froideur une modeſte plainte
Fut tout notre entretien au ſortir de la feinte;
Et je le priai lors ....

CELIDÉE.

D'uſer de ſon pouvoir?
Ce n'était pas par-là qu'il me fallait avoir.
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, déſeſpéré du mépris de mes flammes,
Sans conſeil, ſans raiſon, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,
Je me ſuis pris à tout, ne ſachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'eſt fait entendre.
J'ai cru que vous ſeriez d'un naturel plus doux,
Pourvu que votre eſprit devînt un peu jaloux.
J'ai fait agir pour moi l'aurorité d'un père;
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfère;
Et, puiſque ces efforts n'ont réuſſi qu'en vain,

J'aurai de vous ma grace, ou la mort de ma main.
Choiſiſſez, l'une ou l'autre achèvera mes peines.
Mon ſang brûle déjà de ſortir de mes veines :
Il faut pour l'arrêter, me rendre votre amour :
Je n'ai plus rien ſans lui qui me retienne au jour.

CELIDÉE.

Volage, fallait-il pour un peu de rudeſſe
Vous porter ſi ſoudain à changer de maîtreſſe ?
Que je vous croyais bien d'un jugement plus meur !
Ne pouviez-vous ſouffrir de ma mauvaiſe humeur ?
Ne pouviez-vous juger que c'était une feinte
A deſſein d'éprouver quelle érait votre atteinte ?
Les dieux m'en ſoient témoins, & ce nouveau ſujet,
Que vos feux inconſtans ont choiſi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,
Avant que votre amour parût ſi peu durable !
Qu'Hipolyte vous diſe avec quels ſentimens
Je lui fus raconter vos premiers mouvemens,
Avec quelles douceurs je m'étais préparée
A redonner la joie à votre ame éplorée.
Dieu ! que je fus ſurpriſe, & mes ſens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à ſa beauté rendus !
Votre légéreté fut ſoudain imitée :
Non pas que Dorimant m'en eût ſollicitée,
Au contraire, il me fuit, & l'ingrat ne veut pas
Que ſa franchiſe cède au peu que j'ai d'appas.
Mais, hélas ! plus il fuit, plus ſon portrait s'efface.
Je vous ſens malgré moi reprendre votre place.
L'aveu de votre erreur déſarme mon courroux ;
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.

Si nous avons failli de feindre l'un & l'autre,
Pardonnez à ma feinte & j'oublierai la vôtre.
Moi-même je l'avoue à ma confuſion,
Mon imprudence a fait notre diviſion.
Tu ne méritais pas de ſi rudes alarmes;
Accepte un repentir accompagné de larmes;
Et ſouffre que le tien nous faſſe tour à tour,
Par ce petit divorce, augmenter ſon amour.

LYSANDRE.

Que vous me ſurprenez! O ciel! eſt-il poſſible
Que je vous trouve encor à mes deſirs ſenſible?
Que j'aime ces dédains qui finiſſent ainſi!

CELIDÉE.

Et pour l'amour de toi que je les aime auſſi!

LYSANDRE.

Que ce ſoit toutefois ſans qu'il vous prenne envie
De les plus eſſayer au péril de ma vie.

CELIDÉE.

J'aime trop deſormais ton repos & le mien;
Tous mes ſoins n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrais-je après ma faute une plus douce amende,
Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande?
Je t'accuſais en vain d'une infidélité;
Il agiſſait pour toi de pleine autorité;
Me traitait de parjure, & de fille rebelle.
Mais allons lui porter cette heureuſe nouvelle.
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur,
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hipolyte

N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CELIDÉE.

Non. Je fuis Dorimant qu'enſemble j'apperçoi ;
Je ne veux plus le voir, puiſque je ſuis à toi.

SCENE V.

DORIMANT, HIPOLYTE.

DORIMANT.

AUTANT que mon eſprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues viſites.

HIPOLYTE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en courroux,

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une courſe inutile.
J'apprends cent fois le jour que vous êtes en ville:
En voici preſque trois que je n'ai pu vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je ſais devoir ;
Et n'était qu'aujourd'hui cette heureuſe rencontre,
Sur le point de rentrer, par haſard me les montre,
Je crois que ce jour même aurait encor paſſé,
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui mon bleſſé.

HIPOLYTE.

Ma libre & gaie humeur ne peut ſouffrir la plainte ;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaiſir dedans mon entrétien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout ſujet de me plaindre.

HIPOLYTE.

Et vous pouvez auſſi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Eſt-ce en feindre un ſujet qu'accuſer vos rigueurs ?

HIPOLYTE.

Pour vous en pleindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrai-je ſans languir ma flamme qu'on néglige ?

HIPOLYTE.

Eteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puiſſans me forcent à ces feux.

HIPOLYTE.

Oui ; mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma préſence vous fâche & vous eſt odieuſe.

HIPOLYTE.

Non ; mais tout ce diſcours la peut rendre ennuyeuſe.

DORIMANT.

Je vois bien ce que c'eſt, je lis dans votre cœur ;
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur ;
Un autre regardé d'un œil plus favorable,
A mes ſoumiſſions vous fait inexorable ;
C'eſt pour lui ſeulement que vous voulez brûler.

HIPOLYTE.

Il eſt vrai. Je ne puis vous le diſſimuler :
Il faut que je vous traite avec toute franchiſe.
Alors que je vous pris, un autre m'avait priſe,

Un autre captivait mes inclinations.
Vous devez préſumer de vos perfections,
Que ſi vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il ſerait mal-aiſé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'eût été donné;
Mais, puiſque les deſtins ainſi l'ont ordonné,
Tant que ma paſſion aura quelque eſpérance,
N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant.
Sans doute que Lyſandre eſt cet objet charmant,
Dont les diſcours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPOLYTE

Cela ne ſe dit point à des hommes d'épée.
Vous expoſer aux coups d'un duel haſardeux,
Ce ſerait le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, ſi je puis, conſerver l'un & l'autre;
Je chéris ſa perſonne, & hais ſi peu la vôtre,
Qu'ayant perdu l'eſpoir de le voir mon époux,
Si ma mère y conſent, Hipolyte eſt à vous;
Mais auſſi, juſques-là plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune;
Ne me refuſez plus de me le déclarer;
Que je ſache en quel tems j'aurai droit d'eſpérer.
Un mot me ſuffira pour me tirer de peine;
Et lors j'étoufferai ſi bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CELIDÉE, DORIMANT, HIPOLYTE.

PLEIRANTE.

SOUFFREZ, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée ?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut être décidée ;
Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

LYSANDRE.

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte ;
C'est l'objet de tes feux, & celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, & moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avais pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie ;
Mais, au lieu d'un esprit, j'en ai fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous ;
Je vais dans ce logis dire un mot à madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CELIDÉE, HIPOLYTE.

DORIMANT.

AINSI, loin de m'aider, tu traverſais ma flamme?

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma prière a faits
T'auraient acquis déjà le but de tes ſouhaits;
Mais tu dois accuſer les graces d'Hipolyte,
Si ton bonheur n'eſt pas égal à ton mérite.

HIPOLYTE.

Qu'aurai-je cependant pour ſatifaction
D'avoir ſervi d'objet à votre fiction?
Dans votre différend je ſuis la plus bleſſée,
Et me trouve à l'accord entiérement laiſſée.

CELIDÉE.

N'y ſonge plus, de grace; &, pour l'amour de moi,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre ſous ta loi.
Veux-tu le quereller lorſque je lui pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tout prêts d'être aſſemblés d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr ſans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conſeil, lui, par celui d'un autre;
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confuſion
Laiſſe finir ſi-tôt notre diviſion.

HIPOLYTE.

De ſorte qu'a préſent le ciel y remédie ?

CELIDÉE.

Tu vois ; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conſeil eſt fort bon, mais un peu dangereux.

HIPOLYTE.

Excuſe, chere amie, un eſprit amoureux.
Lyſandre me plaiſait, & tout mon artifice
N'allait qu'à détourner ſon cœur de ton ſervice.
J'ai fait ce que j'ai pu pour brouiller vos eſprits ;
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris ;
Mais puiſqu'ainſi le ciel rejoint votre hyménée...

DORIMANT.

Votre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raiſon pour vous perſuader,
Votre amour hors d'eſpoir fait qu'il me faut céder ;
Vous ſavez trop à quoi la parole vous lie.

HIPOLYTE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie :
Je les croyais encor loin de ſe réunir,
Et moi par conſéquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous, pour la rompre, une ame aſſez légère ?

HIPOLYTE.

Puiſque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mère.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela ſuffiſant,
Je crois qu'eux deux enſemble en parlent à préſent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on vient de me promettre,

Je crois que ces devoirs ne ſe peuvent remettre ;
J'eſpère tout de lui ; mais pour un bien ſi doux
Je ne ſaurais...

LYSANDRE.

Arrête, ils s'avancent vers nous.

SCENE DERNIÈRE.

PLEIRANTE, CRHYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CELIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT *à Chryſante.*

MADAME, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez ſur elle ;
Tenant ſes volontés vous gouvernez mon ſort.
J'attends de votre bouche, ou la vie, ou la mort.

CHRYSANTE *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, & de votre naiſſance,
Ne peut avoir beſoin d'implorer ma puiſſance.
Si vous avez gagné ſes inclinations,
Soyez sûr du ſuccès de vos affections.
Mais je ne ſuis pas femme à forcer ſon courage ;
Je ſais ce que la force eſt en un mariage.
Il me ſouvient encor de tous mes déplaiſirs,
Lorſqu'un premier hymen contraignit mes deſirs :
Et ſage à mes dépens, je veux bien qu'Hipolyte
Prenne ou laiſſe, à ſon choix, un homme de mérite.

Ainſi préſumez tout de mon conſentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT *à Hipolyte.*

Après un tel aveu ſeriez-vous inhumaine?

HIPOLYTE *à Chryſante.*

Madame, un mot de vous me mettrait hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE *à Chryſante.*

Elle vous montre aſſez où ſon deſir ſe porte.

CHRYSANTE.

Puiſqu'elle s'y réſout, le reſte ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vu d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en ſens croître la joie au milieu de mon ame,
Comme ſi de nouveau l'on acceptait ma flamme.

HIPOLYTE *à Lyſandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque choſe pour moi?

LYSANDRE.

Tout, hormis ce ſeul point, de lui manquer de foi.

HIPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnés par Florice,
Lorſque je vous aimais, m'ont fait quelque ſervice.

LYSANDRE.

Je vous entends aſſez; ſoit. Aronte impuni,
Pour ſes mauvais conſeils ne ſera point banni;
Tu le ſouffriras bien, puiſqu'elle m'en ſupplie.

CELIDÉE.

Il n'eſt rien que pour elle & pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moi, madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur eſt tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais afin que la joie en ſoit égale à tous,
(*montrant Pleirante*)
Faites encor celui de monſieur & de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela ſentirait trop la fin de comédie.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN

DE LA GALERIE DU PALAIS.

CE titre ſerait tout-à-fait irrégulier, puiſqu'il n'eſt fondé que ſur le ſpectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hipolyte, s'il n'était autoriſé par l'exemple des anciens, qui étaient ſans doute encore bien plus licencieux, quand ils ne donnaient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étaient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes* & les *Phœniciennes*. L'Ajax même de Sophocle ne porte pas pour titre, *la mort d'Ajax*, qui eſt ſa principale action, mais *Ajax porte-fouet*, qui n'eſt que l'action du premier acte. Je ne parle point des nues, des guêpes & des grenouilles d'Ariſtophane; ceci doit ſuffire pour montrer que les Grecs nos premiers maîtres ne s'attachaient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, & qu'ils ne gardaient aucune règle ſur cet article. J'ai donc pris ce titre de *la Galerie du Palais*, parce que la promeſſe de ce ſpectacle extraordinaire, & agréable pour ſa naïveté, devait exciter vraiſembla-

blement la curioſité des auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ai fait paraître ce même ſpectacle à la fin du quatrième acte, où il eſt entiérement inutile, & n'eſt renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avaient acheté, ou voir ſi les marchands ont reçu les nippes qu'ils attendaient. Cette eſpèce de renouement lui était néceſſaire, afin qu'il eût quelque liaiſon qui lui fît trouver ſa place, & qu'il ne fût pas tout-à-fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice, eſt ce qui le fixe particuliérement en ce lieu-là, & ſans cet accident il eût été auſſi propre à la fin du ſecond ou du troiſième, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la piéce aurait été très-régulière pour l'unité du lieu, & la liaiſon des ſcènes qui n'eſt interrompue que par-là. Célidée & Hipolyte ſont deux voiſines dont les demeures ne ſont ſéparées que par le travers d'une rue, & ne ſont pas d'une condition trop élevée pour ſouffrir que leurs amans les entretiennent à leur porte. Il eſt vrai que ce qu'elles y diſent ſerait mieux dit dans une chambre ou dans une ſalle, & même ce n'eſt que pour ſe faire voir aux ſpectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devraient être retranchées, & viennent parler au milieu de la ſcène; mais c'eſt un acom-

modement de théatre qu'il faut ſouffrir, pour trouver cette rigoureuſe unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il ſort un peu de l'exacte vraiſemblance, & de la bienſéance même; mais il eſt preſque impoſſible d'en uſer autrement, & les ſpectateurs y ſont ſi accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les bleſſe. Les anciens, ſur les exemples deſquels on a formé les règles, ſe donnaient cette liberté. Ils choiſiſſaient pour le lieu de leurs comédies, & même de leurs tragédies, une place publique; mais je m'aſſure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui ſerait mieux dit dans la maiſon qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple, ſur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les nôces de ſon fils; il leur commande d'entrer dans ſa maiſon avec leur charge, & retient avec lui Soſie pour lui apprendre que ces nôces ne ſont que des nôces feintes, à deſſein de voir ce qu'en dira ſon fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'hiſtoire. Je ne penſe pas qu'aucun me dénie qu'il ſerait mieux dans ſa ſalle à lui faire confidence de ce ſecret, que dans une rue. Dans la

ſeconde

ſeconde ſcène, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler ces nôces ; il le menacerait plus à propos dans ſa maiſon qu'en public ; & la ſeule raiſon qui le fait parler devant ſon logis, eſt afin que ce Davus demeuré ſeul puiſſe voir Myſis ſortir de chez Glicère, & qu'il ſe faſſe une liaiſon d'œil entre ces deux ſcènes ; ce qui ne regarde pas l'action préſente de cette première, qui ſe paſſerait mieux dans la maiſon, mais une action future qu'ils ne prévoient point, & qui eſt plutôt du deſſein du poëte, qui force un peu la vraiſemblance pour obſerver les règles de ſon art, que du choix des acteurs qui ont à parler, & qui ne ſeraient pas où les met le poëte, s'il n'était queſtion que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laiſſe aux curieux à examiner le reſte de cette comédie de Térence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'eſprit fort préoccupé d'un ſentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette piéce, elle eſt dans le même ordre de la précédente, c'eſt-à-dire, dans cinq jours conſécutifs. Le ſtyle en eſt plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront aſſez rares. Le perſonnage de nourrice, qui eſt de la vieille comédie, & que le manque d'actrices ſur nos théatres y avait conſervé juſqu'alors, afin qu'un homme le pût re-

préſenter ſous le maſque, ſe trouve ici métamorphoſé en celui de ſuivante, qu'une femme repréſente ſur ſon viſage. Le caractère des deux amantes a quelque choſe de choquant, en ce qu'elles ſont toutes deux amoureuſes d'hommes qui ne le ſont point d'elles, & Célidée particuliérement s'emporte juſqu'à s'offrir elle-même. On la pourrait excuſer ſur le violent dépit qu'elle a de s'être vue mépriſée par ſon amant, qui en ſa préſence même a conté des fleurettes à une autre; & j'aurais de plus à dire, que nous ne mettons pas ſur la ſcène des perſonnages ſi parfaits, qu'ils ne ſoient ſujets à des défauts & aux faibleſſes qu'impriment les paſſions: mais je veux bien avouer que cela va trop avant, & paſſe trop la bienſéance & la modeſtie du ſexe, bien qu'abſolument il ne ſoit pas condamnable. En récompenſe, le cinquième acte eſt moins traînant que celui des précédentes, & conclut deux mariages ſans laiſſer aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

Fin du tome neuvième.

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce neuvième volume.

EPITRE à monſieur de Liancourt. *Page* 3

Au lecteur. 5

Acteurs. 6

MÉLITE, *comédie.* 7

Examen de Mélite. 102

A monſeigneur le duc de Longueville. . . 111

Préface. 114

Argument de Clitandre. 118

Acteurs. 126

CLITANDRE. 127

Examen de Clitandre. 207

A madame de la Maiſon-Fort. . . . 214
Au lecteur. 216
Argument de la Veuve, *comédie.* . . . 219
Acteurs. 220
LA VEUVE, *ou* LE TRAITRE TRAHI, *comédie.* 221
Examen de la Veuve. 323
A madame de Liancourt. 329
Acteurs. 330
LA GALERIE DU PALAIS, *comédie.* 331
Examen de la Galerie du Palais. . . . 430

Fin de la Table.

REGISTRATO
3210